

**les textes du
parti communiste international**

5

**LA "MALADIE INFANTILE",
CONDAMNATION DES
FUTURS RENEGATS**

**SUR LA BROCHURE DE LENINE
"LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME"**

éditions programme communiste

**LA "MALADIE INFANTILE",
CONDAMNATION DES
FUTURS RENEGATS**

**SUR LA BROCHURE DE LENINE
"LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME"**

P R E F A C E

Le texte que nous rééditons ici a paru pour la première fois en 1960-61 dans notre organe en langue italienne, "Il Programma Comunista" ; publié ensuite en brochure, en italien et en français, il était depuis longtemps introuvable dans cette dernière langue.

En 1960, beaucoup de gens ont commémoré le quarantième anniversaire de la publication de "La Maladie infantile du communisme", et ceux qui brandissaient le plus haut l'opuscule de Lénine étaient précisément ceux qui l'avaient renié de A à Z. Ces gens-là adulent Lénine parce que, selon eux, il aurait introduit des méandres, et même une rupture, dans la ligne historique inflexible du marxisme ; qu'il aurait découvert des conditions et voies nouvelles pour la lutte de classe et serait le père de l'idée que, à condition d'être assez habile cocher, tous les chemins mènent au socialisme. Tous ? Non ! Car en réalité, malgré ses prétentions à l'empirisme et à l'éclectisme, cette clique fait preuve d'une grande fermeté de principes : seules les voies démocratiques, pacifiques et nationales mèneraient au socialisme. Et il en va de même de ceux qui, comme les pro-chinois, prônent des voies non-pacifiques...mais nationales, ou comme les trotskistes (même les plus "durs") veulent des voies internationales... mais démocratiques, puisqu'ils prêchent le pluripartisme. Tout cela, bien entendu, au nom de Lénine !

A en croire tous ces Messieurs, l'opuscule de Lénine condamnerait en effet notre intransigeance marxiste et aurait ouvert la voie à leurs zig-zags et à leurs reniements. Un des buts de notre travail était précisément de renvoyer à la gueule de ces traîtres et faux léninistes les phrases incendiaires que Lénine lançait contre leurs semblables d'il y a un demi-siècle, contre les social-traîtres massacreurs du prolétariat, mais aussi et plus encore contre les faux marxistes à la Kautsky.

Cependant les stalino-réformistes et leurs satellites

ne sont pas seuls à voir dans Lénine la source et la justification de l'abandon des positions révolutionnaires. Tout comme eux, les gauchistes font de lui le père du "léninisme", du stalinisme, de l'involution de la révolution d'Octobre et de la dégénérescence de l'Internationale Communiste. Ce que les autres glorifient, ceux-ci le condamnent et, victimes du même "malentendu" intéressé, ils confondent eux aussi notre intransigeance marxiste avec leurs propres positions, combattues par Lénine. L'autre aspect de notre travail consistait donc à opposer à toutes les variantes du gauchisme anarchoïde la critique implacable de Lénine.

Ces deux aspects sont évidemment indissociables, et découlent de la thèse centrale que le lecteur attentif dégagera de ces pages : toute l'oeuvre de Lénine, théoricien du marxisme et combattant de la révolution communiste mondiale, se place sur la trajectoire historique qui commence à l'époque du Manifeste des Communistes et dont nous affirmons être les seuls continuateurs ; pas plus que de "bordiguisme", il ne saurait y avoir de "léninisme" : Lénine lui-même, dans "La Maladie infantile" comme dans tous ses autres textes ou interventions dans la guerre des classes, se veut marxistes, ni plus, ni moins. Sa grande oeuvre qui demeure a été la restauration et la réaffirmation de Marx, et de la même façon, toutes proportions gardées, notre travail des dernières décennies impliquait la restauration et la réaffirmation de Lénine. Car tous, Marx, Lénine, et nous-mêmes plus modestement, nous ne faisons qu'exprimer la doctrine unique et invariante de la révolution du prolétariat.

Il est clair que tout comme le texte de Lénine, notre étude n'a rien perdu de son actualité, bien au contraire. Nous assistons en effet à une recrudescence du "gauchisme" et le KAPDisme, le gramscisme, etc., sont à la mode comme ils ne l'ont jamais été. C'est que l'opportunisme réformiste n'a pu, et ne pourra, que s'enfoncer de plus en plus dans la collaboration ouverte avec la bourgeoisie et son Etat ; par réaction, dans les premiers réveils de la lutte de classe, un certain nombre d'éléments combattifs se trouvent poussés sur les positions de l'immédiatisme gauchiste anarchisant. Il s'agit là d'un phénomène classique dans l'histoire du mouvement ouvrier mais qui est encore accentué aujourd'hui, parce que la défaite sans précédent que nous avons subie dans l'entre-deux-guerres a brisé la continuité du mouvement révolutionnaire et effacé ses traditions dans la mémoire des ouvriers.

C'est bien pourquoi notre lutte permanente contre le réformisme et l'anarchisme, qui ne sont, sous toutes leurs formes et variantes, que les deux faces d'un même opportunisme, est inséparable de la démonstration de l'invariance et de la continuité de cette lutte que le mouvement communiste mène depuis plus d'un siècle. C'est ce que

notre texte s'est efforcé de mettre en lumière.

Nous ne croyons certes pas pouvoir venir à bout de l'opportunisme à coup de brochures ; c'est la lutte de classe elle-même qui devra le liquider. Mais l'affirmation claire et ferme des positions marxistes opposées à toutes les perspectives mensongères, réformistes et pseudo-révolutionnaires, permettra seule le regroupement et l'organisation des forces dégagées par la lutte de classe ; elle est la condition sine qua non de la constitution de la force de classe du prolétariat, compacte, décidée, capable de frapper l'ennemi au coeur.

Lénine explique que l'affrontement des partis et des fractions au début du siècle préfigurait et préparait l'affrontement des classes dans la révolution de 1917. De la même façon, notre combat d'aujourd'hui n'est pas un combat "sur le papier" : il délimite les positions sur lesquelles des millions d'hommes se battront demain, les armes à la main. Il préfigure et prépare l'alignement révolutionnaire du prolétariat.

SUR LE TEXTE DE LENINE :

" LA MALADIE INFANTILE DU
COMMUNISME (LE GAUCHISME)" (1)

Ce texte est le plus exploité
et le plus falsifié depuis 40
ans par tous les charognards
opportunistes. L'usage impudent
qu'ils en font suffit à les
caractériser.

I

La scène du drame historique de 1920

Lors de la réunion commémorative en l'honneur de Lénine, tenue peu après sa mort à la Maison du Peuple de Rome sur l'initiative de la Gauche communiste italienne, l'orateur fit justice du "prétendu opportunisme tactique de Lénine" et, citant un passage pris au début de l'ouvrage classique "L'Etat et la Révolution", il ajouta : "Lénine dit qu'il est fatal que les grands révolutionnaires soient falsifiés comme le furent Marx et ses meilleurs adeptes. Lénine lui-même échappera-t-il à ce sort ? Certainement pas !" (2)

Depuis cette facile prévision, trente-six ans se sont écoulés, et leur bilan, impitoyablement dressé par la Gauche, montre que l'opportunisme a tenté de recouvrir Lénine d'un amas d'ordures dix fois plus grand et nauséabond que celui dont il avait accablé Marx.

Les falsificateurs utilisent toujours le même procédé ignoble : à la réalité historique sur laquelle nos maîtres prirent appui pour élaborer leur méthode et leur programme, ils substituent une légende ; puis ils pêchent dans cette légende des citations isolées et artificielles (parce que détachées des conditions réelles de lutte qui inspirèrent la rédaction des textes classiques), pour leur prêter effrontément un sens opposé à celui qu'elles ont réellement. Ce faisant, ils spéculent sur les dures conditions de lutte de la classe ouvrière, qui, du fait même de ses conditions de vie, doit se procurer ses armes idéologiques de troisième ou

(1) Les citations de Lénine sont tirées des Oeuvres, vol. 31, ed. en langues étrangères, Moscou, 1961.

(2) Cf. "Lénine sur le chemin de la révolution", in : Programme communiste, n° 12, juillet-septembre 1960, pp. 6-35

quatrième main.

Mais si l'on se livre à un travail marxiste sérieux, comme nous nous y efforçons sans vain dilettantisme ni esprit d'arrivisme méprisable, on peut facilement montrer qu'il n'est pas une page, pas une phrase de "La Maladie infantile" qui ne retombe sur les renégats en pulvérisant leurs mensonges.

Pour s'attaquer à une telle tâche, il faut laisser de côté toute rhétorique et toute démagogie, et se référer à l'histoire ; là seulement - et non dans la chronique mesquine et cancanière des événements contemporains - on peut suivre le sillon lumineux que tra-cent à l'unisson la doctrine et la pratique révolutionnaires, que ces nabots essayent depuis un siècle d'opposer l'une à l'autre.

PRINTEMPS 1920

Beaucoup de choses se sont passées en quatre ans : quelques mois après le retour de Lénine en Russie a eu lieu la révolution d'Octobre 1917, puis, en mars 1919, à la place de la II^{ème} Internationale, qui avait ignominieusement sombré dans la guerre, on a fondé la III^{ème} Internationale.

De toutes les parties du monde parvenaient alors au Parti bolchevik les malédictions et les applaudissements, les invectives féroces et les adhésions enthousiastes. A cette époque, le principal souci du Parti russe était encore de mener la guerre civile contre les Blancs - Dénikine, Koltchak, Youdenitch, Wrangel - et de repousser les attaques des Allemands, des Anglais, des Japonais, etc. Dans cette lutte non seulement politique mais militaire, tout devait être subordonné à la victoire.

Si Lénine avait été l'opportuniste qu'on essaie de faire de lui depuis 40 ans, il aurait accepté sans discernement toutes les amitiés en invoquant le besoin urgent de trouver le plus d'appuis possible dans un monde féroce et hostile, où les bourgeoisies affolées de terreur par la dictature rouge centuplaient leurs efforts pour l'écraser.

C'est le contraire que fait Lénine en rédigeant "La Maladie infantile" en vue du 2^o Congrès de l'Internationale communiste, convoqué pour juin 1920. Lénine y montre clairement qu'il a su tirer les leçons de l'histoire : le Parti n'a pu remporter la victoire en Russie qu'en faisant preuve d'intransigeance sur le plan de l'organisation et sur celui des principes et en distinguant sans complaisance entre ses amis et ses ennemis. Sa principale préoccupation est de démontrer que le Parti révolutionnaire mondial doit s'appuyer sur un programme et un système d'organisation rigoureux, quitte à se priver ainsi de nombreuses adhésions.

Rien n'est donc plus éloigné de sa pensée que le souci de "maintenir l'équilibre" entre la droite et à la gauche à l'instar des régimes parlementaires bourgeois. A ce moment, il était déjà clair qu'il y avait un danger "de droite", du fait que des éléments à

cheval entre la 2° et la 3° Internationale cherchaient à s'infiltrer dans cette dernière pour y jeter la confusion : c'étaient les centristes et les kautskystes, que Lénine avait déjà durement malmenés. Mais il y avait d'autres adhésions à réexaminer de près, celles qui venaient de ce que l'on appelle dans le jargon politique la "gauche" : anarchistes, libertaires, syndicalistes soi-disant révolutionnaires de l'école de Sorel.

Partisans de la violence armée dans la lutte de classes, tous ces éléments s'étaient prononcés en faveur de la Révolution russe. Mais Lénine savait bien que l'enthousiasme des "têtes brûlées" à la vue des bagarres et des fusillades n'avait rien de commun avec la position révolutionnaire. Il savait que ces éléments appelés -bien à tort- de "gauche" sont souvent d'origine prolétarienne et sincères dans leurs erreurs, mais il savait aussi que, plutôt que de distribuer des certificats de moralité, il fallait organiser les forces révolutionnaires ; il se contentait donc d'user à leur égard d'épithètes moins cuisantes que celles qu'il réservait aux opportunistes de droite (bien qu'il y ait eu, de part et d'autre, des ouvriers trompés et des intellectuels ambitieux).

Le principal danger de ce faux extrémisme était la récusation de l'enseignement fondamental de la Révolution russe : au cours de toute une phase historique, les instruments essentiels de la Révolution sont l'Etat et le Parti. La doctrine et l'organisation des anarchistes avaient déjà été condamnées par Marx et Engels, qui les avaient combattues au sein de la 1ère Internationale. En Russie, dit Lénine, l'anarchisme avait eu au cours des années 1870-1880 "la possibilité de s'épanouir pleinement et de révéler jusqu'au bout combien sa théorie était fausse et inapte à guider la classe révolutionnaire". Quant aux syndicalistes soréliens, ils étaient moins connus de Lénine, car on les rencontrait surtout dans les pays latins. Jusqu'à la guerre, ils y avaient surtout été critiqués par les marxistes de droite, sauf en Italie où la Gauche fit justice de leur doctrine (on sait du reste qu'en France et en Italie, les soréliens et même les anarchistes rejoignirent les socialistes réformistes dans les rangs du social-chauvinisme).

Or Lénine voyait cette erreur renaître et s'incarner dans une aile dite de gauche du parti communiste allemand de Spartacus, qui s'était scindé en K.P.D. (Parti Communiste d'Allemagne) et en K.A.P.D. (Parti communiste ouvrier d'Allemagne), et dans les groupes hollandais réunis autour de la "Tribune" de Gorter et de Pannekoek. Pourquoi ce courant, malgré la sympathie qu'il manifestait à la Révolution russe, préoccupait-il Lénine ? Précisément parce que Lénine n'était pas un opportuniste, mais un défenseur de la rigueur théorique.

Lénine excuse presque les soi-disant "gauches" russes et français, parce qu'ils ne s'étaient jamais placés sur des positions marxistes. Avec une intuition géniale, il s'en prend à ceux qui se prétendaient marxistes, comme nous le faisons aujourd'hui pour ceux qui se disent...léninistes. D'un article de Karl Erler intitulé de façon édifiante "La dissolution du Parti", il cite cette perle : "La classe ouvrière ne peut détruire l'Etat bourgeois sans anéantir la démocratie bourgeoise, et elle ne peut anéantir la démocratie bourgeoise sans détruire les partis", et il commente : "Les esprits les plus brouillons parmi les syndicalis-

tes et anarchistes latins peuvent être "satisfaits" ; des allemands sérieux, qui se croient sérieusement marxistes (...) en arrivent à dire d'incroyables stupidités". (p. 38)

POINT CENTRAL : LA DICTATURE DU PARTI

L'Internationale communiste ne pouvait se définir uniquement comme centre de rassemblement de tous les socialistes qui revendiquaient la lutte armée comme moyen de la lutte de classe du prolétariat. Cette caractérisation aurait été insuffisante, puisqu'elle convenait justement à tous ces groupes que Lénine suspectait, moins que la droite pourtant, lorsqu'il écrit : "Au 9^o Congrès de notre Parti (en avril 1920), il y avait une petite opposition qui s'élevait aussi contre la "dictature des chefs", l'"oligarchie", etc. Il n'y a donc rien d'étonnant, rien de nouveau, rien de terrible dans cette "maladie infantile" qu'est le "communisme de gauche", chez les Allemands. Cette maladie passe sans danger et, après elle, l'organisme devient même plus robuste " (p.40). Voilà ce que Lénine pensait de la fameuse maladie infantile. Mais il savait bien quel danger autrement grave représentaient les centristes et la fameuse "droite". C'était la "maladie sénile" du communisme, qui a mené l'organisation révolutionnaire à sa perte avec des conséquences beaucoup plus délétères que n'en avait eu le naufrage de la II^o Internationale.

Dans la marée de commentaires qu'a suscités la révolution russe, la plupart de nos critiques et de nos détracteurs qui n'avaient rien compris à la grandiose théorie de Marx et de Lénine sur la dictature du prolétariat, se mirent tous - depuis les bourgeois de droite jusqu'aux démocrates et aux anarchistes - à invectiver en chœur contre les "dictateurs" et surtout contre le "dictateur Lénine". Les libéraux en oubliaient les grandes figures de leurs dictateurs d'antan : Cromwell, Robespierre, Garibaldi, etc. ; et il se trouva même des libertaires assez stupides pour se demander à la mort de Lénine : faut-il se réjouir ou s'attrister ? Lénine a justement démontré que les hésitations des gauchistes de Hollande, d'Allemagne et d'ailleurs à propos de la "dictature" provenaient de ce qu'ils étaient imbus de préjugés démocratiques et petits-bourgeois, identiques au fond à ceux des centristes à la Kautsky, et de tous les imbéciles qui, jusqu'à aujourd'hui, n'ont cessé de crier avec une sainte indignation que le socialisme n'est rien d'autre que la démocratie, la liberté pour tous ! Et ces individus répugnants prétendent de nos jours parler au nom de Lénine !

Or, c'est précisément dans ces pages - qui seraient, disent-ils, dirigées contre nous, marxistes de gauche véritables - que Lénine combat toute hésitation sur la dictature, aussi bien que toute distinction de principe entre dictature du prolétariat, dictature du Parti et même dictature de certains individus.

En effet, dans le 5^o paragraphe, intitulé "Le communisme de 'gauche' en Allemagne. Chefs, parti, classe, masses", il cite abondamment une brochure où les communistes de gauche allemands posent cette creuse alternative : Faut-il tendre en principe à la dictature du Parti communiste ou à la dictature de la classe pro-

létarienne ? (p.34). Un peu plus loin, ils opposent l'un à l'autre le parti des chefs, qui agit d'en haut, et le parti des masses, qui attend que le mouvement vienne d'en bas.

Pour critiquer cette position, Lénine se contente d'établir que si l'on renonce à la "domination du parti" qui scandalisait ces communistes, on renonce à la dictature du prolétariat et à la révolution, et que si par simple répugnance pour ce mot, on n'admet pas que le Parti agisse par l'intermédiaire de "chefs", on se condamne à la même impuissance.

Notre parti se distingue, en fait, de tous les autres ; notre organisation de révolutionnaires diffère de tous les autres mouvements fondés, eux, sur l'adulation et la publicité. et Lénine rattache justement cette question à la nécessité de l'organisation "illégal".

Avec la remarquable lucidité qui le caractérise, Lénine n'essaie pas de donner ici une définition philosophique des "catégories" que sont les masses, la classe, le parti, le chef. Le temps pressait alors, et il se réservait d'y revenir plus tard d'une façon systématique. Son texte, par contre, balaie toute hésitation : il faut que la dictature soit celle du Parti et même, dans certains cas extrêmes, celle de quelques hommes du Parti. (C'est là ce qui, depuis lors jusqu'à aujourd'hui, horrifie tous les bien-pensants, qui sont si prompts, par ailleurs, à se prosterner devant les quatre Grands réunis au sommet, ceux-là mêmes qui ne sont, pour nous, que quatre marionnettes).

Il s'agit de bien autre chose, donc, que d'opérations électorales et de consultations internes ! Laissons la parole à Lénine :

"Le seul fait de poser la question : dictature du parti ou bien dictature de la classe ? dictature (parti) des chefs ou bien dictature (parti) des masses ? " témoigne déjà de la plus incroyable ou désespérante confusion des idées. Ces gens s'efforcent d'inventer quelque chose de tout à fait original et, dans leur zèle à raffiner, ils deviennent ridicules. Tout le monde sait que les masses se divisent en classes ; qu'on ne peut opposer les masses et les classes que lorsqu'on oppose l'immense majorité dans son ensemble sans la différencier d'après la position occupée dans le régime social de la production à des catégories occupant chacune une position particulière dans ce régime ; que les classes sont dirigées, ordinairement, dans la plupart des cas, du moins dans les pays civilisés modernes, par des partis politiques ; que les partis politiques sont, en règle générale, dirigés par des groupes plus ou moins stables de personnes réunissant le maximum d'autorité, d'influence, d'expérience, portées par voie d'élection aux fonctions les plus responsables, et qu'on appelle les chefs. Tout cela est l'abc. Tout cela est simple et clair. " (pp. 35-36)

L'ETIOLOGIE DE LA "TRAHISON DES CHEFS"

La citation de Lénine rappelle celle d'Engels à propos des anarchistes espagnols : "La révolution est l'acte le plus autoritai-

re qui soit ". La révolution de classe est une guerre, une guerre civile, celle qui exige une armée, un état-major, un parti et, la victoire remportée, un Etat, un gouvernement, des hommes au pouvoir.

S'il règne à cet égard une telle confusion, c'est, explique Lénine, à cause de la nécessité d'agir dans la situation illégale qui suivit en Allemagne la première guerre mondiale, après toute une époque de complète légalité : "Quand il a fallu, par suite de la guerre civile, passer rapidement, au cours de la révolution, de cet état de choses coutumier à la succession, à la combinaison de la légalité et de l'illégalité, aux procédés "incommodes", "non démocratiques" de désignation, de formation ou de conservation des "groupes de dirigeants", on a perdu la tête et on s'est mis à imaginer des énormités ". (p. 36)

Nombreux furent les bons prolétaires qui, sous le coup des trahisons des social-démocrates de 1914, se mirent à se méfier du chef, quel qu'il soit. Lénine rappelle que la dégénérescence des chefs est chose ancienne, et clarifiée par le marxisme. On n'y remédie pas en opposant la masse aux chefs. Ce n'est pas affaire de mauvais chefs et de bonnes masses, mais un processus de dégénérescence des chefs et des masses : "La cause principale de ce phénomène a été maintes fois expliquée par Marx et Engels, de 1852 à 1892, par l'exemple de l'Angleterre. La situation exclusive de l'Angleterre donnait naissance à une "aristocratie ouvrière" à demi petite-bourgeoise, opportuniste, issue de la "masse". Les chefs de cette aristocratie ouvrière passaient continuellement aux côtés de la bourgeoisie, qui les entretenait directement ou indirectement. Marx s'attira la haine flatteuse de cette canaille pour les avoir ouvertement taxés de trahison". (p. 37)

Ce phénomène, dit Lénine, réapparut avec la guerre dans la II^o Internationale : "(...) on a vu partout se dessiner le type de chefs traîtres, opportunistes, social-chauvins, défendant les intérêts de leur corporation, de leur mince couche sociale : l'aristocratie ouvrière. Les partis opportunistes se sont détachés des "masses", c'est-à-dire des plus larges couches des travailleurs, de leur majorité, des ouvriers les plus mal payés. La victoire du prolétariat révolutionnaire est impossible si on ne lutte pas contre ce mal, si on ne chasse pas les chefs opportunistes social-traîtres. Et telle est bien la politique pratiquée par la III^o Internationale ". (p. 37)

Quel marxiste peut confondre cette position historique avec l'axiome des libertaires : le mal est dans le parti, le mal provient des "chefs" ?

Il s'agit d'une question de principe, de programme, et non d'un problème de tactique contingent, ou pis : local, national, allemand. Le fait que des chefs et des partis entiers, se réclamant du prolétariat et même de sa doctrine révolutionnaire spécifique, sont néanmoins passés à l'ennemi de classe, n'autorise pas à rejeter l'arme "Parti", ni ce qu'on peut appeler l'arme "chef". Ces objections, le marxisme les a réfutées une fois pour toutes, dès son origine : depuis le "Manifeste du Parti communiste" qui exige l'organisation du prolétariat en Parti de classe, lequel suivant les Statuts de la I^o Internationale, "s'oppose à tous les autres partis",

jusqu'aux écrits de Marx et d'Engels sur la "Révolution et la contre-révolution en Allemagne, etc.etc.

Aujourd'hui, nous pouvons en dire plus. Au temps de Marx et de Lénine, aucun "Etat" né d'une victoire prolétarienne n'avait dégénéré comme l'Etat russe, qui alla jusqu'à passer à l'ennemi de classe en politique extérieure (alliances de la guerre) et intérieure (mesures économique-sociales capitalistes). Ce seul fait montre par lui-même que l'opportunisme actuel est cent fois plus infâme que ceux qu'autrefois Marx et Lénine avaient dénoncés. En effet, il a déshonoré non seulement des partis et des militants du prolétariat, mais encore le premier Etat de la dictature prolétarienne. Néanmoins le fait que l'homme est corruptible, que le prolétaire, le socialiste, le communiste est corruptible et que même l'Etat prolétarien est corruptible, par l'effet des rapports des forces historiques et non parce que "la chair est faible" ou pour d'autres motifs éthiques, ce fait n'autorise pas à dire : renonçons à l'Etat, le pouvoir est une saloperie, qui corrompt tout.

Cette hérésie théorique était bien connue de Marx et de Lénine, qui l'ont définitivement réfutée. Et dans les principes de la Gauche allemande, Lénine découvre la même erreur fondamentale : l'horreur du pouvoir. C'est pourquoi il répète inlassablement que nous devons apprendre à manier ces armes difficiles que sont les hommes, le Parti, le gouvernail du pouvoir d'Etat. Le problème est d'indiquer quelle voie doivent suivre nos militants, notre Parti révolutionnaire et notre appareil d'Etat pour différer totalement de tous ceux qui ont existé (et dont certains furent, hélas !, prolétariens) et pour adopter la forme originale théorisée par le marxisme.

Lénine posa ce problème d'une façon parfaite, mais n'eut pas le temps de le résoudre (comme tout homme, il était mortel) ; cependant il s'était bien rendu compte que la Gauche allemande, de même qu'elle avait nourri des doutes au sujet de la forme parti, doutait aussi de la nécessité de l'Etat, et n'avait pas compris ce que devait être la forme historique de la dictature, clairement énoncée par le marxisme. Elle s'imaginait à tort qu'il faudrait rapidement dissoudre le Parti, afin qu'on ne vît plus de traîtres, et même dissoudre l'Etat afin d'éviter "l'effet corrupteur" qu'exerce irrésistiblement le pouvoir, dans l'esprit des petits-bourgeois.

LA DUREE DE LA DICTATURE

Le péril contre lequel s'élevait Lénine n'était pas une erreur tactique (dont nous parlerons en son temps), mais une erreur fondamentale de principe que l'on ne corrige pas en adoptant simplement des mesures d'organisation dans le Parti. On y remédie, en général, non en se réjouissant de l'afflux des adhérents, mais en tranchant dans le vif par les scissions et les "excommunications" tant critiquées ; et c'était plus vrai encore à cette époque, où il s'agissait de prendre les mesures constitutives du nouveau parti communiste mondial.

Il est bon de donner ici une nouvelle citation de Lénine. Elle est d'une vigueur incomparable, et il en découle qu'il faut assumer la dictature non pendant une brève période, mais durant une longue et dure phase historique. La dictature du prolétariat n'est pas une mesure de circonstances, née d'une situation exceptionnelle, mais la vie même de notre théorie et de notre lutte, l'oxygène qui les alimente.

L'affirmation que les partis politiques sont inutiles ou ont un caractère bourgeois montre comment "d'une petite erreur on peut toujours faire une erreur monstrueuse : il suffit d'y insister, de l'approfondir pour la justifier, de la mener à son terme.

"Nier la nécessité du Parti et de la discipline du Parti, voilà où en est arrivée l'opposition. Or, cela équivaut à désarmer entièrement le prolétariat au profit de la bourgeoisie. Cela équivaut précisément à faire siens ces défauts de la petite-bourgeoisie que sont la dispersion, l'instabilité, le manque de fer-té, l'inaptitude à l'union, à l'action conjuguée, défauts qui causeront inévitablement la perte de tout mouvement révolutionnaire du prolétariat pour peu qu'on les encourage." (p.38)

Tout le passage est classique et coïncide pleinement - et ce sera notre conclusion - avec les thèses de la gauche marxiste italienne, telles que nous les soutenons aujourd'hui, que nous les soutenions du vivant de Lénine et que nous les avons soutenues avant l'adhésion de notre mouvement italien à la nouvelle Internationale (union qui eut lieu, précisément, en ces mois de 1920 où Lénine, en personne, organisa la venue à Moscou d'un délégué de la fraction communiste abstentionniste du Parti socialiste italien, qui n'était pas compris dans la délégation "démocratiquement choisie"). Nous nous contenterons de souligner certains passages du texte de Lénine qui suit :

"Du point de vue du communisme, nier la nécessité du Parti, c'est vouloir sauter de la veille de la faillite du capitalisme (en Allemagne), non pas dans la phase inférieure ou moyenne du communisme, mais bien dans sa phase supérieure. En Russie, nous en sommes encore (plus de deux ans après le renversement de la bourgeoisie) à faire nos premiers pas dans la voie de la transition du capitalisme au socialisme, ou stade inférieur du communisme. Les classes subsistent, et elles subsisteront partout, pendant des années après (souligné par Lénine) la conquête du pouvoir par le prolétariat. Peut-être ce délai sera-t-il moindre en Angleterre, où il n'y a pas de paysans (mais où il y a cependant des petits patrons !). Supprimer les classes, ce n'est pas seulement chasser les grands propriétaires fonciers et les capitalistes (ou les occire NR), c'est aussi supprimer les petits producteurs de marchandises (c'est Lénine qui souligne) et ceux-ci on ne peut pas les chasser, on ne peut pas les écraser, il faut faire bon ménage avec eux. On peut (et on doit) les transformer, les rééduquer, - mais seulement par un travail d'organisation très long, très lent et très prudent. Ils entourent de tous côtés le prolétariat d'une ambiance petite-bourgeoise ; ils l'en pénètrent, ils l'en corrompent, ils suscitent constamment au sein du prolétariat des récidives de défauts propres à la petite-bourgeoisie : manque de caractère, dispersion, individualisme, alternance d'enthousiasme et d'abattement.

Pour y résister, pour permettre au prolétariat d'exercer comme il se doit, avec succès et victorieusement, son rôle d'organisateur qui est son rôle principal (en soulignant ces deux derniers mots, Lénine veut attirer l'attention sur le fait que les semi-prolétaires peuvent bien avoir apporté leur appui dans la guerre civile, mais qu'ensuite ils constituent un élément de désorganisation centrifuge, NR), le parti politique du prolétariat doit faire régner en son sein une centralisation et une discipline vigoureuse. La dictature du prolétariat est une lutte opiniâtre, sanglante et non sanglante, violente et pacifique, militaire et économique, pédagogique et administrative, contre les forces et les traditions de la vieille société. La force de l'habitude chez les millions et les dizaines de millions d'hommes est la force la plus terrible. Sans un Parti de fer, trempé dans la lutte, sans un Parti jouissant de la confiance de tout ce qu'il y a d'honnête dans la classe en question (ajoutons ce commentaire : dans les masses, comme dans la classe, se retrouvent des éléments malsains, victimes de l'influence contre-révolutionnaire et, en principe, là où les mesures réformatrices sont sans effet, une répression impitoyable doit être exercée. NR), sans un Parti impitoyable sachant observer l'état d'esprit de la masse et influer sur lui (non le subir ! NR), il est impossible de mener cette lutte avec succès. Il est mille fois plus facile de vaincre la grande bourgeoisie centralisée (lisez : monopoliste et fasciste. NR) que de "vaincre" les millions et les millions de petits patrons ; or, ceux-ci, par leur activité quotidienne, coutumière, invisible, insaisissable, dissolvante, réalisent les mêmes résultats (souligné par Lénine) qui sont nécessaires à la bourgeoisie, qui restaurent (idem) la bourgeoisie. Celui qui affaiblit tant soit peu la discipline de fer dans le Parti (sur tout pendant la dictature du prolétariat), aide en réalité la bourgeoisie contre le prolétariat."

Par cette formule explicite et décisive, Lénine a voulu détruire une autre marotte des communistes de gauche, qui pensaient que le Soviet ouvrier était un succédané du Parti communiste et que sa création, qui équivalait à la dictature du prolétariat puisque les bourgeois ne participaient pas à son élection, autorisait la "dissolution du parti politique". Ils allèrent ainsi jusqu'à suggérer la convocation des Soviets avant même la lutte révolutionnaire. Dès 1919, la Gauche italienne combattit cette thèse anti-marxiste, qui allait être condamnée par le 2^o Congrès dans sa résolution sur les Soviets ou Conseils de fabrique, dont il nous faudra reparler.

STRATEGIE ET TACTIQUE DE L'INTERNATIONALE

La presse opportuniste de Moscou vient de rappeler que l'ouvrage de Lénine "La Maladie infantile du Communisme" a aujourd'hui quarante ans. Cette racaille se distingue par son goût pour le cérémonial, les commémorations, les salamalecs conventionnels, la célébration d'anniversaires et autres facéties du même genre. Naturellement, ce qui les intéresse dans la "Maladie infantile", ce sont les passages cent fois déjà exploités contre la Gauche italienne - et chaque fois à contre sens - qu'ils reproduisent bien qu'ils soient au fond plus élogieux qu'autre chose. Mais c'est là un détail

et, suivant l'exemple de Lénine, nous nous attacherons plutôt au problème international qu'à la petite province qu'est l'Italie.

Ce qui nous intéresse ici, c'est d'établir que Lénine y traita des questions de tactique contingente ou nationale dans le seul dessein d'éclaircir des questions de principe concernant la constitution et la stratégie historique du mouvement communiste révolutionnaire, en ayant constamment en vue les buts de la révolution mondiale et l'organisation du Parti communiste mondial

Nous montrerons que, dans cette œuvre fondamentale, la Gauche italienne le soutint et, mieux que quiconque, en comprit les points cruciaux. Mais pour la clarté de notre exposé - qui ne pourra être bref -, il nous faut citer les questions de tactique qui, dans l'acception la plus courante, furent à cette occasion reprochées aux Allemands et aux Hollandais, dont il a été commode d'identifier les positions avec celles des Italiens.

Sur le plan pratique, l'opposition allemande se cristallisait sur deux points : elle préconisait que les communistes se retirent des syndicats opportunistes, déclarés "réactionnaires" à l'époque - et en ceci elle n'avait rien de commun avec les communistes italiens. En effet, bien qu'il existât en Italie des syndicats de gauche (à tendance anarchiste) comme ceux que le K.A.P.D. proposait de fonder en Allemagne, la Gauche italienne ne soutint jamais la scission syndicale, mais travailla au sein du syndicat ultra-réformiste, la Confédération Générale du Travail, afin d'en éliminer les chefs. C'était précisément la tactique préférée de Lénine. Dans ce domaine, la tactique découle directement des principes. La fonction révolutionnaire incombe en premier lieu au Parti, et non aux syndicats ni aux conseils d'usine. Il fallait donc - et c'était la position de Lénine - former une nouvelle organisation communiste, en provoquant la scission sur le plan du parti politique, et non en boycottant le syndicat, de droite ou autre ; au contraire, il fallait alors se battre pour le syndicat unitaire.

La seconde erreur des gauchistes allemands était le boycottage des élections parlementaires. C'est là, clament les philistins, que Lénine dut stigmatiser à la fois les Allemands et les Italiens. Mais Lénine savait, et il le montra, que la position des uns et des autres n'était pas la même.

Un imbécile vulgaire ne voit pas la différence ; mais une chose est de nier la fonction primordiale du parti communiste dans l'insurrection révolutionnaire et dans l'Etat, pour l'abandonner à d'autres organes prolétariens tels que les syndicats, les conseils et les soviets - ainsi que le fait l'immédiatisme, notre principal ennemi - et de faire découler de cette négation du caractère politique de la lutte le refus de la lutte parlementaire ; et ce n'est pas la même chose que d'opposer, à un certain moment historique, la politique légale à la politique révolutionnaire, point sur lequel nous discutâmes avec Lénine, sans arriver à nous mettre d'accord, mais acceptant par discipline sa solution (1)

(1) Voir à ce sujet notre brochure "La question parlementaire dans l'Internationale Communiste"

Il nous sera facile, à la fin de cette étude ou d'une prochaine consacrée au parlementarisme, de démontrer que nous étions, sur le principe, d'accord avec Lénine, et divergions sur la tactique, alors que les traîtres d'aujourd'hui sont, par principe, contre Lénine et contre nous, sur cette question du parlementarisme. En effet, au 2^o Congrès de l'Internationale communiste, on discuta du meilleur moyen de détruire le parlementarisme. Lénine et la majorité qui prévalut, affirmaient que cette destruction devait s'effectuer de l'intérieur, et non de l'extérieur. On entra donc dans les parlements, et non seulement ceux-ci sont encore debout, mais les bouffons qui se disent léninistes jurent sur leur éternité, et sont prêts à se battre pour les défendre. Les masses égarées les suivent sagement aux urnes poussées par l'illusion social-démocrate d'aller ainsi au socialisme.

LE PLAN DE L'OUVRAGE DE LENINE

Pour qu'on voie tout ce qui nous sépare de ceux qui, en bons disciples des falsificateurs staliniens, extraient de Lénine des citations isolées, nous allons déduire ses positions programmatiques et de principe d'un examen systématique de toutes les parties de la "Maladie infantile". Avant d'en rappeler le sommaire, donnons quelques précisions. Le point 18 des thèses du II^o Congrès sur "Les tâches principales de l'Internationale communiste", déclare erronées les conceptions qu'ont des rapports entre Parti, classe ouvrière et masses une série d'organisations, telles que le Parti communiste ouvrier d'Allemagne (K.A.P.D.), le Parti communiste suisse (à un moindre degré), la revue hongroise "Kommunismus" (que sa lutte en faveur de la révolution russe n'empêchait pas de pêcher par idéalisme doctrinal), la Fédération ouvrière socialiste d'Angleterre, les I.W.W. (Ouvriers industriels du monde) des Etats-Unis, et les Shop Stewards (Conseils de fabrique) d'Ecosse. Il est vrai qu'on y condamne à la fois le boycottage des syndicats et celui des parlements, mais en fait il s'agit d'une prise de position des marxistes orthodoxes contre l'ennemi que nous combattons encore aujourd'hui, même lorsqu'il se manifeste dans de petits groupes anti-staliniens, à savoir l'"immédiatisme".

Autre précision : dans une réunion préparatoire du Congrès, on discuta de la participation de ces mouvements : fallait-il les admettre comme sections ou simplement comme observateurs ? Le délégué de la Gauche italienne provoqua l'étonnement de tous - les Russes y compris -, en proposant l'exclusion de ces groupes. Son argument était que nous étions à un Congrès de l'Internationale des partis politiques, et que seuls des partis communistes devaient y participer. Par la suite, ce point devait être tout à fait clarifié dans les "Conditions d'admission", les célèbres 21 points.

Ainsi, nous voulons nous servir de "La Maladie infantile du communisme" ? Mais oui ! Il s'agit de lire ce texte, et de savoir le lire. Nous venons d'en donner le cadre historique. Voici son sommaire :

1.- Dans quel sens peut-on parler de la portée internationale de la révolution russe ? 2.- Une des conditions essentielles

du succès des bolcheviks. 3.- Principales étapes de l'histoire du bolchevisme. 4.- C'est en luttant contre quels ennemis au sein du mouvement ouvrier que le bolchevisme s'est développé, fortifié, aguerri ? 5.- Le communisme "de gauche" en Allemagne. Chefs, parti, classe, masse. 6.- Les révolutionnaires doivent-ils militer dans les syndicats réactionnaires ? 7.- Faut-il participer aux parlements bourgeois ? 8.- Jamais de compromis ? 9.- Le communisme "de gauche" en Angleterre. 10.- Quelques conclusions.

Annexe : 1.- La scission des communistes allemands. 2.- Communistes et indépendants en Allemagne. 3.- Turati et Cie en Italie. 4.- Conclusions fausses de prémisses justes.

Nous avons évoqué le moment historique où Lénine se décida à écrire ce texte si important en raison de ses thèses, d'une valeur permanente, et continuellement bafouées par les prétendus "léninistes" officiels d'aujourd'hui. Ensuite nous nous sommes arrêtés sur le paragraphe 5, afin de montrer quelle fut la préoccupation centrale de Lénine : le danger qu'il y a à sous-estimer la fonction fondamentale du Parti et à craindre sa dictature. Bref, c'est une condamnation tout à fait classique de la position anti-politique immédiatiste et ouvriériste que le marxisme a toujours combattue.

Nous passerons en revue les autres points. En ce qui concerne la question du parlementarisme, nous aurons l'occasion de souligner que dans la perspective de Lénine, le boycottage comme la participation étaient prévus. Nous rappellerons l'histoire du parti italien, et la ridicule retraite sur l'Aventin bourgeois prônée par les centristes, tandis que la Gauche, qui ne dirigeait plus le parti, imposa le retour au Parlement. (1)

Nous citerons un passage dans lequel Lénine indique que les abstentionnistes auraient peut-être bien fait, à Bologne, en octobre 1919, de se séparer de l'énorme majorité qui, en voulant les élections, les voulait avec Turati.

A propos du principe des compromis, nous rappellerons qu'il s'agissait du refus de la Paix de Brest-Litovsk (1918) ; bien qu'elle n'eût alors aucune liaison avec Lénine, la Gauche italienne fit sienne sa thèse sur la signature du traité avec les brigands allemands, et non la position de "guerre révolutionnaire allant jusqu'à l'extermination".

Sur la question des syndicats et des conseils d'usine, il sera facile de démontrer qu'alors comme ensuite, les thèses que combattit l'Internationale furent précisément celles du groupe de l'"Ordine Nuovo" de Gramsci, dont l'orthodoxie fut toujours suspecte.

Nous reconnaissons que cette façon de lire Lénine ou Marx est laborieuse. Mais c'est la seule qui permette de résister à l'envahissement opportuniste.

Chercher les effets faciles, se satisfaire de lieux communs et de phrases sournoisement détachées de leur contexte, c'est se complaire dans le fumier.

(1) cf. la brochure sur le parlementarisme.

II

HISTOIRE DE LA RUSSIE, OU DE L'HUMANITE ?

REVOLUTION RUSSE ET MONDIALE

Pour des raisons d'urgence, Lénine fit précéder la systématisation théorique que sont les thèses du 2^o Congrès (auxquelles il collabora largement) de "La Maladie infantile...", et il donna comme sous-titre à la seconde édition "Essai de causerie populaire sur la stratégie et la tactique marxistes", avec la même modestie qui lui avait déjà fait présenter "L'Impérialisme" comme un "essai de vulgarisation". Or on peut se demander si tous ceux qui citent cet ouvrage contre la Gauche communiste - le seul courant fidèle au marxisme - en ont jamais lu la première page.

En effet, cette première page suffit déjà à détruire ce chef-d'oeuvre de l'infamie stalinienne qu'est l'ignoble "théorie" du socialisme dans un seul pays qui, par ses effets contre-révolutionnaires, a dépassé et de loin, les méfaits du social-patriotisme de 1914. Cependant, aujourd'hui encore, les journaux stalino-khrouchtchéviens ainsi que le cours abrégé (et "rectifié") de l'histoire du Parti communiste bolchevik persistent à attribuer cette prétendue théorie à Lénine.

Quel socialiste ultra-droitier de la II^o Internationale a jamais écrit des contre-vérités aussi flagrantes que celle que nous relevons dans l'"Unità" du 31 août 1960 ? "De la fausse pré-supposition que les conquêtes de la révolution socialiste en Russie ne pouvaient être défendues qu'avec l'aide d'une révolution socialiste mondiale, les "gauches" tirèrent la conclusion que la tâche du pouvoir soviétique était, en premier lieu, de stimuler la révolution dans les autres pays par le moyen d'une guerre contre l'impérialisme mondial". Voilà déjà une première falsification, car les "gauches" voulaient stimuler la révolution hors de Russie par l'action de l'Internationale des Partis communistes, et non en recourant à une guerre de l'Etat russe, idée qui définit plutôt le "stalinisme" première manière dans la mesure où il se distingue du moderne "khrouchtchévisme", plus vil encore.

Mais le faux gigantesque est **commis** au détriment de Lénine, dont le nouveau manuel du Parti russe dit : " Lénine démontra que cette théorie de la "stimulation" de la révolution mondiale n'avait rien de commun avec le marxisme, pour lequel le développement de la révolution dépend de la maturité de la lutte des classes à l'intérieur des pays capitalistes. C' est là, en fait, un des fondements de la conception léniniste de la coexistence pacifique."

Ainsi pour les rédacteurs du nouveau manuel (que l'on nous présente comme expurgé des mensonges que contenait le premier, tel l'imaginaire complot de Trotsky pour tuer Lénine à l'époque de Brest Litovsk, mais où l'on persiste à accrédi- ter des mensonges pires, par exemple, que Trotsky ne suivit pas la politique de Lénine) pour ces gens, donc, le marxisme-léninisme doit être une théorie bonne à " endormir" la révolution !

Nous avons rappelé que le premier chapitre traite de l'importance internationale de la révolution russe. En lisant la définition explicite que donne Lénine des caractères de la révolution russe ayant une valeur générale et internationale, on ne manquera pas de la mettre en parallèle avec la thèse officielle des actuels "léninistes" du calibre des Krouchtchev et Togliatti. Au 20ème congrès du parti russe, ces messieurs ont proclamé que chaque pays doit trouver sa " voie nationale" au socialisme, c' est-à-dire que, chaque fois, elle sera différente de la voie russe. Quels seraient donc, d'après ces tripatouilleurs, les caractères purement accidentels et fortuits de la révolution d'Octobre, ceux qui, pour employer un terme de Lénine, ne se révéleraient pas obligatoires dans les autres révolutions ? Eh bien ! Ce ne seraient rien de moins que la dictature du prolétariat, le système des soviets, le terrorisme révolutionnaire, et (pendant qu'on y est !) la violence insurrectionnelle. Même la destruction du parlement (Assemblée constituante) aurait été une particularité de la révolution russe et non, comme nous le clamions alors, enthousiastes et solidaires dans les principes avec le vrai Lénine, la première réalisation de la théorie marxiste de la révolution prolétarienne, que nous attendions dans tous les pays.

Maintenant lisons Lénine : " Pendant les premiers mois qui suivirent la conquête du pouvoir politique par le prolétariat en Russie (25.10 - 7.11.1917), il pouvait sembler que les différences énormes existant entre ce pays arriéré et les pays avancés de l'Europe occidentale feraient que, dans ces derniers, la révolution du prolétariat ressemblerait très peu à la nôtre" (p.15)

Nous devons déjà nous arrêter, bien qu'il s'agisse d'un essai populaire, et non d'un palimpseste. Avant tout, Lénine ne **compare** pas la révolution russe à la révolution mondiale, mais à celle de l'Europe occidentale. En effet, en 1920, Lénine, et nous avec lui (libre à quiconque est de l'avis contraire de nous traiter d'imbéciles, mais non de se dire léniniste !), attendions que la révolution éclate non en Asie ou en Amérique, mais entre la Russie et l'Atlantique. C'était la condition nécessaire pour que la révolution socialiste en Russie ne capitulât pas historiquement, comme elle a dû le faire.

Pourquoi pouvait-on penser que la révolution en Europe occidentale aurait un développement assez dissemblable de celui de la Russie, et dans quel sens ? La Russie, sortie depuis peu de mois du despotisme féodal, était surtout arriérée au sens politique, et par conséquent sa révolution pouvait différer de celle d'un pays où le despotisme et le féodalisme étaient abattus depuis des siècles, comme la France ou l'Angleterre. Ce fait et toutes les autres différences laissaient supposer que la révolution prolétarienne russe serait "terne", incertaine et hésitante par rapport à celle des pays de capitalisme achevé, où l'on pouvait à bon droit s'attendre à ce qu'elle fût plus nette, décisive et irrésistible. Il suffit de penser que l'"hégémonie" du prolétariat et de son parti sur le reste du "peuple travailleur", postulat central de l'ouvrage de Lénine, aurait été dans l'Europe occidentale industrialisée plus aisée et radicale.

Seuls quelques philistins de la 2^o Internationale, qui ne devaient être dépassés que par la répugnante vermine surgie du cadavre de la 3^o, pouvaient insinuer que la terreur prolétarienne, la dictature et la dispersion des parlements ne sont pas des phénomènes européens, mais "asiatiques" - c'est de cette époque que date ce cliché ridicule. Les opportunistes de l'époque l'utilisèrent pour flétrir la Russie rouge ; ceux d'aujourd'hui, plus infâmes encore, le répètent et prétendent faire croire qu'ainsi ils la glorifient.

Puisque en Russie la révolution élimina le parlement quelques mois après l'institution d'un système électoral véritable, quelle pouvait dès lors être la différence avec ce qui devait se passer dans les pays à régime parlementaire séculaire ? Il faut avoir l'impudence sans bornes des traîtres d'aujourd'hui pour insinuer que, dans ces pays, le parlementarisme est devenu une voie vers le socialisme (les sociaux-démocrates du début du siècle n'ont jamais rien dit de plus abject), ce qui signifie qu'en Russie on aurait dispersé l'Assemblée comme ça, pour le sport, ou parce que le grand Vladimir avait bu trop de vodka !

CARACTERES DE TOUTES LES REVOLUTIONS

Lénine veut montrer ici que, malgré une situation sociale et historique radicalement différente au départ, les développements essentiels de la révolution bolchevique se retrouveront dans tous les pays. Quels sont-ils ? L'étude complète de cet écrit et l'ensemble des oeuvres marxistes-léninistes non adultérées permettent de répondre nettement. (Ceux qui pensent que les événements de ces quarante dernières années ont donné à l'histoire une orientation opposée n'ont qu'à abjurer le marxisme-léninisme).

"Aujourd'hui (avril 1920), nous sommes déjà en présence d'une expérience internationale appréciable, qui atteste explicitement que certains traits essentiels de notre révolution ont une portée non point locale, non point particulièrement nationale, non seulement russe, mais internationale".(p.15) Ici l'auteur, craignant d'être mal compris, précise : "Et je ne parle pas ici de portée internationale au sens large du mot : ce ne sont pas certains

traits, mais tous les traits essentiels et bien des traits secondaires de notre révolution qui ont une portée internationale, en ce sens qu'elle exerce une action sur tous les pays. Non, c'est dans le sens plus étroit du mot, c'est-à-dire en entendant par portée internationale la valeur internationale ou bien la répétition historique inévitable, à l'échelle internationale, de ce qui s'est passé chez nous, que cette portée peut être attribuée à certains traits essentiels de notre révolution ". (p.15)

Certains traits, et non tous ? C'était exactement la thèse défendue par la Gauche aux congrès de l'I.C. Lénine s'explique aussitôt après. Mais il vaut la peine de relever pourquoi tous les événements russes sont d'une portée mondiale au sens large du mot, et au sens étroit, certain d'entre eux seulement, qui entrent, ou plutôt s'avèrent dans le programme marxiste révolutionnaire permanent. La suppression de la famille impériale eut la plus grande importance internationale, et elle provoque encore des pleurnicheries. Mais, au sens étroit, ce n'est pas un trait qui "se répétera partout inévitablement". On n'en aura pas besoin dans les pays où ne règne pas de dynastie ; les enfants du tsar furent tués à cause du principe de l'hérédité du pouvoir ; là où ce principe n'existe pas, on ne les tuera pas.

Ainsi, certains traits seulement, et non tous, seront valables pour toutes les révolutions hors de Russie. D'autres ne seront donc pas valables ? Lesquels, et pourquoi ? Il suffit de lire attentivement le texte lumineux de Lénine pour le savoir :

"Ce serait évidemment commettre la plus grande erreur que d'exagérer cette vérité, de l'étendre au-delà de certains traits essentiels de notre révolution. De même on aurait tort de perdre de vue qu'après la victoire de la révolution prolétarienne, si même elle n'a lieu que dans un seul des pays avancés, il se produira, selon toute probabilité, un brusque changement, savoir : la Russie deviendra, bientôt après, un pays non plus modèle, mais retardataire (au point de vue "soviétique" et socialiste) ". (p.15)

Voilà une idée maîtresse du léninisme : la révolution progressera rapidement en Europe ; après sa victoire, en Allemagne par exemple, la Russie, nettement distancée par la structure allemande, passera en queue dans la marche sociale vers le socialisme économique. Cette idée va d'ailleurs de pair avec une autre : aux côtés d'une Allemagne - et mieux, d'une Europe - soviétique, la société russe pourra abrégier le chemin qui la mènera de ses économies archaïques au capitalisme, et de celui-ci, fût-il étatique, au socialisme.

C'est la négation absolue de la thèse insipide du "pays du socialisme", du "pays modèle", du "pays guide" qui a prévalu après Lénine d'une façon obscène. Entre la théorie du modèle à imiter et celle du passage immédiat de la Russie en queue du mouvement révolutionnaire, il y a la même opposition qu'entre l'infecte "voie nationale au socialisme" et l'"inévitabile répétition historique à l'échelle internationale de ce qui s'est passé chez nous". La théorie du modèle russe n'était que la première formulation de l'idolâtrie actuelle de la coexistence émulative.

Rentrés de Russie en 1920, devant les foules prolétariennes qui semblaient attendre la description de la terre promise, nous combattîmes résolument, en disciples du grand Lénine, l'illusion selon laquelle nous étions allés voir comment était fait le socialisme, comment il fonctionnait, comme si c'était un jouet d'enfant ou une sorte de spoutnik, inventé et fabriqué de toutes pièces.

Le socialisme n'existait pas encore sur la terre, mais nous, marxistes, savions déjà comment il serait fait, et nous le savions avec certitude, pour le monde comme pour la Russie où il ne fonctionnait pas encore. Cependant, la force de la révolution en marche y resplendissait, dure, douloureuse et acceptée, laissant apercevoir la joie lointaine du communisme, que tous les prolétaires européens devaient - et pouvaient seuls - se donner, à eux et à leurs frères russes, quand ils seraient parvenus à abattre tous les Etats bourgeois du continent.

On trouve donc dans la "théorie du modèle" l'infâme position actuelle, antimarxiste et antiléniniste, de la coexistence. En Italie, Gramsci a personnifié cette colossale erreur, lui qui écrivit sur les événements d'Octobre "La Révolution contre "Le Capital". Selon le matérialisme historique, la révolution prolétarienne était impossible en Russie où le capitalisme n'était pas assez développé. Puisqu'elle avait vaincu, la conclusion s'imposait : le déterminisme économique et le matérialisme sont faux ; ce qui est vrai, c'est le lumineux idéalisme volontariste mû par le héros Lénine qui a su faire violence à l'histoire et créer, malgré les conditions les plus défavorables, le Modèle, l'Utopie si longtemps attendue. Il n'y avait donc plus qu'à aller en pèlerinage baiser le bas de la sainte tunique du Prophète et contempler le Modèle, pour revenir conter la geste aux masses haletantes de l'Occident et leur livrer le secret qu'elles devaient "copier".

Mais Lénine est là. Sans poser au Messie, avec une simplicité beaucoup plus imposante, il se réclame intégralement du matérialisme dialectique qui régit l'histoire, et se rit du "modèle" ; en tant que tel, la révolution russe est une pauvre chose, qui ne tardera pas à être dépassée ; Lénine le prévoit et le souhaite ardemment.

Et ceux qui croyaient que Lénine avait fait justice du "Capital" de Marx courberont la tête et ouvriront les yeux à la lumière : c'est ce que fit Gramsci, lorsqu'un dernier sursaut de ses faibles forces aiguïsa son regard.

Aujourd'hui, la lueur azurée des yeux de Lénine est elle aussi éteinte. Mais, parmi tant d'autres choses, il nous a enseigné le sain mépris du "modèle à copier", lequel suffit en tous temps à confondre, avec l'impitoyable puissance polémique qui était la sienne, l'inepte théorie de l'édification d'un monde communiste par miraculée imitation.

CE QUE LA RUSSIE NOUS A ENSEIGNE

Ainsi, selon la vision de Lénine, la révolution russe n'avait pas à présenter au monde une structure socialiste ; sa fonction internationale, bien différente et plus importante, était d'enseigner quels étaient les moyens et les armes pour renverser partout le pouvoir du capital et de ses associés. Cet enseignement se trouvait déjà contenu dans la doctrine, mais pour la première fois, on pouvait le vérifier dans les faits, dans l'histoire.

Il ne fallait pas aller là-bas pour photographier l'organisation sociale russe, bien qu'elle fût alors beaucoup moins marquée qu'aujourd'hui par les stigmates du capitalisme mercantile compétitif ; mais, si l'on nous permet cette image, pour y filmer l'événement révolutionnaire, et en extraire les séquences décisives, valables pour toute l'Europe.

En ce sens, on peut dire que cette période glorieuse offrait à notre enthousiasme délirant un modèle non pas statique, mais dynamique ; non une recette insipide, mais la flambée éruptive de la régénération sociale.

Lénine s'exprime en ces termes : "Mais à ce moment historique, les choses se présentent justement ainsi : le modèle russe montre à tous les pays (c'est lui qui souligne, Messieurs les renégats!) quelque chose de tout à fait essentiel de leur inévitable et prochain avenir." (p. 16)

Nous n'avons fait que le répéter, d'une façon trop prolixe peut-être, mais la démonstration l'exigeait. Pour nous, le "modèle" n'est pas une maquette toute prête à être reproduite, mais l'empreinte d'une leçon du passé qui servira inéluctablement pour l'avenir.

Bien que l'homme soit un animal ingénument imitateur (et l'humanité de 1960 ne nous en donne que trop de preuves) en 1920 nous avons senti la force de l'élan qui porte l'humanité du passé vers l'avenir et la foi des multitudes dans l'infaillibilité de la théorie révolutionnaire.

Nous vivions une époque fervente et féconde. Lénine écrivait : "Les ouvriers avancés de tous les pays l'ont compris ; mais le plus souvent, ils ne l'ont pas tant compris que saisi, pressenti avec leur instinct de classe révolutionnaire." (p. 16) Instinct, et non culture, ce produit des écoles bourgeoises.

Dans sa lumineuse étude Lénine nous montrera les traits fondamentaux de la ligne révolutionnaire universelle.

"D'où la portée internationale (au sens étroit du mot) du pouvoir des soviets, ainsi que des principes de la théorie et de la tactique bolcheviques." (p. 16) A partir de cet endroit, le chapitre introductif dévie un peu, pour répondre à des besoins polémiques qui sont, comme nous le verrons, de la plus haute importance, et requièrent un commentaire actuel. Mais Lénine en a dit assez pour que nous puissions préciser quels sont pour lui ces traits fondamentaux de la révolution russe, que nous voudrions appeler omnivale
ments.

Il s'agit des traits principaux, et Lénine reconnaît qu'il y en a de deux sortes : ceux qui relèvent de la théorie et ceux qui relèvent de la tactique bolchevique.

Ainsi, ce qui caractérisa le glorieux parti communiste bolchevik et eut une influence internationale, ce fut un système de principes doctrinaux. Mais personne n'a le droit de dire que si la théorie est liée à un système de principes, la tactique est libre et discrétionnaire. La position soutenue par notre Gauche dans les divers Congrès de Moscou se fondait sur cette formule de Lénine : il convient d'établir, non seulement pour la théorie, mais également pour la tactique, un système de principes valables pour tous les pays et tous les partis de l'Internationale. C'est ce que tentèrent de faire les Thèses de Rome de 1922. (1)

Le texte accuse les chefs de la IIe Internationale et les chefs centristes tels que Kautsky, Bauer, Adler (qui n'étaient pourtant pas, eux, de vulgaires sociaux-patriotes) de "s'être révélés des réactionnaires" et des traîtres en ne comprenant pas la validité générale du système de principes théoriques et tactiques qui avait conduit le parti bolchevik à la victoire. Lénine fustige la pédanterie, la bassesse et l'ignominie de la brochure intitulée "La Révolution mondiale", où, hypocritement, Bauer oppose les aspects prétendument démocratiques, pacifiques et non sanglants (aujourd'hui nous avons le droit d'ajouter "émulateurs") de la révolution mondiale à ceux de la révolution russe, ceux mêmes qui doivent se retrouver dans toutes les révolutions, et qui, effectivement, orientèrent en 1920 la bataille en Europe occidentale, où l'on savait bien que l'on jouait le tout pour le tout.

Après ce coup de fouet aux centristes, Lénine rappelle qu'au temps lointain où Kautsky était marxiste, il avait écrit en 1902 un article : "Les Slaves et la Révolution", où il affirmait que le centre de la révolution européenne, qui, durant la première moitié du 19ème siècle, s'était situé en France et parfois en Angleterre, puis, dans la seconde moitié, en Allemagne, pouvait maintenant passer chez les Russes. Le même Kautsky, en 1920, insultait la Russie révolutionnaire et, en vrai renégat, contestait le principe de la dictature, après avoir déclaré sur un mode lyrique que ces mêmes Slaves qui, en 1848, s'abattirent comme le gel sur la fleur révolutionnaire des peuples d'Europe, semblaient à présent devoir être l'ouragan qui, balayant le Tsar et son allié le capital européen, briserait les glaces de la contre-révolution.

"Karl Kautsky écrivait bien, il y a dix-huit ans !", s'exclame Lénine, qui, jusqu'à sa mort, a toujours écrit de la même manière. Aujourd'hui, nous pouvons répéter en écho : Il écrivait bien, Kautsky, il y a soixante ans !

(1) Ces Thèses ont paru dans "Programme communiste, oct.-déc. 1961, numéro 17 (épuisé)

Elles avaient déjà été publiées en français dans "Bilan", le bulletin théorique mensuel de la fraction italienne de la Gauche Communiste, mai à novembre 1935.

A présent le mémorable assaut des prolétaires slaves est enseveli sous une nouvelle croûte de glace, et sur leur tombe on lit : pacifisme, coexistence, détente, voie démocratique et parlementaire au socialisme ! Alors que Lénine dénonçait l'infâme Société des Nations, forteresse du Capital, la Russie d'aujourd'hui inscrit ces abjectes épitaphes sur les tapis verts de l'Organisation des Nations Unies.

Certes, les révolutionnaires marxistes n'effectuent pas une Olympiade des temps modernes où l'on se passerait le flambeau de la révolution communiste. Mais si Marx, Engels ou un Kautsky encore fidèle, et un Lénine toujours lumineux virent le foyer révolutionnaire se déplacer d'Angleterre en France, puis d'Allemagne en Russie, maintenant que cette dernière est tombée après avoir glorieusement lutté, nous, convaincus que la grande flamme s'élèvera encore, nous observons cette Europe occidentale que Lénine invoquait au début de son livre. Elle seule peut se soulever contre la double oppression de l'ignoble Amérique et de la Russie dégénérée, en prenant peut-être appui sur le pays où les sinistres diplomates des deux bords manoeuvrent : sur l'Allemagne foulée aux pieds, où il est permis d'entrevoir (même si ce n'est qu'après un processus encore long) une révolution prolétarienne qui se dressera à la fois contre l'Amérique et la Russie, ennemies ou alliées. Peut-être aussi, les 50 ans que nous, Blancs, avons perdus, pourront-ils être rattrapés par l'ébranlement tumultueux de nos frères jaunes et noirs !

LA DICTATURE ET LES PHILISTINS

Nous n'abandonnerons pas le chapitre introductif sans tirer quelques leçons de l'attaque impitoyable de Lénine contre les Kautsky, Otto Bauer et Friedrich Adler, car il nous paraît hautement significatif que Lénine ait toujours dirigé ses coups les plus durs contre ceux que l'on nommait alors "centristes", "indépendants" ou "internationalistes 2 1/2", qui grenouillaient entre deux eaux, entre la IIème et IIIème Internationales. Lénine les considérait comme plus dangereux que les droitiers, les sociaux-démocrates et les sociaux-patriotes, ces alliés ouverts de la bourgeoisie dont ils furent les hommes de main pendant et après la guerre : les Scheidemann, Noske, Vandervelde, Macdonald, etc.

En fait, Kautsky fut l'un des premiers à constituer, en Allemagne, l'opposition contre la majorité parlementaire social-patriarde. (On ne peut oublier à propos du parlementarisme, dont nous reparlerons en son temps, que le 14 août 1914 Karl Liebknecht lui-même, s'inclinant par discipline de parti - ou plutôt de son groupe parlementaire - garda malheureusement le silence et vota les crédits de guerre réclamés par le gouvernement du Kaiser). Quant à Bauer et Friedrich Adler, le fils du vieux marxiste Victor Adler, ils étaient les chefs de ce qui s'appelait l'austro-marxisme (comme s'il pouvait y avoir des marxismes nationaux !) ; et l'on se souvient que Friedrich fut jugé à Vienne pour sa courageuse opposition à la guerre.

Mais ces théoriciens, exploitant leur renommée acquise au cours de plusieurs décennies, prétendirent que le marxisme et la dic-

tature étaient incompatibles, et diffamèrent venimeusement le bolchevisme et le léninisme, qu'ils accusaient d'avoir violé le véritable socialisme. Selon eux, les marxistes avaient le devoir de ne pas violer les normes de la libre consultation démocratique, de solliciter l'adhésion de la base, de tenir compte de l'opinion libérale et démocratique de la majorité des "citoyens", et ils se mirent à construire la plus honteuse des falsifications de Marx.

Pour polémiquer contre ces traîtres, Lénine aiguïsa toutes ses armes, et ceci nous est une leçon inoubliable, à nous qui avons été les témoins et les acteurs de cette lutte à mort. La position réelle, pratique, matérielle ("concrète", diraient nos éternels contradicteurs dans leur langage bourgeois) de Lénine, fut, nous n'hésitons pas à le dire aujourd'hui, plus éloquente encore et plus instructive que sous la forme écrite magistrale qu'il lui donna. Son énorme responsabilité devant l'histoire interdisait à ce grand antiscolastique qui avait la charge de guider les masses de prêter le flanc aux attaques des renégats. Or, étant donné l'immaturité des prolétaires, à peine sortis d'une révolution contre le despotisme, cela n'aurait pas manqué de se produire si Lénine avait écrit ouvertement : Non seulement nous nous fichons de la consultation et de l'assentiment de la majorité, mais nous sommes convaincus que lorsqu'on s'éloigne de ces vestiges pathologiques de l'asservissement et de la servilité de l'époque bourgeoise, on se trouve dans la bonne voie.

Mais ceux qui étaient jeunes alors, et ont échappé à la gangrène de la corruption, ne peuvent oublier cette règle (encore qu'on ne la trouve pas formulée dans des thèses ni dans des ouvrages théoriques) : Cognez dur sur le "voisin", sur le "parent", le "cousin", et vous ne vous tromperez jamais !

D'un côté, nous avons l'exemple de Lénine, c'est à dire de la vie révolutionnaire en ces années de combat où se heurtaient des millions d'hommes ; de l'autre, la fin misérable et infâme d'imbéciles qui, faisant un usage éhonté des écrits et des actes d'un Lénine défiguré, ont suivi la règle inverse, et réalisé des blocs, des fronts censément destinés à isoler une "droite" ennemie, réitérant ainsi les agissements des traîtres de la première guerre mondiale. Les champions de la troisième vague historique de la peste opportuniste ne se sont pas contentés de faire bloc avec les socialistes du centre et de la droite, ils sont allés bien plus loin (non seulement en temps de guerre, mais même en temps de paix) : jusqu'à s'allier avec les démocrates, les libéraux bourgeois, les catholiques et, sur le plan social, non seulement avec les prolétaires égarés, mais avec la petite-bourgeoisie et enfin, ouvertement, avec la moyenne bourgeoisie industrielle.

Les questions théoriques et pratiques ne se séparent pas. Le but de Lénine n'était pas de confondre pour le plaisir les mauvais exégètes de Marx ; il s'agissait de bien autre chose : au moment où les armées blanches soutenues par les bourgeoisies occidentales se lançaient à l'assaut du pouvoir bolchevik et de la révolution, pour les noyer dans le sang, ces canailles pédantes se solidarisèrent avec les Blancs, souhaitant leur victoire, qui châtierait la glorieuse avant-garde léniniste, coupable du crime de "dictature" et de "terrorisme" ! Nous avons appris alors que chaque fois que le

prolétariat sera sur le point d'arracher la victoire sur "la voie historiquement inéluctable", cette racaille de "cousins" frontistes agira de la même manière, et que si le prolétariat n'est pas averti, il tombera sous ses coups bas.

Ce n'est pas pour rien que, lorsque Kautsky invectiva les bolcheviks tandis que les canons tonnaient en Russie, Lénine se mit à rédiger "La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky", et Trotsky, dans sa meilleure veine, "Terrorisme et communisme".

En quoi nos honorables contemporains qui proclament que la dictature et la terreur furent des méthodes "particulières à la Russie de 1917", auxquelles les autres pays n'auront pas à recourir, se distinguent-ils donc de Kautsky et consorts ? Ne sont-ils pas eux aussi des "marxistes-libéraux", d'ex-marxistes passés avec armes et bagages dans le camp libéral de la bourgeoisie, tout comme ceux que Lénine a condamnés sans appel.

UNE VIEILLE RENGAINÉ DIFFAMATOIRE

Aujourd'hui encore (voir, par exemple, "Il Messagero" de Rome du 2.9.1960), on se réfère à MM. Bauer et Adler pour rappeler leur critique du bolchevisme, et démontrer en même temps la faillite de leur théorie, suivant laquelle un mouvement prolétarien et socialiste pourrait vaincre sans dictature ni terreur. Cette dernière affirmation est d'ailleurs exacte, ce qui n'a rien pour nous étonner : nos adversaires les plus résolus y voient plus clair que ceux qui nous sont soi-disant proches.

Un polonais américanisé, Deutscher, a écrit au lendemain de la mort de Staline un livre intitulé "La Russie après Staline", où il développe cette idée que la Russie moderne évolue vers une forme libérale, ou social-démocrate si l'on préfère. Mais un autre "soviétologue" américain, Croan, conteste la nouveauté de cette thèse, assurant qu'on la trouve déjà dans l'ouvrage d'Otto Bauer "Capitalisme et socialisme à l'approche de la guerre", paru en 31.

Si, quarante ans plus tard, nous retrouvons dans nos jambes cet Otto Bauer dont Lénine avait définitivement réglé le compte, à qui la faute, sinon aux soi-disant disciples et infects falsificateurs de Lénine ?

Depuis le 20e Congrès de Moscou, ils feignent de se repentir de la dictature et de la terreur, qui ne seraient pas inhérentes à la révolution anticapitaliste, où qu'elle éclate, mais à l'Octobre russe à cause des "conditions locales". Pour la clique du Kremlin, la dictature ne doit pas être un moyen de lutte du prolétariat révolutionnaire mondial ; celui-ci doit au contraire avoir recours à la culture, au fair play, à l'émulation ; mais ceux qui parlent ainsi ont recours à la dictature, à la terreur et à des moyens féroces, sitôt que leur pouvoir est mis en question.

Quelle est la doctrine "marxiste" de Bauer-Deutscher ? Staline a repris le mot d'ordre de Lénine : la révolution russe, c'est le

pouvoir des soviets plus l'électrification. Mais selon nos auteurs, il a éliminé les soviets, qui étaient, d'après eux, des assemblées politiques où s'épanouissait la démocratie populaire authentique (alors que loin d'offrir de nouveaux tréteaux au pluripartisme, ils constituent un organe de classe pour la dictature du parti révolutionnaire, et font fatalement fiasco en son absence, comme Lénine le montre ici). Staline n'a donc réalisé que l'électrification. Mais, avec elle, il a répandu au sein du peuple russe l'éducation et l'instruction technique, lesquelles sont, comme chacun sait, les mamelles d'un système démocratique digne de ce nom, c'est-à-dire d'un climat favorable entre tous à l'éclosion du socialisme. Ainsi Staline a sans le vouloir ni le savoir jeté les bases d'une Russie nouvelle, parlementaire, libérale, berceau du pluripartisme, d'élections libres, etc.

Cette vieille thèse de Bauer avait déjà déchaîné la colère de Kautsky, que son tempérament venimeux avait amené à dire que le délit de dictature ne pouvait être puni que par une répression armée venant de l'extérieur, à laquelle il applaudissait d'une façon obscène.

Tandis que Kautsky vitupérait son compère Bauer parcequ'il estimait possible une "saine" évolution de la Russie, notre troisième homme, Adler, prenait la défense de Bauer. Il ne fait pas de doute que le secrétaire de la IIème Internationale (qui est parvenue à survivre à la IIIème, oh honte sans pareille !) y fut poussé non par sa croyance en une évolution démocratique du stalinisme, mais par sa crainte du totalitarisme fasciste qui submergeait l'Europe, et par l'espoir -qui devait se réaliser !- de voir la démocratie bourgeoise sauvée du péril fasciste par l'alliance russe, reniement ultime de la tradition bolchevique.

Les louvoiements de ces professionnels de l'opportunisme n'ont toutefois pas une importance telle qu'elle puisse masquer le sens fondamental de leur thèse commune : La révolution prolétarienne et socialiste dans les pays "évolués" et "civilisés" empruntera une forme excluant la dictature et la terreur. En Russie sont intervenus des facteurs qui la différenciaient radicalement de ce qu'elle sera dans les pays avancés modernes : le tsarisme, mais surtout la soi-disant "ignorance" effroyable du peuple russe. Si celui-ci n'avait pas été "inculte" à ce point, il n'aurait pas toléré les méthodes de ce "despote asiatique" qu'était Lénine aux yeux de nos bouffons.

A l'opposé de ces vils professeurs de l'occident qui grignotent la culture moisie du passé, nous voyons dans cette glorieuse méthode la conjonction de l'instinct révolutionnaire du prolétariat russe et de la lumineuse vision de l'histoire acquise par son grand parti marxiste, qui possédait, lui, la science de l'avenir.

L'instinct est en raison inverse de la culture diffusée par la classe dominante dans ses innombrables et minables écoles. Nous sommes pleins d'admiration pour un prolétariat dépourvu de tout certificat d'études, même élémentaires, mais qui possède le savoir suprême, parce qu'il vit la vérité révolutionnaire, sur

laquelle la science bourgeoise retarde de plusieurs siècles.

La théorie selon laquelle Staline aurait hissé le peuple russe à la hauteur du socialisme en lui donnant de l'instruction est donc parfaitement ridicule. En vérité, il n'a fait ainsi que le mettre au niveau de l'imbécillité bourgeoise, hérissée de technologie, de collèges et d'académies où sont formés les augures modernes d'une science qui, soi-disant, "progresse" dans ce triste monde qui régresse.

Précisons que, du fait que la mise en condition culturelle du peuple russe n'a pas donné naissance à un parlementarisme libéral, il ne faudrait pas conclure à l'invalidité du déterminisme historique ! Marx explique que la bourgeoisie connaît un développement dialectique qui est, dans un premier temps, une période de progrès libéral, de "lumières", non seulement de classe, mais pour l'humanité en général. Dans une seconde phase, par contre, elle continue bien à se développer en tant que classe et structure de classe (le capitalisme croît toujours, en Amérique comme en Russie), mais se barricade peureusement dans une organisation sociale réactionnaire, obscurantiste et inhumaine.

La dictature est justement nécessaire, parce que la société capitaliste dégénère en nous asphyxiant, et devient de plus en plus toxique pour les masses abruties par ses écoles, ses appareils de publicité et ses conquêtes assourdissantes.

C'est ce que les Bauer et les Adler ne pouvaient comprendre, pas plus que les nabots et plumitifs modernes de l'opportunisme, qui sombreront avec eux au fond des égouts putrides.

III

POINTS CARDINAUX DU BOLCHEVISME :

CENTRALISATION ET DISCIPLINE

LES CONDITIONS UNIVERSELLES

Dans le deuxième chapitre de son ouvrage, Lénine traite des principales conditions qui ont assuré le succès des bolcheviks dans la révolution d'Octobre et qui devront se réaliser dans tous les pays d'Europe pour que le prolétariat puisse s'emparer du pouvoir. Nous disons d'Europe, parce qu'en 1920 cette perspective s'étendait à l'Europe occidentale ; mais cela vaut pour n'importe quel pays du monde où le prolétariat aspire à la victoire.

Alors qu'il écrivait, Lénine avait sous les yeux deux réalisations historiques : la conquête du pouvoir en octobre 1917, et sa défense victorieuse contre de terribles assauts durant deux ans et demi. Il dit à ce propos : "Il est certain que presque tout le monde voit aujourd'hui que les bolcheviks ne se seraient pas maintenus au pouvoir, je ne dis pas deux années et demie, mais pas même deux mois et demi, sans la discipline la plus rigoureuse, sans la véritable discipline de fer dans notre parti, sans l'appui total et indéfectible accordé à ce dernier par toute la masse de la classe ouvrière, c'est-à-dire par tout ce qu'elle possède de pensant, d'honnête, de dévoué jusqu'à l'abnégation, d'influent, d'apte à conduire derrière soi ou à entraîner les couches arriérées." (p.17)

Avant d'expliquer la nécessité vitale de cette discipline qui est contestée de toute part et d'en définir le sens au sein du Parti et de la classe, Lénine met en parallèle le concept communiste fondamental de la discipline et celui, non moins essentiel, de la centralisation, cléf de voûte de toute construction marxiste : "Je le répète, l'expérience de la dictature prolétarienne victorieuse en Russie a montré clairement à ceux qui ne savent pas penser, ou qui n'ont pas eu l'occasion de méditer ce problème, qu'une centralisation absolue et la plus rigoureuse discipline du prolétariat sont une des conditions essentielles pour pouvoir vaincre la bour-

-geoisie." (p.18)

Il sait que, même parmi les éléments qui se disent de gauche, certains ont beaucoup de mal à avaler ces deux formules : centralisation absolue et discipline de fer.

La résistance qu'elles rencontrent dérive de l'idéologie bourgeoise qui imprègne la petite-bourgeoisie, d'où elle menace dangereusement le prolétariat ; c'est précisément à ce grave danger que Lénine veut parer.

La bourgeoisie a idéalisé sa lutte historique en flétrissant le despotisme des monarchies absolues, auquel elle opposa la liberté des citoyens, qu'elle libère du contrôle de l'Etat central dans leurs activités économiques, et de l'oppression des pouvoirs ecclésiastiques, qui exigeaient l'obéissance aveugle des consciences.

Le radicalisme bourgeois propagea ainsi la rhétorique de la libre pensée, et tout appel à la discipline dans le domaine des idées fut accueilli comme un retour à l'obscurantisme clérical. En fait, par opposition à l'éparpillement centrifuge du féodalisme, le véritable progrès historique du capitalisme consista en une double concentration : celle des forces productives et celle du pouvoir entre les mains de l'Etat, ce qui ne l'empêcha pas de se camoufler sous le travesti de la libre initiative et du libéralisme économique. Parler de centralisation apparaissait comme un recul sur le chemin de la liberté, une trahison à l'égard du libéralisme, qui, poussé au paroxysme par la doctrine libertaire, séduisit cependant jusqu'à la fin du 19^e siècle certaines couches du prolétariat.

L'un des faux arguments qui entretiennent la méfiance envers le parti, c'est que celui-ci serait à la fois une église, puisqu'il oblige tout le monde à penser de la même façon, et une caserne parce que toutes les décisions partent d'un centre. Ce sont des inepties de ce genre qui ont troublé notre travail durant des dizaines d'années ; elles constituent la substance de cet infantilisme contre lequel Lénine a mené une lutte sans faiblesse que la Gauche marxiste, et notamment celle d'Italie, a toujours appuyée avec une énergie égale à la sienne. D'une façon peut-être plus tranchante que lui - et par là nous exposant davantage au venin des philistins, dont l'espèce n'est pas encore éteinte - nous disons aux camarades : si je suis venu au Parti, je dois faire taire, sept fois par jour, ma tête et ses démangeaisons critiques ; mes actions ne proviennent pas de ma volonté individuelle, mais de la volonté impersonnelle du Parti, qui traduit les exigences de l'histoire.

Par quel truchement cette force collective donne-t-elle des ordres ? Nous contesterons toujours qu'il puisse y avoir une règle mécanique et formelle : ce n'est pas la moitié plus un qui a le droit de parler, même si, bien souvent, on aura recours à cette méthode bourgeoise ; et nous n'acceptons pas la "mise aux voix" comme une règle métaphysique dans le parti, les syndicats, les soviets ou la classe : parfois la voix décisive viendra des masses en fermentation, parfois d'un groupe du Parti (nous verrons que Lénine ne

craint pas de parler d'oligarchie), parfois encore d'un seul militant, Lénine par exemple, qui, en avril et en octobre 1917, 'opposa à "l'avis de tous". (1)

LA DICTATURE EST UNE GUERRE

Notre théorie est avant tout le matérialisme expérimental, et ce sont les leçons de l'histoire qui nous guident, dit Lénine. Si nous avons vaincu en Russie, il est certain que c'est grâce à l'acceptation de la discipline et à l'usage de la centralisation, ces deux conditions de la victoire de la dictature du prolétariat. Admettre sans restriction la discipline et la centralisation peut conduire au cas limite où quelques-uns, ou même un seul, parlent et décident, tandis que les autres, non convaincus ou même hésitants, obéissent et exécutent. Et l'histoire révolutionnaire s'accomplit.

Un remarquable extrait va nous montrer maintenant le contraste criant qu'il y a entre la discipline et la prétention stupide de l'individualiste anarchiste qui "veut penser avec sa tête à lui", ainsi qu'entre la centralisation et la dispersion, l'autonomie, la fragmentation moléculaire de la production économique et des formes sociales.

"La dictature du prolétariat, c'est la guerre la plus héroïque et la plus implacable de la classe nouvelle contre un ennemi plus puissant, contre la bourgeoisie dont la résistance est décuplée du fait de son renversement (ne fut-ce que dans un seul pays) et dont la puissance ne réside pas seulement dans la force du capital international, dans la force et la solidité des liaisons internationales de la bourgeoisie, mais encore dans la force de l'habitude, dans la force de la petite production, car malheureusement il reste encore au monde une très grande quantité de petite production ; or la petite production engendre le capitalisme et la bourgeoisie, constamment, chaque jour, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions. Pour toutes ces raisons, la dictature du prolétariat est indispensable, et vaincre la bourgeoisie est impossible sans une guerre prolongée, opiniâtre, acharnée, sans une guerre à mort qui exige la maîtrise de soi, la discipline, la fermeté, une volonté une et inflexible." (p.18)

Dans ce passage (où les mots soulignés le sont par l'auteur lui-même), nous trouvons une série de notions sur lesquelles nous devons nous arrêter et que, au risque d'être taxés de pédants, nous

(1) Cette question est traitée amplement dans "Le principe démocratique" in : Programme communiste, avril-juin 1958, n° 3, pp. 55-66. On trouve le même article dans Bilan, bulletin théorique mensuel de la Fraction de Gauche du P.C.I., n° 2, décembre 1933, pp. 60-66, et le n° 3 de janvier 1934, pp. 93-98. L'article parut en premier lieu dans Rassegna Comunista de février 1922.

devons examiner à fond.

L'action révoltionnaire, que l'anarchiste et le révolutionnaire infantile imaginent instantanée, ou tout au moins réduite aux proportions d'une bataille - pour les bourgeois, c'est une "journée" - n'est en réalité que l'"ouverture" de la période de guerre sociale que constitue la dictature révolutionnaire. Ceci, pour diverses raisons : d'abord internes, disons nationales, puis internationales, et enfin sociales.

Avant tout, il faut bien se rendre compte qu'arracher le pouvoir à la grande bourgeoisie (si seulement elle pouvait être toute entière monopoliste : la victoire initiale en serait facilitée, et la guerre plus courte !) ne veut pas dire qu'on l'a extirpée des rapports économiques. La dictature signifie qu'à partir de ce moment les partis bourgeois sont dispersés et que les bourgeois n'ont plus aucune représentation dans le nouvel Etat, ni comme classe ni comme individus. La signification de la terreur de classe, c'est qu'on leur fait entendre que toute tentative de reprendre une influence politique aura pour effet l'extermination de leurs personnes. Mais ceci ne veut pas dire que, du jour au lendemain, la minorité bourgeoise sera supprimée ou exilée. Comme en Russie dans les premières années qui ont suivi 1917, le patron restera en place dans beaucoup d'entreprises, mais sera soumis au contrôle non tant de ses ouvriers que de l'Etat prolétarien. Période extrêmement périlleuse, mais moins que l'arrêt total de la production qui, dans l'imagination des libertaires, devrait s'instaurer dès cette "journée", grâce à la fameuse "association spontanée des producteurs"!

Donc, la bourgeoisie, vaincue sur le plan politique, est plus puissante encore (sous ce paradoxe apparent, Lénine est limpide) et même, pour les diverses raisons que nous examinons patiemment, dix fois plus qu'avant ! Elle peut bloquer la fabrication de munitions et provoquer ainsi la défaite sur le front où les armées des autres bourgeoisies montent à l'attaque. Un peloton d'exécution d'une usine aura vite réglé le compte des coupables ; mais si, pour cela, douze balles suffisent, elles n'empêcheront pas que tout un secteur de la révolution reste privé d'armes.

Ce sont donc des raisons de production, non seulement alimentaires mais aussi militaire, qui rendent la bourgeoisie dangereuse même après qu'on lui a arraché le pouvoir, car on ne peut pas lui enlever aussitôt toute fonction productive et directrice technique.

LA SOLIDARITE DES BOURGEOISIES

Il y a ensuite la difficile question internationale. Nous n'avons jamais supposé que la bourgeoisie puisse perdre le pouvoir le même jour dans plusieurs Etats. Si nous tombions dans cette erreur insidieuse, nous serions victimes du piège des sociaux-démocrates, qui prétendent renoncer à prendre le pouvoir "dans un seul pays". C'est pourtant ce qu'il faudra toujours faire, et ce n'est qu'ainsi que la révolution mondiale pourra historiquement débiter.

Ce sera toujours le plus faible des Etats bourgeois que nous ferons tomber en premier. Ainsi en fut-il en 1917 du très jeune Etat russe, justement parce qu'il était à peine né de la chute du régime féodal.

La parenthèse de la citation précédente de Lénine ("ne fut-ce que dans un seul pays") signifie que le cas le moins favorable pour la dictature prolétarienne victorieuse est celui où les autres Etats sont encore aux mains de la bourgeoisie. Si, dans la période consécutive, quelques Etats voisins viennent à tomber, la situation de la dictature communiste victorieuse en est sensiblement améliorée. Cette hypothèse, qui semble aujourd'hui abstraite, était alors bien près de se réaliser. En janvier 1919, lorsqu'eut lieu en Allemagne la glorieuse tentative de révolution spartakiste, nous avions tous l'espoir de la voir victorieuse. En Hongrie, en 1919, nous sommes tombés après avoir vaincu, par suite d'erreurs qu'on aurait pu éviter (hésitations de type démocratico-libertaire dans l'application de la dictature). Peu après il en advint pratiquement de même en Bavière.

Tous les Européens étaient alors sous le coup de ces événements terribles, et Lénine parle comme il le fait car il craignait de nouveaux échecs si des défaillances de ce genre paralysaient encore l'action révolutionnaire. Il ne faut pas oublier qu'en 1920, au moment même du 2ème Congrès de l'I.C., se déroulait la guerre russo-polonaise et qu'on était à peu de kilomètres de Varsovie. Les Etats rapidement créés au lendemain de la victoire des alliés sur l'Allemagne et l'Autriche constituèrent un tampon entre la Russie rouge et les citadelles révolutionnaires de Berlin, de Budapest et de Munich, qui tombèrent sans avoir pu recevoir d'aide. Si Varsovie avait été prise, même lors d'une opération purement militaire, étant donné la puissance du prolétariat et du Parti communiste de Pologne, le projet de conquête de l'Europe centrale et occidentale aurait repris vigueur. Mais la rouée bourgeoisie française mit tous ses moyens en oeuvre, et notamment ses "héroïques" généraux, pour soutenir sa soeur polonaise vacillante, et la vague révolutionnaire fut stoppée. On connaît la polémique entre Trotsky et Staline à propos des attaques russes, fâcheusement détournées de leur objectif vital, Varsovie. Un télégramme erroné peut modifier l'histoire pour des décennies.

Comme le dit justement Lénine, aucun secours ni allègement ne fut apporté à la première dictature de Moscou, qui seule avait renversé un Etat bourgeois, et qui poursuivit sa lutte dans les pires conditions, parce que grâce à la solidité des liaisons internationales de la bourgeoisie le facteur international évolua vers le renforcement du capital.

Avant de passer au très important aspect social, et à la nécessité d'une vigoureuse dictature s'appuyant sur la discipline et le centralisme, il est bon de noter que Lénine n'a jamais eu cette position répugnante qui consiste à se désintéresser des affaires intérieures des pays étrangers au régime social différent.

La seule préoccupation de Lénine et de tous les révolutionnaires communistes qui avaient créé la IIIème Internationale, était d'utiliser comme levier le pouvoir prolétarien de Russie et, en premier lieu, les formidables enseignements découlant des expériences de ce pouvoir, qui confirmaient lumineusement comme Lénine

va bientôt le montrer "la justesse de la théorie révolutionnaire marxiste" afin de peser sur l'équilibre interne des "autres pays" pour le rompre et ce faisant, bouleverser leur structure constitutionnelle.

Lénine discute ici des moyens afin d'y faire un choix. Il veut nous enseigner que ce serait de l'apriorisme métaphysique, et non du marxisme, que de vouloir écarter l'un ou l'autre de ces moyens sous prétexte qu'il ne serait pas beau, inélégant, antipathique ou pas propre, comme le firent stupidement de nombreux gauchistes infantiles. Il faut tout d'abord avoir une vue claire du but. Selon Lénine, participer au Parlement peut, dans certaines circonstances, contribuer à dérégler l'équilibre national et à faire sauter la constitution bourgeoise. Il n'y a pas de raison "a priori" pour refuser de discuter cette possibilité sur des bases positives et - disons plus - on ne peut exclure des situations historiques où il en irait effectivement ainsi. Mais quand on entre au Parlement avec l'intention de respecter et de défendre la structure constitutionnelle et d'inciter les masses à la considérer comme éternelle, alors le problème posé par Lénine n'a plus d'existence : ce sont ses buts mêmes qui ont été renversés et reniés.

Nous ne traitons pas encore ici du parlementarisme, mais voici comment Lénine posa le problème : Pour liquider au plus vite le parlement, vaut-il mieux agir du dehors ou du dedans? Nous étions perplexes devant sa solution, et lui l'était autant devant la nôtre. Mais tous deux, nous tirions à boulets rouges sur les charognes qui voulaient "respecter le régime interne et la constitution parlementaire" d'Italie ou d'ailleurs.

Que la bourgeoisie reste encore un ennemi puissant après la victoire de la dictature, Lénine le répète en toutes lettres dans cet autre passage, où il traite des "compromis" : "Après la première révolution socialiste du prolétariat, après le renversement de la bourgeoisie dans un pays, le prolétariat de ce pays reste encore longtemps plus faible que la bourgeoisie, d'abord simplement à cause des relations internationales étendues de cette dernière, puis à cause du renouvellement spontané et continu, de la régénération du capitalisme et de la bourgeoisie par les petits producteurs de marchandises dans le pays qui a renversé sa bourgeoisie." (p.66)

Quand les charognes d'aujourd'hui prétendent que Lénine a fondé la théorie selon laquelle un pays où la victoire socialiste est restée isolée doit se garder de stimuler la révolution dans les autres pays et les inviter à "exister" pacifiquement et très capitalistement, est-il encore besoin de répondre? Lénine a répondu voici 40 ans, en traçant deux perspectives précises, dont celle qui nous était contraire s'est vérifiée. Dans l'hypothèse favorable, le pays de la victoire politique socialiste réussit à faire éclater la révolution dans plusieurs pays, si bien que son prolétariat de faible qu'il était devient fort face aux résistances internes. Ou bien, comme le fit Staline, on renonce à stimuler la révolution internationale ; alors le mercantilisme et les petits producteurs de marchandises donnent spontanément naissance à l'in-

térieur à la société capitaliste et livrent la révolution vaincue à la bourgeoisie internationale ; toutes deux coexistent bassement avant de s'accoupler : trahison ultime de la doctrine léniniste et de la tradition d'Octobre.

Nous, communistes révolutionnaires, nous avons perdu la guerre de classe ; mais même si notre organisation de Parti communiste mondial a été perdue aussi, comme nous le craignons et l'avons vainement dit à Lénine, la "justesse de notre théorie" est sauve. Ceux qui affichent aujourd'hui un prétendu léninisme s'enfoncent dans le borbier ; Lénine, comme théoricien de l'histoire, reste aussi grand qu'intact.

LE PERIL SOCIAL

Le prolétariat communiste est victorieux et son Parti assure d'une poigne ferme la dictature ; à part le péril qui menace d'au-delà les frontières, même après l'écrasement à l'intérieur des bandes blanches, il reste un autre danger intérieur. Lénine le désigne clairement : c'est la petite production.

D'un point de vue communiste, la petite production est plus dangereuse que la grande, aussi bien après qu'avant l'instauration de la dictature ; si les communistes peuvent dénoncer à la petite-bourgeoisie mystifiée le processus de liquidation des catégories de petits producteurs, ils ne sauraient ni l'arrêter ni l'inverser.

Nous avons eu souvent l'occasion de montrer la puissance de cette thèse, qui ne se trouve pas seulement dans quelques phrases, mais dans toute l'oeuvre de Marx et d'Engels.

Avec Lénine, la dialectique marxiste atteint son sommet, et il est certes difficile de le suivre ; toutefois, les renégats n'ont pas péché par ignorance, mais par ignominie.

On remarque que chez Lénine l'expression "petit producteur de marchandises" équivaut à membre des masses travailleuses non prolétariennes. Lorsqu'il parle de cette couche sociale (qui comprend les paysans petits propriétaires, les artisans des villes et autres types analogues), Lénine déclare que le prolétariat révolutionnaire doit en faire son alliée, non seulement dans la phase de la lutte contre le tsarisme, mais encore dans celle qui suit, contre la bourgeoisie capitaliste industrielle et agraire. Mais il voit dans cette forme économique et sociale bâtarde, qui existe en Russie et, dans des proportions variables mais toujours considérables, dans nombre d'autres pays européens, le plus grand danger pour la dictature prolétarienne. Tant que la petite production marchande, agricole et manufacturière, sera tolérée au sein de la société en voie de transformation, il existera une base sur laquelle, inévitablement, "chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et continue" renaîtront le capitalisme et la bourgeoisie.

Comment la dictature communiste pourra-t-elle éviter cette régénération? Non, certes, en exterminant les paysans et les arti-

sans, tous les petits producteurs, qui peuvent être statistiquement plus nombreux que le prolétariat. Si la dictature ne peut exterminer la bourgeoisie industrielle (ni l'exiler ou l'incarcérer) parce que, durant une certaine période, elle est encore indispensable à la production, il s'écoulera beaucoup plus de temps encore avant l'élimination des petits producteurs. Alors qu'il sera possible d'abolir assez rapidement la propriété privée des grandes entreprises, on devra la tolérer longtemps dans les petites (et pas seulement les minuscules). Sur la durée de ces phases, et l'erreur selon laquelle Staline les aurait abrégées en 1928, en recourant à la prétendue collectivisation et à l'extermination des koulaks ou paysans riches, nous nous sommes amplement expliqués dans nos nombreuses études sur la structure de la Russie. (1)

Quel fut le remède voulu et proposé par Lénine à ce très grave péril que court le prolétariat durant le temps où il doit "coexister" (voici, hélas, où ce mot s'applique) avec les classes liées à la petite production marchande ? Ce remède ne peut être fourni que par les moyens politiques et le Parti : il s'appelle discipline et centralisation. C'est ce que les bolcheviks avaient compris et qui leur avait permis de vaincre, lors de la grandiose "manoeuvre" où ils utilisèrent la haine des paysans et de certaines couches de la petite-bourgeoisie travaillieuse contre le tsarisme et la bourgeoisie russe dont ils étaient naguère encore les alliés. Ils assurèrent l'hégémonie du prolétariat sur ces classes hybrides et la prépondérance du parti communiste, qui, petit à petit, ébranla et finit par détruire les organisations politiques où s'exprimaient ces classes : le parti social-démocrate menchevik, les populistes sociaux-révolutionnaires, qui prônaient une formule non-marxiste et non-prolétarienne de la révolution russe.

Pour parler sans ambage, centralisme et discipline se traduisent par subordination. Les classes de la petite production sont soumises au prolétariat qui a la direction de la révolution. Quand Lénine parle de discipline dans le Parti comme dans le prolétariat, il entend par là que toute la classe prolétarienne doit se subordonner à la direction rigoureuse de son avant-garde, organisée dans le parti communiste.

C'est justement cette primauté absolue du Parti qui heurtait les préjugés infantiles que Lénine attaque ici. Selon ces "immédiatistes" - que nous avons combattus, en Italie et partout, alors comme aujourd'hui - un système de consultations doit permettre au prolétariat de donner ses directives au Parti au moyen d'un mécanisme plus ou moins électoral, qui assure l'"obéissance" de ce dernier. Nous soutenons, au contraire, que le Parti doit exiger l'obéissance de la classe et des masses, car il synthétise toute l'expérience historique révolutionnaire, de toutes les époques et de tous les pays. Lénine démontre que c'est ce qu'avait su faire le parti bolchevik et qui lui avait permis de vaincre, et il prescrit cette ordonnance à tous les pays.

(1) On se rapportera notamment au "Dialogue avec Staline" in Programme communiste, n° 8 (1959), au "Dialogue avec les morts", nos critiques du XIXe et XXe Congrès du Parti communiste russe et à la série d'articles publiée du n° 15 de Programme communiste (1961) au n° 22 (1963) "L'économie russe de la révolution d'Octobre à nos jours", et à notre brochure "Bilan d'une révolution".

Les évènements de 1920 ne permirent pas à Lénine d'écrire l'histoire complète du Parti bolchevik, histoire qu'il estimait indispensable pour comprendre comment peut se forger la discipline nécessaire au prolétariat révolutionnaire. Mais les indications qu'il donne y suffisent amplement.

La base de la discipline réside en premier lieu dans la "conscience de l'avant-garde prolétarienne", c'est-à-dire de cette minorité qui forme le Parti : Lénine définit les qualités de cette avant-garde par des mots qui ont un caractère plus "passionnel" que rationnel, et il rappelle ainsi, ce qu'il avait mis en évidence dans tant d'autres de ses écrits (Que Faire ? par exemple) : le prolétaire communiste adhère au Parti par intuition, et non par rationalisme. Dès 1912, cette thèse fut soutenue au sein de la jeunesse socialiste italienne contre les "immédiatistes" - qui sont toujours "éducationnistes", tout comme les anarchistes - au cours de la lutte entre ceux qu'on nommait alors "culturistes" et "anticulturistes".

En expliquant l'adhésion du jeune révolutionnaire par la foi et les sentiments qui l'animent, et non par la connaissance scolaire, ces derniers démontraient qu'ils étaient sur le terrain du matérialisme et de la plus rigoureuse théorie du Parti. Lénine qui n'a pas fondé des académies, mais enrôlé pour le Parti, parle de "dévouement, maîtrise de soi, abnégation, héroïsme". Nous, ses élèves, nous avons osé parler ouvertement de "mystique" lorsqu'on adhère au Parti.

En second lieu, Lénine réclame de cette avant-garde qu'elle fasse preuve de son "aptitude à se lier, à se rapprocher et, si vous voulez, à se fondre jusqu'à un certain point avec la masse des travailleurs la plus large, au premier chef avec la masse prolétarienne, mais aussi avec la masse des travailleurs non prolétarienne." (p.18-19) Se lier avec les masses ne veut toutefois pas dire que si leur "température" est froide, pacifiste, conciliatrice, le Parti doit descendre à ce niveau (1) comme feignent de le comprendre les tartuffes de l'opportunisme.

Cette liaison signifie que la soudure des masses et du Parti élève la température révolutionnaire. Bien plus : comme nous l'avons souvent dit avec des formules qui n'ont pas été inventées par nous, c'est seulement "en s'organisant en parti politique" que la masse travailleuse informe s'érige en classe prolétarienne. Sans Parti révolutionnaire, il ne peut exister une véritable classe, sujet de l'histoire et demain de la dictature révolutionnaire.

(1) Dans les Thèses sur le rôle des Partis communistes dans la révolution prolétarienne présentées par Lénine au 2e Congrès de l'I.C., Lénine rappelle ainsi que les sociaux-patriotes se réfèrent en 1914 au sentiment des masses pour justifier leur trahison. "Mais ils oublièrent que même s'il en avait été ainsi, il eût été du devoir du Parti prolétarien de prendre dans une telle situation position contre le sentiment de la majorité des travailleurs et de représenter contre tous les intérêts historiques des masses." Rosa Luxemburg eut la même position (cf. brochure de Junius).

Ce qui vient "en troisième lieu" nous intéresse beaucoup, car c'est une explication des deux premiers points, dont on ne peut la séparer : "Troisièmement, c'est la justesse de la direction politique, réalisée par cette avant-garde, la justesse de sa stratégie et de sa tactique politiques, à condition que les plus grandes masses se convainquent de cette justesse par leur propre expérience". (p. 19)

Ce passage, nous le trouvons fondamental ; relié à de nombreux autres, il constitue ce que nous appellerons la théorie de la justesse. Si les masses, par leur propre expérience acquise au cours de la lutte, doivent vérifier la justesse de la stratégie du Parti, cela signifie que celui-ci précède les masses sur la voie de l'histoire.

En vertu de sa théorie interprétative de l'histoire, le Parti est capable de prévoir dans une certaine mesure les développements ultérieurs de l'histoire, les luttes de classes qui suivront celles du passé au cours de la succession des formes sociales. Le Parti a prévu et, en un sens, annoncé quelles seront, lors de la phase critique, les impulsions qui entraîneront les masses et il a indiqué quelle sera la classe qui, parce que dotée précisément d'une théorie et d'un Parti, s'avérera le protagoniste de la lutte. Quand cela se produira, même les masses, au contour moins défini, verront comment s'est formée dans la lutte la partie la plus résolue, et elles inscriront dans leur expérience que le Parti avait une vision juste des événements et de la répartition des forces dans le conflit général.

Lénine montre ensuite que les paysans virent dès 1905 que c'étaient les prolétaires de l'industrie qui prenaient la direction de la lutte. En analysant le déclin des divers partis qui avaient élaboré une théorie de la révolution dans l'intention de la guider, il explique comment avait fait faillite la conception suivant laquelle la classe dirigeante était constituée en Russie par les paysans et les petits producteurs en général. Il s'agissait du populisme, dont les positions et les aberrations théoriques remontaient à Proudhon, et dont l'opportunisme actuel, russophile et kremlino-phile, nous présente effrontément une nouvelle version. Les paysans russes comprirent qu'ils n'auraient pu se libérer du féodalisme s'ils n'avaient eu à leur tête la classe ouvrière, bien plus aguerrie qu'eux, et son parti bolchevik. De sorte que les événements avaient eux-mêmes liquidé les mencheviks et Cie en révélant aux petits producteurs que de tels partis se comportaient, non d'après des médisances communistes, mais en réalité, comme des alliés de la grande production et de la contre-révolution.

Voilà, dans la pratique, un exemple de la manière dont les grandes masses vérifient, par leur propre expérience, la justesse de la stratégie politique du Parti révolutionnaire de classe.

Pour rendre possible ce glorieux concours de circonstances propices, le Parti avait dû parler avant, sans attendre comme les partis de la petite bourgeoisie de voir d'où venait le vent et quelle position aurait la faveur des masses.

La théorie du Parti ne doit pas être seulement une explication scientifique du passé, mais encore une courageuse anticipation des événements futurs. Les masses doivent en faire l'expérience, mais il est permis de dire que le Parti la possède à l'avance.

A ce propos, on tente de justifier contre les "dogmatiques, les talmudistes" les immondes palinodies de Staline et successeurs, en arguant d'une phrase où Lénine dit que la théorie n'est pas un dogme, à quoi on prête ce sens inepte que le Parti doit toujours être prêt et enclin à la changer pour s'en fabriquer une nouvelle !

Après avoir cité les conditions qui assurèrent au Parti bolchevik le succès - l'instauration d'une véritable discipline et de la centralisation -, Lénine écrit :

"Ces conditions ne peuvent surgir d'emblée." (Arrêtons-nous déjà. Ceci nous fait penser à ces esprits fumeux, convaincus d'être marxistes, qui proposent : réunissons-nous en congrès pour fonder un Parti parfait, discipliné et centralisé ! En réalité, même le Parti est un produit de l'histoire ; telle fut la thèse centrale de la Gauche, quand on discuta à Moscou des tâches et de la tactique du Parti. NR.) "Elles ne s'élaborent qu'au prix d'un long travail, d'une dure expérience ; leur élaboration est facilitée par une théorie révolutionnaire juste qui, elle non plus, n'est pas un dogme, mais se forme définitivement en liaison étroite avec la pratique d'un mouvement réellement de masse et réellement révolutionnaire." (p. 19)

Les opportunistes qui n'ont rien compris à Lénine ou qui, l'ayant compris, trouvent souvent leur compte à ne pas le comprendre, expliquent ce passage de la manière bien connue : la théorie n'est jamais achevée, elle est toujours en cours de transformation ; ce n'est qu'une fois achevée la série des révolutions prolétariennes qu'il sera possible de formuler scientifiquement la doctrine de la révolution anticapitaliste. Non seulement cette interprétation n'est pas juste, mais elle sert à atteindre un but diamétralement opposé à celui que se fixait Lénine lorsqu'il écrivit sa fameuse "Maladie infantile du communisme". En fait, ces Messieurs veulent établir ceci : en Russie et dans la révolution de Lénine et des bolcheviks, il y eut certains caractères particuliers, mais l'histoire montrera qu'ils peuvent être absents des autres révolutions "nationales" où il pourra n'y avoir ni insurrection violente, ni dictature, ni terrorisme, ni dissolution, par le pouvoir des soviets et le Parti communiste, du parlement démocratique et constituant. Lénine, au contraire, a voulu démontrer que la révolution russe a, à jamais, balayé la version social-démocrate du passage du capitalisme au socialisme et montré que ces caractères "russes" sont obligatoires pour tous les pays. Comme nous croyions tous que les traîtres "de droite" de la première guerre mondiale étaient définitivement hors de combat, il s'occupa des infantiles de gauche, qui disaient : ne pourrions-nous pas faire les autres révolutions en évitant, en nous épargnant - sinon la lutte armée violente contre le vieux pouvoir (ils n'allaient pas aussi loin que nos modernes renégats), tout au moins l'emploi d'un parti, qui, despotiquement, fait taire les dissensions, centralise tout, et foule aux pieds les décisions issues de votes libres ?

Pour analyser la voie suivie par les bolcheviks jusqu'à la révolution, Lénine est parti de deux facteurs importants : la discipline et la centralisation. Il a ensuite indiqué ce qui avait assuré la conquête du pouvoir : la liaison avec les masses poussées par l'histoire dans le mouvement révolutionnaire ; le dévouement passionné de l'avant-garde, et la justesse de la stratégie et de la tactique du Parti. Il affirme que sans ces facteurs, il ne peut y avoir de discipline ni de centralisation véritables, et que le pouvoir révolutionnaire, même si on l'a conquis, sera bientôt perdu. Enfin, il énonce la condition des conditions favorables : une longue période de développement et l'acquisition d'une grande expérience, "facilitée" (le terme peut sembler faible, mais le sens est "rendue possible seulement") par la théorie révolutionnaire juste.

Ici Lénine n'affirme pas, il démontre ; et il ne démontre pas en philosophant, mais en exposant des faits ; c'est à partir d'eux qu'il explique comment et pourquoi, en Russie seulement, le parti bolchevik parvint à posséder la théorie révolutionnaire juste, et, par suite, la discipline et la centralisation indispensables. Il ne veut pas dire : J'ai énoncé cette théorie il y a trente ans, et comme ça, "j'ai fait la révolution", en parvenant à faire converger sur elle la foi de beaucoup d'autres et finalement les masses expectantes. En ce sens, effectivement, la théorie n'est pas un dogme ; nous acceptons la formule, et ne prétendons nullement lui substituer cette autre : la théorie du Parti est un dogme. Mais si l'on entend par la première que la théorie du Parti sera demain celle qu'indiqueront comme la plus commode des faits à venir aujourd'hui encore ignorés, alors nous disons que c'est là un produit de l'opportunisme, non du léninisme, et qu'à cette formule fétide nous préférons certainement celle-ci : la théorie du Parti doit être acceptée comme un dogme.

Qu'est-ce donc qu'un dogme ? Au sens propre, c'est une vérité révélée par une entité surnaturelle à un homme que Dieu a élu, un prophète, et à laquelle les autres humains ne peuvent accéder qu'en s'astreignant à répéter et à respecter les paroles révélées. En ce sens, inutile de dire que nous sommes aux antipodes de tout dogmatisme.

Les bourgeois mêmes, dans la phase historique où ils étaient révolutionnaires et où les églises soutenaient les régimes féodaux, se vantaient d'avoir rejeté le dogmatisme sous toutes ses formes. Mais l'antidogmatisme des marxistes est radicalement différent du leur. Au dogme religieux, la philosophie bourgeoise oppose le principe de la liberté individuelle de critique, selon lequel le sujet, typiquement petit-bourgeois, prétend, au lieu de prendre chez le curé de belles idées toutes faites et cataloguées dans le catéchisme, en concocter tout seul, avec sa tête à lui de "libre penseur" patenté. Nous, au contraire, comme nous n'avons jamais attendu la vérité d'une "révélation", nous opposons à une vérité de classe ennemie une vérité de classe, et avant d'y voir des données philosophiques ou des opinions, les considérons en marxistes comme des armes de la lutte pratique et historique des classes.

Du côté de la lutte prolétarienne, il y a un parti de classe

qui milite pour une vérité de classe. Parce que nous ne croyons pas en la science bourgeoise qui se prétend éternelle, et se présente comme une victoire définitive sur le "dogme", nous disons que seule notre vérité de classe est "scientifique". Cela signifie que la bourgeoisie est incapable de parvenir à la science sociale, que seuls la révolution prolétarienne et son Parti peuvent acquérir, en rompant avec toute pensée bourgeoise. Telle est notre thèse, mais le temps viendra où nous montrerons qu'elle existe déjà chez Marx et Lénine : l'impuissance de la "civilisation" et de la "culture" capitalistes à posséder la science sociale et historique s'étend à la science en général, à la connaissance de la nature et du cosmos dans le domaine physique aussi. Il n'existe donc pas d'étalon commun de la "science" qui pourrait servir à évaluer nos conclusions et celles du monde bourgeois. Croire le contraire est le fait d'un vrai khrouchtchevien, d'un fauteur de la compétition, de la bagarre à qui aura plus de capital et plus de technique, bassement substituée à la guerre civile.

Comme la bourgeoisie a maintenant, en matière sociale et politique, cherché refuge dans le dogme décrié, elle a réintroduit dans ce dogme, surtout sous le nom de démocratie et de pacifisme, deux de ses ingrédients : Dieu et la morale a priori.

NAISSANCE DE LA THEORIE REVOLUTIONNAIRE

La théorie marxiste, que, comme nous le verrons, le Parti bolchevik n'a pas inventée, mais prise à l'Europe occidentale, est la seule qui explique la révolution prolétarienne à venir ; mais c'est aussi la seule qui explique la révolution bourgeoise, ainsi que toutes les révolutions, et en particulier les révolutions doubles, dont la Russie a donné l'unique exemple réussi, mais non unique en soi. La Russie elle-même, a d'abord donné un exemple de révolution non victorieuse, même au sens bourgeois, au cours de la lutte de 1905, où le prolétariat jouait déjà un rôle.

Ce fut l'une des circonstances grâce auxquelles la situation arriérée de la Russie devint de condition contraire une condition favorable.

Si l'on ne tient pas compte de ce cadre des faits historiques, il est inutile de chercher à lire Lénine. On en arriverait même à comprendre exactement le contraire de ce qu'il a dit. Et il suffit de lire ensuite les falsificateurs stipendiés pour être perdu à tout jamais.

"Si le bolchevisme a pu élaborer et réaliser avec succès, de 1917 à 1920, dans des conditions incroyablement difficiles, la plus rigoureuse centralisation et une discipline de fer (la chaîne dialectique tient bon. NR), la cause en est tout simplement dans plusieurs particularités historiques de la Russie." (p. 19)

Le lecteur de mauvaise foi, feignant d'oublier que Lénine s'efforce de mettre en évidence les caractères "internationaux au sens étroit" de la révolution russe, fera dire à cette phrase ceci :

hors de Russie, il est permis de biaiser avec la discipline et la centralisation !

Mais les "caractéristiques particulières de la Russie", l'existence du tsarisme, firent justement que les révolutionnaires émigrés apprirent le marxisme, en se formant en Occident non pas dans les livres, mais dans la lutte pratique des masses. Les phases de cette lutte sociale pratique sont représentées, dit Lénine, par les révolutions du 19^e siècle ; la "théorie" marxiste de la révolution était donc achevée non seulement en 1920, quand il écrit, mais dès 1871, et même en 1850 lorsque Marx l'a tracée.

"D'une part, le bolchevisme est né en 1903, sur la base, solide s'il en fut, de la théorie marxiste. Et la justesse de cette théorie révolutionnaire - et de cette théorie seule - a été prouvée non seulement par l'expérience universelle du 19^e siècle tout entier, mais encore et surtout par l'expérience des flottements et des hésitations, des erreurs et des déceptions de la pensée révolutionnaire en Russie. Pendant un demi-siècle environ, de 1840 à 1890 à peu près, en Russie, la pensée d'avant-garde, soumise au joug tsariste sauvage, réactionnaire, sans précédent, chercha avidement une théorie révolutionnaire juste, en suivant sans cesse, avec zèle et un soin étonnant, chaque "dernier mot" de l'Europe et de l'Amérique en la matière. En vérité, le marxisme, seule théorie révolutionnaire juste, la Russie l'a payé d'un demi-siècle de souffrances et de sacrifices inouïs, d'héroïsme révolutionnaire sans exemple, d'énergie incroyable, d'abnégation dans la recherche et l'étude, d'expériences pratiques, de déceptions, de vérifications, de comparaisons avec les expériences européennes. Du fait de l'émigration imposée par le tsarisme, la Russie révolutionnaire s'est trouvée dans la seconde moitié du 19^e siècle, infiniment plus riche qu'aucun autre pays en relations internationales, remarquablement renseignée sur les formes et les théories du mouvement révolutionnaire dans le monde entier." (p. 19)

Nous avons résisté à la tentation de souligner les formules topiques de ce paragraphe. On voit que pour confirmer la théorie de la révolution; il faut et il suffit qu'il y ait une grande lutte de masse, expérience faite au cours des révolutions du 19^e siècle, et définitivement acquise à la fin de ce siècle. Nous pourrions citer dix passages de Marx et de Lénine établissant que la révolution française du 18^e siècle fut déjà une lutte où les masses populaires se chiffraient par millions, et permettait d'édifier d'un seul jet cette doctrine que nous revendiquons comme invariable depuis 1848.

En Russie, les conditions particulières favorables furent avant tout que les masses devaient irrésistiblement se mettre en mouvement pour une révolution antiféodale et anti-despotique ; ensuite, les erreurs mêmes des partis non marxistes, qui amenèrent d'énormes désillusions (à plusieurs reprises, et en particulier en 1918, avant de lire Lénine, la Gauche italienne s'attacha à la "critique des autres écoles", en s'attachant particulièrement à l'anarchisme, au syndicalisme pur et à la tendance des conseils de fabrique), et les échecs mêmes de la lutte prolétarienne ; enfin,

loin d'être des circonstances typiquement "asiatiques, mongoles ou cosaques" comme le racontaient dès ce moment-là des baveux hostiles, des conditions qui relevaient du plus pur internationalisme, puisqu'elles consistaient à savoir que l'école, l'arène, et plus encore le champ de bataille sanglant de la révolution ne sont pas nationaux, pas plus russes qu'allemands, anglais, français ou italiens, mais européens, ou mieux, pour user du terme de Lénine à qui l'ardeur n'enlève rien de sa précision : mondiaux.

Tout son livre tend à exalter la révolution russe non comme l'inauguration d'un "pays socialiste" - ce qui est une expression insane - mais comme la preuve par excellence, encore non surpassée, de la dynamique mondiale de la révolution communiste.

LA THEORIE ET L'ACTION

Le texte de Lénine nous a montré que la doctrine sur laquelle s'est fondé le Parti bolchevik n'était pas d'origine locale, russe, mais européenne et mondiale ; que la diffusion en Russie de cette doctrine, le marxisme - seule "théorie juste" à l'échelle mondiale - fut favorisée par l'émigration des révolutionnaires à la suite des persécutions tsaristes. Vers 1900, dans toutes les grandes villes d'Europe occidentale et des autres continents, il y avait de véritables colonies de Russes expulsés ou exilés pour raisons politiques. Ils étaient en contact étroit avec les partis avancés de l'étranger et leur apportaient une contribution efficace - pour l'Italie, il suffit de penser à Koulichev et à Balabanova entre autres.

Ces colonies étaient le lieu de discussions théoriques acharnées, menant à une confrontation continuelle avec les luttes de tendances politiques qui se déroulaient dans les pays d'asile.

Lénine passe ensuite à la description d'un phénomène complémentaire et lié au premier, mais de sens opposé : la Russie a puisé la théorie en Occident, mais dans l'application pratique de celle-ci, la fameuse tactique, elle a rapidement surpassé ses maîtres et fait une expérience tactique inédite dont, à leur tour, les pays restés sous la domination bourgeoise avaient alors bien besoin.

Sans vouloir schématiser, suivons un moment ces deux courants contraires qui faillirent, en confluant historiquement, faire déferler la révolution victorieuse sur le monde entier.

Les conditions particulières au mouvement russe, qui lui permirent de s'approprier rapidement et puissamment la pensée révolutionnaire occidentale, furent la survivance du despotisme, sa résistance aux assauts internes, et le repli des avant-gardes révolutionnaires hors de Russie.

La condition particulière qui lui permit d'accumuler avec non moins de rapidité les expériences stratégiques et tactiques, est au fond la même : La Russie était le dernier pays européen à

n'avoir pas encore accompli la grande révolution libérale ou, plus précisément, antiféodale et anti-absolutiste. Elle partageait cette situation avec la Turquie, mais celle-ci, quoiqu'elle eût alors sa capitale en Europe, était un Etat asiatique.

Aussi prévoyait-on généralement qu'une révolution politique "démocratique" éclaterait bientôt en Russie, et que la dynastie tsariste ne parviendrait pas à la tenir en brassière en concédant simplement une constitution de type parlementaire.

Depuis longtemps, tous les socialistes considéraient qu'une telle révolution verrait l'intervention d'un mouvement prolétarien bien plus développé que dans les révolutions européennes du 18^e siècle, et l'on pouvait prévoir la "greffe" de deux révolutions l'une sur l'autre en l'espace de quelques années, d'abord bourgeoise, puis prolétarienne. Marx et Engels l'avaient dit ouvertement. Ils avaient même affirmé que le pouvoir tsariste constituait une véritable police européenne dirigée contre le prolétariat et que la révolution libérale russe pouvait déchaîner la révolution prolétarienne non seulement en Russie, mais dans l'Europe toute entière.

Sans nous occuper pour l'instant de ce qui arriva par la suite, notons que ce n'était pas la première fois que les marxistes prévoient la jonction de deux révolutions de classe. Pour l'Allemagne, elle fut inscrite dans la théorie dès 1848. (1)

Autre point important à relever : Lénine montre à quel point un tel "plan" historique et stratégique est riche d'enseignements, non seulement en cas de succès (et il illustre dans son livre le seul exemple historique réussi), mais même en cas de défaite. S'il le dit à propos de 1905 en Russie, il est évident que cela vaut également pour toutes les défaites qu'a connues le prolétariat, dans toute l'Europe centrale et occidentale en 1848 comme lors de la Commune de Paris en 1871, dont Marx et Lénine ont toujours souligné l'apport grandiose non seulement à la doctrine de la révolution ouvrière, mais aussi à ses principes stratégiques et tactiques. En 1871, le prolétariat de Paris renouvela sa tentative de 1830 et 1848 : profiter de l'élan d'une révolution démocratique et de la chute d'un pouvoir dynastique pour aboutir à sa propre victoire de classe.

Après le rappel de ces faits, qu'il faut toujours rappeler quoiqu'ils soient universellement connus, nous pouvons lire la fin

(1) Voir "Le Parti prolétarien et communiste et les mouvements nationaux et démocratiques", in : Programme communiste, n° 13, oct.-déc. 1960, pp. 33-46. Pour ce qui concerne la jonction de la révolution double russe avec la révolution prolétarienne internationale chez Marx et Engels, cf. la Préface russe du Manifeste communiste (1882), la polémique d'Engels avec Tkatchev, la lettre de Marx à Sorge, 27.9.1877, 5.11.1880 ; Engels à J.Ph. Becker, 10.2.1882 ; Engels à F.Kelley-Wischnewetsky, 3.6.1886. on peut également se reporter aux "Souvenirs sur Marx et Engels", Edit. en langues étrangères, Moscou, pp. 323, 213, et à la déclaration de Plékhanov au 1^o Congrès de la II^e Internationale en 1889, p. 348 note.

du deuxième chapitre de Lénine, sur les conditions qui assurèrent le succès des bolcheviks.

LA THESE DE LENINE

"D'autre part, le bolchevisme, né sur cette base théorique de granit (nous avons vu que c'est le marxisme que le texte appelle une théorie de granit, c'est-à-dire solidifiée en une forme immuable, et qui n'est donc plus plastique ni élastique, pour reprendre des qualificatifs à la mode parmi les opportunistes qui diffament Lénine. -NR.), a vécu une histoire pratique de quinze années (1903-1917) qui, pour la richesse de l'expérience, n'a pas d'égale au monde. Aucun autre pays durant ces quinze années n'a connu, même approximativement, une vie aussi intense quant à l'expérience révolutionnaire, à la rapidité avec laquelle se sont succédées les formes diverses du mouvement, légal ou illégal, pacifique ou orange, clandestin ou avoué, cercles ou mouvements de masse, parlementaire ou terroriste. Aucun autre pays n'a connu dans un intervalle de temps aussi court une si riche concentration de formes, de nuances, de méthodes dans la lutte de toutes les classes de la société contemporaine, lutte qui, en conséquence du retard du pays et du joug tsariste écrasant, mûrissait particulièrement vite et s'assimilait avec avidité et utilement le "dernier" mot de l'expérience politique de l'Amérique et de l'Europe." (p. 20)

En 1920, Lénine fonde sa thèse sur un double apport : celui de l'Occident, qui fournit la théorie aux Russes, et celui de la Russie qui fournit la "preuve expérimentale" de la justesse et de la solidité de cette théorie, au cours de quinze années de convulsions sociales auxquelles participèrent d'immenses masses d'hommes de toutes les classes et qui, pour la première fois dans l'histoire, eurent pour résultat la dictature de la classe ouvrière.

La contribution de la Russie n'est pas seulement un faisceau de preuves permettant de dire que notre théorie était la bonne ; elle est aussi une guerre sociale de classe qui, ayant pour la première fois abouti à la victoire en confirmant les enseignements dialectiques des luttes suivies de défaites, donne la possibilité d'énoncer les règles universelles de notre stratégie et de notre tactique de Parti.

On n'a pas le droit de dire que la théorie ne s'établit qu'après la victoire et que toute théorie qui précédait celle-ci était incertaine et susceptible de modifications. Et même en admettant que ce soit vrai, il faudrait à plus forte raison demander aux léninistes dégénérés pourquoi, alors, ils ont abandonné la théorie selon laquelle l'insurrection armée, la dictature, la terreur, la dispersion des institutions parlementaires et démocratiques sont des points essentiels de la doctrine et du programme, valables, obligatoires pour tous les pays, et non des expédients tactiques locaux.

Quand Lénine a écrit que la théorie n'est pas un dogme, il n'a pas voulu dire qu'avant Octobre 17 la théorie n'était qu'une

page blanche, et encore moins qu'elle était à la disposition des Staline et Krouchtchev à venir. Il voulait simplement dire que - contrairement à la vérité dogmatique révélée par une divinité à un être d'exception - la théorie n'est pas inventée par un auteur ou un chef génial, mais peut seulement naître après et comme effet de grands mouvements historiques de masses, grâce aux leçons qu'on aura su en tirer au mépris des préjugés les mieux ancrés, de classe ou d'école.

Or, et en un sens pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les révolutions déchaînées par la bourgeoisie capitaliste ont pris la forme de poussées et de mouvements non plus passifs, mais actifs de masses immenses. La révolution française fut faite par tous, sauf, peut-être, les banquiers, les industriels et autres "techniciens du capital" de l'époque. Paysans, serfs, artisans, petits bourgeois, étudiants, intellectuels, poètes, ouvriers des premières manufactures formèrent les bataillons de la guerre révolutionnaire. L'industrie et l'agriculture avaient déjà vu naître un prolétariat, et il ne s'abreuvait pas uniquement aux sources de l'idéologie bourgeoise, mais lançait déjà ses premières attaques contre la nouvelle classe dominante, même si ce fut sous forme de groupes d'avant-garde qui adhéraient au communisme grossier, mais magnifique des Babeuf et Buonarotti.

La découverte de Marx fut conditionnée par l'expérience historique de la lutte de masses considérables dans la révolution bourgeoise et par l'affirmation, possible seulement après cette vague de faits historiques, qu'il ne fallait pas théoriser cette révolution comme elle l'avait fait elle-même. La doctrine de la révolution prolétarienne s'élabore dialectiquement dans le même temps que celle de la révolution bourgeoise, mais en opposition à elle. Car les précurseurs idéologiques de la révolution de 89 la présentaient - de bonne foi ou non, peu importe - comme la libération de toute l'humanité, sans voir sa nature de classe.

Il ne resterait rien de notre conception séculaire de l'histoire, ou elle ne garderait tout au plus qu'une incomparable valeur "esthétique" du fait de son harmonie et de sa cohérence parfaite, s'il n'était pas vrai que le prolétariat moderne est la première classe à posséder la clef de l'histoire, et qu'il ne la saisit pas au moment de la victoire finale de son gigantesque combat mondial, mais dès sa naissance, lorsqu'il s'affirma dans ses premières batailles où, par nécessité historique, il luttait non pas pour lui-même, mais pour la classe de ses exploités, frayant le chemin de son émancipation propre.

Nous le répétons et le répéterons sans nous lasser : libre à chacun de rejeter la doctrine de Marx et de Lénine, en dépréciant leurs écrits lumineux au nom d'un "bon sens" fétichisé. Par contre il faut être, pas même un ennemi de classe, mais une vraie fripouille, pour nier qu'aux yeux de Lénine la théorie formait un bloc, taillé une fois pour toutes dans le granit par la Ière Internationale instruite par les chocs de vagues humaines qui avaient bouleversé l'Europe dans la première moitié du 18^e siècle. Et c'est grâce à cet acquis que Lénine et son parti purent décrire avant qu'il ait lieu l'acte le plus glorieux du drame social : la révolution

russe d'Octobre.

LES TACTIQUES ET L'HISTOIRE

La doctrine du Parti, son programme, définissent le but vers lequel tend notre lutte et fixent les étapes essentielles qu'elle devra parcourir au cours de son développement. Ces piliers doctrinaux et programmatique sont les suivants : l'insurrection armée contre l'Etat bourgeois, la destruction de son appareil exécutif et administratif ; la dispersion des Parlements démocratiques ; la dictature du prolétariat ; l'hégémonie de la classe ouvrière dans la société sur et contre toutes les autres classes ; la fonction primordiale du Parti politique dans tous ces moments cruciaux de la révolution. A cet ensemble appartiennent également les caractéristiques de la structure sociale communiste et celles de la société capitaliste, que la révolution extirpera avant d'arriver à la société sans classe et sans Etat.

Pour être en mesure de parcourir cette série d'étapes, le Parti et le prolétariat doivent se servir de moyens adéquats. Il est entendu et prévu, qu'avant la phase de la révolution, on applique largement les méthodes et les moyens de la propagande pacifique, de l'agitation non encore armée, et qu'à certains moments propices on intervient même dans les organismes de la société bourgeoise, tels que le parlement et d'autres institutions du même genre. Naturellement, cet emploi ne peut aller à l'encontre des points du programme.

Le désaccord qui, entre le 19ème et le 20ème siècle, n'a cessé de régner entre les différents partis, courants et tendances (à l'intérieur même d'un parti) a presque toujours semblé, fallacieusement, porter sur le choix et la gradation des moyens et non sur les objectifs. C'est en cela que consiste l'équivoque du révisionnisme et de l'opportunisme. Bernstein, contre lequel Lénine s'est si souvent déchaîné, a lancé la formule : le but n'est rien, le mouvement est tout. A première vue, cette formule paraît seulement cynique, machiavélique ; elle semble vouloir dire que tous les moyens sont bons, alors qu'en ce qui concerne les points d'arrivée, nous ne pouvons les prévoir et devons attendre que l'avenir les révèle.

Mais bientôt l'opportunisme jeta le masque, dévoilant toute son ignominie. Toujours agnostique quant aux buts et à la finalité supérieure, il établit une gradation et un choix entre les objectifs : les uns étaient bons, les autres mauvais. La question de principe, qu'ils avaient rejetée du programme, ils la réintroduisirent dans le choix des tactiques. Lénine n'a jamais dit : On a le droit de choisir ce qu'on veut. Au contraire, il a pour toujours marqué au fer rouge ces traîtres, en montrant qu'ils choisissaient les moyens aptes à servir les principes utiles à la contre-révolution. Jusqu'à Lénine, les révisionnistes, les réformistes passaient pour ceux qui voulaient y aller doucement, plus lentement. Depuis lui, et nous, ses derniers disciples, on appelle ces gens-là des réactionnaires, parcequ'ils travaillent à la conservation et à la restauration du pouvoir bourgeois.

Cette distinction entre les tactiques fut celle qu'opèrent ouvertement aujourd'hui les partis de tous les pays affiliés à Moscou : Propagande pacifique ? Oui. Lutte armée ? Non ; ni aujourd'hui ni jamais. Démocratie ? Oui. Dictature ? Non, ni aujourd'hui ni jamais (et Lénine et Octobre ? Oh ! Veuillez excuser cet incident, indépendant de notre volonté !) ; élections et constitutions, oui, dissolution des parlements, non ; ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais.

En énumérant toutes ces tactiques opposées, Lénine dit qu'au cours des quinze dernières années dix partis, sans compter de multiples sous-partis, avaient essayé tous ces "moyens" - du piétisme fabien (considérons le comme le "dernier mot" de l'Occident) à l'attentat à la dynamite. Mais il dit plus encore : que sinon tous, du moins presque tous les moyens cités furent expérimentés par le parti bolchevik, durant quinze ans qui en représentaient cent-quatre vingt (puisque l'on lit un peu plus loin : "à l'époque, un mois valait une année").

Le sens du travail accompli par Lénine à la veille du 2ème congrès de l'Internationale sur l'arsenal tactique des communistes était : il y a des étapes historiques à écarter par principe, mais il n'y a pas de moyens tactiques à écarter par principe. Avec quarante ans de recul, nous pouvons affirmer que la Gauche seule a prouvé qu'elle a assimilé et fait sienne cette opposition.

LE "DERNIER MOT" DE L'OCCIDENT

A deux reprises, dans deux paragraphes successifs, Lénine dit que grâce aux allées et venues des révolutionnaires, on était au courant, en Russie, du dernier mot de l'expérience européenne, et même américaine.

N'oublions pas que Lénine était un polémiste et un ironiste de première force. Les attaques multiples auxquelles il fut en butte - et que nous jugions alors repoussées et déshonorées à jamais - se fondaient sur l'argument de principe habituel : En Russie, vous étiez "arriérés" (ce qu'on nomme aujourd'hui une aire sous-développée) ; vous deviez donc rester tranquilles, humbles et bien sages ; à la rigueur, vous aviez le droit d'imiter et de reproduire nos grandes révolutions démocratiques et libérales du passé ; mais il ne vous était pas permis de bourger dans un sens prolétarien et socialiste ; vous deviez attendre notre expérience à nous, pays avancés, développés, progressistes (toutes expressions que nous avons toujours dénoncées, car elles traduisent une admiration inepte pour le capitalisme, qui, voici un demi-siècle, avait déjà épuisé toute son utilité au point de vue économique, social, technique et scientifique, et exerçait globalement une influence oppressante et avilissante) ; ensuite, après avoir assimilé comment on va au socialisme dans les pays mûrs (c'est-à-dire, pour nous, en état de décomposition avancée), vous auriez pu, à votre tour, emprunter notre voie.

L'impudence de nos adversaires consistait à se servir du marxisme pour établir la prétendue nécessité de cette progression des révolutions, alors qu'ils n'étaient que des "immédiatistes" vulgaires appartenant à cette engeance de "marchands de principes" que Marx et Engels avaient fustigés des décennies auparavant.

A cette mauvaise foi venait s'ajouter l'ingénuité du jeune Gramsci, qui, en bon idéaliste, avait cru lui aussi trouver cette "règle" dans le marxisme, et se réjouissait de ce que Lénine avait su la violer.

Quand Lénine dit que "le dernier mot" de l'Occident était déjà parvenu en Russie et y avait été examiné et utilisé, c'est une façon de répondre à ses critiques que les bolcheviks n'avaient plus besoin d'aller encore à l'école de l'Europe ou de l'Amérique pour parfaire leur "culture" et acquérir les titres qui permettraient à la Russie de passer à l'avant-garde à condition d'observer sur la question du modèle une position juste, conforme au matérialisme dialectique, ainsi que nous nous efforçons de le faire à son exemple dans cette étude.

Loin de faire ici la moindre concession à l'idée qu'il faut continuellement se mettre à jour en tenant compte de tous les "faits nouveaux" dans tous les domaines - idée typiquement petite-bourgeoise et immédiatiste - Lénine affirme donc courageusement que tout ce qu'il y avait de valable à apprendre, les bolcheviks le savaient depuis un bon moment, et qu'ils étaient assez mûrs, eux et leurs partisans de tous les pays, les marxistes de gauche, pour prendre la tête du mouvement et donner les directives.

Le virus de l'immédiatisme propre à la mentalité petite-bourgeoise (et à l'infantilisme qui en découle) est justement cette manie de la dernière vogue, de l'inédit, de la découverte.

Au cours des années qui précédèrent l'époque dont nous parlons, les champions de la dernière mode étaient les syndicalistes révolutionnaires de l'école de Sorel, largement représentés en Europe latine (en Italie, par Arturo Labriola, Orano, Olivetti, Leone, De Ambris, etc.), et aussi en Amérique du Nord, parmi les syndicalistes I.W.W. (Ouvriers Industriels du Monde), qui s'opposaient à la Confédération syndicale du travail, réformiste et bourgeoise. Voilà qui passait à l'époque pour le dernier cri. Mais les bolcheviks ne s'étaient pas laissés prendre au miel des slogans de cette école, pour si séduisants qu'ils parussent à côté de ceux des socialistes révisionnistes. Ils s'en tinrent au modèle présenté par l'aile gauche des sociaux-démocrates allemands (nom que, suivant la suggestion de Marx et d'Engels, le parti révolutionnaire de classe abandonna ensuite) et, jusqu'à la première guerre mondiale (dans laquelle presque tous les soréliens sombrèrent corps et âme), ils restèrent proches de Kautsky, qui était, vers 1900, le porte-parole du marxisme.

Comment raisonnaient ces fans du "dernier cri" ? Selon la mentalité de l'immédiatiste, de l'infantile : c'est-à-dire qu'ils substituaient des moyens tactiques aux points fondamentaux du pro-

gramme. Etant au fond, comme tous les bourgeois radicaux, de véritables évolutionnistes progressistes, ils dressaient la liste des "cours nouveaux" qui, selon eux, s'étaient succédé au long de l'histoire. Voici à peu près leur schéma : La révolution française vit naître les clubs politiques, dont sont issus les partis ; le mouvement prolétarien est passé des petits clubs de conspirateurs aux grands partis de type électoral et parlementaire, qui, à l'instar du parti allemand (et ils osaient mettre en cause Engels, révolutionnaire conséquent s'il en fut !) prétendirent arriver pacifiquement à la conquête du pouvoir ; mais les masses se sont rendu compte que la forme "parti" dégénère inévitablement en glissant vers la droite, et se sont tournées vers une forme d'organisation uniquement économique : le syndicat. Aux élections, elles ont substitué la grève générale et l'action directe, en d'autres termes la lutte sans l'intermédiaire du parti qui, suivant la formule géniale de Marx, rassemble des hommes de toutes les classes. Dès lors, à entendre ces gens, les partis politiques ne pouvaient plus servir au prolétariat.

Ce cumul d'erreurs historiques énormes avec un faux révolutionnarisme, les bolcheviks surent l'éviter pour deux raisons. D'abord grâce à leurs attaches avec le marxisme classique, que les soréliens et leurs semblables attaquaient à la base ; ensuite, grâce à l'expérience russe, qui avait déjà démontré chez les nihilistes, les anarchistes, les populistes, etc., l'inconsistance de ces positions petites-bourgeoises. Comme Lénine le rappelle, au cours de la lutte idéologique préliminaire (qui, pour lui, préfigurait très exactement la lutte future des masses), les marxistes bolcheviks avaient déjà eu affaire aux "économistes", aux "marxistes légaux", aux "liquidateurs". Ceux-ci ~~soutenaient~~ soutenaient tous une position fautive sinon nouvelle - puisqu'en un sens ç'avait été celle de Lassalle, depuis longtemps réfuté par Marx -, à savoir qu'il fallait renoncer à la lutte politique, liquider le parti impuissant contre la formidable armature de l'Etat tsariste, et promouvoir la lutte économique des ouvriers de l'industrie contre les capitalistes en se désintéressant de la révolution antitsariste.

Comme il ressort du passage de Lénine, la doctrine et l'histoire avaient indiqué aux bolcheviks la voie révolutionnaire efficace. Leur idéologie et leur activité surent s'**accommoder** de toutes les formes : du petit cénacle aux grandes masses, du travail syndical à l'activité parlementaire (même au sein de la Douma réactionnaire), de la conspiration à la grève générale insurrectionnelle. Mais ils gardèrent sauvées les positions de principe : Ne jamais ignorer la question de l'Etat, qu'il soit encore féodal ou déjà bourgeois ; ne jamais enlever au Parti la première place ; comprendre que la grève générale est révolutionnaire lorsqu'elle cesse d'être économique et devient politique, et qu'elle n'est plus menée seulement par les syndicats mais aussi par le Parti révolutionnaire ; savoir que la lutte sociale des masses ne saurait amener à poser la question historique du pouvoir si les masses, et la classe ouvrière industrielle elle-même, ne sont pas guidées par son parti politique.

LA GAUCHE EN ITALIE

Les circonstances historiques avaient conduit l'aile gauche du Parti socialiste italien à des positions très proches de celles des Russes. Ce sont elles qui expliquent - car une lecture attentive des textes ou les découvertes de lecteurs doués n'y suffiraient pas - que cet immédiatisme infantile qui préoccupait Lénine se soit heurté dans nos rangs à un barrage solide.

Vers 1905, le mouvement socialiste en Italie paraissait, mis à part quelques groupes mineurs ou qui disparurent rapidement sans laisser de traces profondes, nettement divisé en deux tendances : les réformistes et les syndicalistes révolutionnaires. Ceux-ci, montrant d'ailleurs une certaine logique, finirent par se séparer du Parti, pour concentrer leurs efforts dans l'Union Syndicale Italienne, et s'organiser en "groupes syndicalistes" sans véritable liaison entre eux, et dissimulaient leur nature hybride par des positions non seulement anti-parlementaire et anti-électorale, mais aussi anti-parti. Cela n'empêcha pas dans certaines localités, des expériences assez étranges sur le plan électoral, où ils allèrent jusqu'à constituer des blocs populaires à l'occasion d'élections municipales.

De l'autre côté, le Parti glissait toujours plus à droite et finit par être dirigé par des réformistes déclarés qui tendaient à ce que l'on appelait alors le "possibilisme", c'est-à-dire la participation au gouvernement bourgeois, comme cela s'était fait en France. Il n'y en eut pas d'exemple en Italie, mais les chefs réformistes dominaient le groupe parlementaire du Parti et la Confédération Générale du Travail qui réunissait la majorité des organisations économiques imposant une tactique des plus minimalistes, et abominant les luttes ouvertes et les grèves.

Or, à un certain moment, il devint clair pour une fraction authentiquement marxiste du parti que ces deux tendances, si radicalement opposées en apparence et s'entre-déchirant à coeur joie, avaient en fait beaucoup de traits communs ; des traits négatifs, qui ôtaient toute efficacité à la lutte de classe d'un prolétariat féroce-ment exploité, dans l'industrie comme à la campagne, par une bourgeoisie gauchisante.

Comme les marxistes russes, la Gauche italienne repoussa l'antithèse fallacieuse : parti et collaboration de classe ou syndicat et lutte de classe. La forme d'organisation syndicale était tout aussi - et même plus que les autres - susceptible de dévier hors de la voie de la lutte de classe et de l'action révolutionnaire ; le réformisme parlementaire s'appuyait d'ailleurs sur le réseau syndical, lequel, de son côté, avait besoin de porte-parole politiques dans le labyrinthe ministériel bourgeois.

Le syndicalisme n'est pas du tout à l'abri de la maladie des transactions entre classes, qui, partant de ses rangs, contamine ceux du parti. On ne remédie pas à ce mal en élisant une forme d'organisation aux dépens des autres, et c'est pourquoi la méthode des

syndicalistes soréliens ou des anarchistes de l'Union Syndicale était inapte à venir à bout du réformisme. Il se trouva du reste en Italie, avant la guerre, un homme - aussi brillant par l'intelligence que par la culture, et que la "dictature", quelques années plus tard, n'effaroucha pas : j'ai nommé Antonio Graziadei - pour théoriser ce qui sembla alors, à tort, une contradiction dans les termes : le syndicalisme réformiste. C'était le mouvement anglais qui avait donné naissance à cette formule, avec le Labour Party, auquel les unions syndicales adhèrent en tant que sections de base, et qui déploie à leur service une activité parlementaire et même gouvernementale.

Tout ouvriérisme, même uniquement organisationnel, est susceptible de glisser à la collaboration de classe ; et un autre point que les meilleurs éléments d'Italie furent seuls à bien voir est que le salut ne réside pas dans la découverte d'une autre organisation immédiate : le conseil d'usine.

La perspective de l'ordinovisme qui sut avec beaucoup de souplesse se travestir en adepte du léninisme et de la révolution d'Octobre, était à l'origine d'étendre à toute l'Italie le système des conseils, qui adhéraient "immédiatement" à la structure des entreprises de production capitaliste, et de le substituer à la C.G.L. réformiste. La critique que fit l'ordinovisme du Parti socialiste était négativement juste, mais il y manquait la nécessité d'un parti révolutionnaire, parce qu'en fait le système des conseils était un autre ersatz du Parti, une nouvelle recette de plus pour un nouveau "cours nouveau" : Vieille, mais vivace illusion !

Aux premières nouvelles de l'Octobre russe, ceux qui ne connaissaient Marx que par ouï-dire et Lénine que par les journaux crurent reconnaître dans les soviets cette même "découverte", dûment brevetée.

Mais si nous nous reportons à l'écrit de Lénine - et, plus encore qu'à ses paroles et ses écrits - à la véritable leçon des faits historiques durant la révolution d'Octobre, alors nous retrouvons les positions mêmes que la Gauche italienne a fait siennes depuis un demi-siècle. La forme d'organisation indispensable à la révolution est le parti politique, car la lutte **insurrectionnelle** pour le pouvoir est politique. Le boycottage des syndicats traditionnels dirigés par des réformistes est une erreur, comme l'a bien montré "l'expérience de l'Occident" avec la faillite, en Italie et en France, des syndicalistes "extrémistes" qui récusaient le parti. Il serait aussi erroné d'abandonner les syndicats au profit de la nouvelle forme des conseils d'usine. Et Lénine explique plus loin qu'on commettrait également une erreur en considérant que les soviets (qui sont, il est vrai, des organismes politiques et non ce système adhérent au mécanisme de la production que voient en eux les immédiatistes) tiennent lieu de parti politique.

Lénine nous apprend encore que les bolcheviks ne lancèrent qu'avec la plus grande circonspection le mot d'ordre : "Tout le pouvoir aux soviets" ; car un "gouvernement des soviets" à majorité menchévique ou populiste n'aurait pas été révolutionnaire, "aucune

formule organisationnelle ou constitutionnelle n'étant, par elle-même, révolutionnaire". Ils attendirent d'avoir d'abord les soviets en main pour déclencher l'insurrection ; parce que le contenu de leur agitation, abstraction faite de son aspect verbal, était en réalité : "Tout le pouvoir au parti communiste". Il ne s'agissait pas d'une tactique à double face, mais d'une ligne continue, conçue avant l'événement avec une clarté unique dans l'histoire : en juillet 1917, les soviets sont, en majorité, opportunistes, et Lénine (ce temporisateur !) freine l'insurrection. En Octobre, en revanche, la situation est mûre : les soviets sont à gauche ; il devient alors possible de s'appuyer sur eux pour annihiler l'assemblée constituante élue, et Lénine appelle à l'action, en s'opposant même au Comité central du Parti (au Parti et à sa hiérarchie légale ! crieront les philistins formalistes) et stigmatise comme traîtres ceux qui veulent atermoyer, ne fût-ce qu'une heure.

Achevons cette parenthèse italianisante : dès avant la guerre (de 1914), la Gauche italienne avait compris que l'orientation des réformistes et celle des syndicalistes était théoriquement aussi fausses l'une que l'autre, et avait adopté la position juste pour un parti révolutionnaire. Son intransigeance sur le plan électoral en fut une expression insuffisante, mais permit du moins au parti socialiste italien d'éviter, à la veille de la guerre et durant celle-ci, la fin ignoble que connurent les grands partis d'Europe occidentale.

D'ailleurs, même dans les congrès d'avant 14, la Gauche italienne ne se borna pas à dénoncer la collaboration de classe dans la politique parlementaire ; elle sut aussi poser clairement la question de l'Etat. Elle se dressa contre les réformistes, parce qu'ils prétendaient qu'on peut conquérir l'Etat démocratique par des moyens pacifiques, et elle se dressa contre les anarcho-soréliens, parce que, bien que revendiquant avec raison la destruction de l'appareil d'Etat bourgeois, ils niaient par contre la nécessité d'un Etat prolétarien issu de l'insurrection. Si elle ne posa pas alors ce problème comme une question d'actualité et de tactique immédiates, elle le posa en théorie, de même que les bolcheviks l'avaient fait en 1903 : elle montra qu'il s'agissait d'utiliser avec rigueur le déterminisme économique pour prévoir de façon précise comment s'effectuerait le passage du capitalisme au communisme. Il serait direct, "instantané", sous son aspect militaire et politique ; mais complexe sous son aspect social, dans la mesure où celui-ci est lié aux transformations économiques, qui sont elles-mêmes fonction du stade de développement atteint antérieurement : arriéré en Russie, semi-moderne en Italie ou très moderne, en Angleterre par exemple.

C'est là le fond de "La maladie infantile".

IV

LA TRAJECTOIRE ACCELEREE DU BOLCHEVISME

LA FORMATION REVOLUTIONNAIRE

Lénine consacre le troisième chapitre de son livre à un rapide historique des facteurs qui permirent au parti bolchevik de développer une action révolutionnaire efficace. C'est un démenti flagrant à la légende selon laquelle les événements et la fièvre des masses auraient dévoilé au Parti une voie imprévue, et fourni pour la première fois une clé de l'histoire révolutionnaire dont on ne soupçonnait pas l'existence et utilisable dans tous les pays une fois la victoire acquise. Hélas, l'opportunisme militant a déjà abandonné cette position pour en adopter une bien plus vile : Lénine, le bolchevisme et la tradition d'Octobre doivent être révévés comme des icônes, mais il ne faut plus porter ailleurs la bonne parole dont la Russie a eu la révélation.

L'ouvrage de Lénine semble avoir été écrit pour réfuter une telle contrefaçon. Les lignes essentielles du développement qui conduisit à la victoire d'Octobre 1917 se retrouveront dans la lutte du prolétariat de tous les pays : la raison en est qu'elles n'apparurent pas en Russie par miracle, mais comme l'exacte confirmation des prévisions tirées d'une théorie universelle de la révolution prolétarienne, formée depuis un bon demi-siècle lorsque les révolutionnaires russes s'en saisirent. Il y eut certes des conditions particulières à la Russie, les unes favorables et les autres non, comme devait le montrer le cours ultérieur de l'histoire, mais c'est pour mettre en évidence les traits communs à la révolution russe et à toutes les révolutions ouvrières que Lénine écrit ce livre et lutte sans trêve toute sa vie.

Il part de 1903, car c'est cette année là que le parti bolchevik se sépara de la socialdémocratie menchevique, qui emboîtait le pas au révisionnisme européen de ces "marxistes" qui voulaient modifier les bases de la doctrine et de l'action révolutionnaires du parti prolétarien international. A dater de 1903, le bolchevisme, totalement distinct de tous les autres partis anti-

tsaristes - qui étaient pourtant des partis révolutionnaires au sens antiféodal - réagit à la situation et influa sur elle d'une façon entièrement originale, qui se solda par des résultats qui n'eurent rien à voir avec ceux qu'obtinrent les autres partis. Pour le bolchevisme, Octobre signifia confirmation et victoire, et pour tous les autres démenti et défaite.

Ainsi, quatorze ans déjà avant la révolution, le parti de Lénine possédait les principes qui mènent à la victoire, et ce ne fut pas elle qui les lui enseigna en lui procurant une théorie inédite ; elle ne fut que la vérification, grandiose et glorieuse, d'une doctrine pré-existante, une preuve désastreuse et fatale pour toutes les doctrines adverses.

PREPARATION ET PREMIERE REVOLUTION

Tout indique que la révolution contre le pouvoir despotique du tsar et de la noblesse est proche. La situation est révolutionnaire, pour l'ensemble des classes de la société russe et pour leurs porte-parole, partis politiques et groupes travaillant dans l'émigration.

La lutte idéologique entre classes antagonistes précède donc la lutte armée qui se développera dans les années 1905-1907 et de 1917 à 1920 : Lénine l'explique textuellement. Ainsi, les armes théoriques se forgent avant le heurt des forces sociales, conformément à la théorie du matérialisme historique et de la lutte des classes telle qu'elle s'applique dans son sens général à toutes les révolutions de classe, et pas seulement à la révolution anticapitaliste.

C'est mettre le marxisme sens dessus dessous que de supposer que les conflits réels, les guerres entre classes permettent d'étendre sa portée théorique et idéologique. Toutes les classes ont une idéologie révolutionnaire bien avant d'engager le combat pour la prise du pouvoir ; le prolétariat aussi commence sa lutte par la contestation et l'agitation politiques avant de passer à l'insurrection. Par rapport aux classes révolutionnaires précédentes, il a le privilège de détenir, dans son parti politique, la juste doctrine de l'histoire et l'explication véritable des luttes livrées par les autres classes, qui les interprétaient d'une façon erronée. Avant la révolution, la bourgeoisie disposait déjà d'un arsenal culturel et critique qui annonçait la disparition des monarchies féodales et cléricales ; mais sa perspective recélait une vue fautive de l'avenir, puisqu'à ses yeux l'avènement de la liberté démocratique devait marquer la fin des luttes de classes et des inégalités sociales. La révolution française, qui fut une révolution "simple" et non "double" comme la révolution russe, allait, en mobilisant des masses immenses, fournir au parti de la nouvelle classe prolétarienne - le quart état - la possibilité d'ériger la nouvelle doctrine, c'est-à-dire la nouvelle prévision du développement historique.

Lénine décrit les différentes classes russes : bourgeoisie libérale, petite-bourgeoisie de la ville et de la campagne "se camouflant derrière le pavillon social-démocrate ou socialiste-révolutionnaire", prolétariat révolutionnaire représenté par le parti bolchevik, plus "une infinité de formes intermédiaires".

Les affrontements polémiques de ces différentes tendances préfigurent très exactement la lutte ouverte qu'elles se livreront plus tard ; ce ne fut donc pas la lutte ni les formes qu'elle prit qui donnèrent à chacun de ces groupes son programme. On nous soupçonne de gauchir la pensée de Lénine ? "A l'étranger, la presse de l'émigration pose théoriquement toutes les questions essentielles de la révolution". Les tendances que nous avons citées "se préparent par une lutte acharnée de programmes et de tactiques à la prochaine lutte déclarée des classes et en donnent une représentation anticipée". Et encore : "Toutes les questions pour lesquelles les masses ont pris les armes à la main en 1905-1907 et en 1917-1920, peuvent et doivent se retrouver sous forme embryonnaire dans la presse de cette époque". L'auteur insiste sur cette idée : "Plus exactement : c'est dans la lutte entre les organes de la presse, les partis, les fractions, les groupes, que se cristallisent peu à peu les doctrines politiques caractérisant réellement la tendance d'une classe ; les classes se forgent ainsi les armes doctrinales dont elles ont besoin pour les combats futurs." (p. 21)

Ainsi, Lénine estime que tout comme les polémiques menées les années précédentes, les luttes avaient constitué une répétition générale de la révolution. C'est le contraire du "concrétisme", qui dit qu'on ne peut pas savoir avant d'avoir vu, et conduit facilement à attendre d'avoir vu...qui est le plus fort, pour jurer qu'on a toujours tacitement parlé comme lui.

Lénine prend donc le contrepied de cette antienne qui oppose l'action à la polémique doctrinale et serine : ne perdez pas votre temps à écrire, à polémiquer et à vous diviser en groupuscules ; descendons dans la rue et nous saurons tout !

La conclusion de Lénine - et la nôtre - peut se formuler ainsi : pour l'opportuniste, la théorie suit l'action ; pour le révolutionnaire, la théorie précède l'action.

LA PREMIERE "VERIFICATION"

"Années de révolution (1905-1907). Toutes les classes entrent franchement dans la mêlée" (p. 21).

Voici en quoi l'action des masses est instructive : "Toutes les conceptions de programme ou de tactique subissent l'épreuve de l'action des masses". (p. 21)

Que vérifie cette épreuve ? Que les masses, dans une situation objectivement mûre (comme l'était de reste celle d'un régime qui, **partout** ailleurs en Europe, avait disparu depuis plus d'un demi-siècle et, sortant d'une guerre désastreuse **contre le Japon**,

était en outre en pleine crise économique et politique) suivent le parti dont les prévisions sont les plus conformes à l'impulsion qui les met en mouvement.

Lénine indique tout de suite l'un des phénomènes originaux d'une révolution anti-despotique où, par l'effet du développement déjà avancé de la production capitaliste, il existe, notamment dans les grandes villes, un véritable prolétariat.

Pour la première fois, il ne s'agit plus d'une lutte sur les barricades d'un peuple informe, mais on recourt à la grève ("l'arme de la grève prend une ampleur et une acuité sans exemple"). La grève était la leçon donnée par les ouvriers d'Europe occidentale; mais la Russie la leur renvoie chargée d'une force décuplée. La fin de la grève n'est plus la contestation économique à l'intérieur de l'usine ; triomphe la nouvelle formule, préconisée depuis longtemps par les marxistes de gauche : "Transformation de la grève économique en grève politique ; transformation de la grève politique en insurrection". (p. 21)

En Europe, en 1905, c'étaient les syndicalistes révolutionnaires à la Sorel, dont nous avons déjà parlé, qui préconisaient la grève générale comme la forme extrême de la lutte prolétarienne, l'expression révolutionnaire de l'"action directe" de classe, permettant aux travailleurs d'agir par eux-mêmes sans s'en remettre à des représentants ou à des intermédiaires (termes qui ne désignaient pas seulement les députés socialistes, mais aussi les partis politiques socialistes). Une telle position était terriblement défaitiste ; mais elle se justifiait en un sens, par l'attitude des partis socialistes, qui contrecarraient les grèves, décriaient la grève générale et l'empêchaient.

La position du prolétariat russe la dépassait de cent coupées : non seulement il mit à profit l'exemple des masses ouvrières des pays où l'industrie était bien plus développée et ancienne, mais il suivit dès ce moment-là un parti politique révolutionnaire qui sut se mettre au centre et à la pointe des grèves grandioses de Moscou, de St. Pétersbourg, d'Odessa, de Varsovie, etc. Dès lors personne ne pouvait nier le contenu politique de la grève et de toute la lutte, où les combattants se heurtaient à la police tsariste, se faisaient massacrer et tuer. Grève politique, grève insurrectionnelle, grève dirigée par un parti révolutionnaire : telle fut la réponse des faits à ce qui n'était pas seulement une polémique entre Russes, mais une polémique engageant l'Europe entière.

On ne pouvait interpréter correctement la situation russe qu'en reconnaissant que la nature révolutionnaire et de guerre de classe de la politique prolétarienne n'avait pas seulement pour fonction d'abattre un régime autocratique, mais aussi un Etat bourgeois libéral de type occidental.

C'est ce que soutenaient les marxistes de gauche européens, et qui devint clair après la grande victoire d'Octobre en Russie.

Le texte continue à montrer la portée de l'immense "vérification" historique : "Vérification pratique des rapports entre le

prolétariat dirigeant et la classe paysanne dirigée, hésitante, chancelante." (p. 21)

Un autre grand enseignement de la révolution russe, c'est le rôle dominant des villes fortement peuplées, qui se mettent à la tête du mouvement parce qu'elles renferment le grand prolétariat industriel. C'était la leçon du Printemps des Peuples de 1848, lorsque Paris, Berlin, Milan, Vienne, etc., s'étaient soulevées. Mais dans ces cités, les intellectuels, les étudiants, etc., avaient participé à la lutte avec les ouvriers, qui n'étaient pas encore regroupés et évolués comme ils le seront au cours de la seconde moitié du siècle ; la doctrine de l'hégémonie du prolétariat n'était pas encore achevée. La province et les paysans suivaient lentement, quand ils n'abritaient pas les Vendéens. A propos de la théorie et de la tactique dans la question agraire, l'exemple italien était présent à l'esprit de Lénine qui désirait s'appuyer sur les prolétaires agricoles plutôt que sur les paysans pauvres, ce qu'on n'a souvent pas voulu comprendre.

Chez Lénine, en effet, "paysans pauvres" ne désigne pas tant les possesseurs d'un petit lopin de terre, dont ils vivaient dans les pires conditions (elles étaient plus mauvaises que celles des salariés urbains), que les salariés ruraux, couche relativement peu nombreuse en Russie. Il y avait des pays, l'Italie en particulier, où les salariés purs, sans terre, les journaliers l'emportaient statistiquement sur les autres catégories de la population rurale, et ils pouvaient s'enorgueillir d'une tradition de lutte de classe exemplaire tout-à-fait comparable à celle des ouvriers des villes. L'Italie avait déjà donné l'exemple de grandes grèves politiques où les campagnes avaient joué un rôle de premier plan aux côtés des cités et où les journaliers agricoles s'étaient battus avec un esprit révolutionnaire admirable. Le fascisme fut un mouvement de la petite-bourgeoisie agricole, enrôlée par l'Etat bourgeois et par la grande bourgeoisie rurale et urbaine, afin de démanteler les organisations des salariés de la campagne avant même celles des salariés de la ville. Les premiers n'étaient pas moins combattifs que les seconds ; mais des raisons de stratégie de la guerre de classe, où la bourgeoisie prit l'initiative en employant les forces militaires de l'Etat, firent qu'elle attaqua en premier les paysans rouges, plus dispersés que les ouvriers des villes. Des commandos de jeunes bourgeois et petits-bourgeois épaulés par des formations de l'Etat furent concentrés contre les localités peu peuplées, leurs prolétaires, leurs associations, leurs Bourses du Travail. La défense des prolétaires ruraux fut héroïque, étant donné les conditions défavorables dans lesquelles elle s'opéra. Si les prolétaires urbains tombèrent après une résistance moindre, ce fut faute d'avoir mené une lutte coordonnée sur le plan national, où elle fut sabotée par les droitiers et les centristes.

Nous ne nous sommes guère écartés de notre texte, dans la mesure où il nous apprend à tirer les leçons d'une défaite. C'est à l'encontre de Lénine et des faits que les tirent les crapules des partis socialo-communistes quand ils s'efforcent de déprolétariser les journaliers et de faire passer leurs intérêts après ceux des petits propriétaires, des fermiers et des métayers, non seulement

pauvres ou semi-pauvres, mais aussi moyens et riches - c'est-à-dire des couches qui fournirent les effectifs des commandos fascistes (même si par la suite la grande bourgeoisie les dupa pendant la période du fascisme, comme elle les dupe aujourd'hui avec l'aide des traîtres socialo-communistes).

Il doit être bien clair que la formule classique de Lénine : "prolétariat dirigeant et paysans dirigés, hésitants, chancelants" met les journaliers ruraux du côté de l'avant-garde révolutionnaire dirigeante et non dans le marais où pataugent les instables : si l'avant-garde a un parti qui ne trahit pas, la masse oscillante sera du côté de la révolution ; si le parti, au contraire, trahit et se dérobe, elle glissera dans le sens opposé et subira l'emprise fasciste ou démocratique, c'est-à-dire qu'elle tombera dans les deux cas sous la coupe de la bourgeoisie capitaliste contre-révolutionnaire.

ORGANES POLITIQUES DE LA REVOLUTION

Dans tout ce texte Lénine cherche à faire profiter la révolution occidentale des acquis de la "vérification" russe. Ainsi, il répond à cette question : les fameux soviets ou Conseils des ouvriers et des paysans, apparus lors de la révolution de 1905 et protagonistes de la révolution bolchevique de 1917, sont-ils une forme propre à la Russie, ou un modèle applicable à tous les pays ? A première vue, on pourrait estimer déterminant le fait qu'en Russie, dans ces années-là, les prolétaires de l'industrie constituaient une petite minorité face à une grande majorité de paysans ; mais Lénine adopte une position dialectique.

Si, dans une telle situation, la fonction révolutionnaire des soviets fut garantie par l'existence du parti révolutionnaire de classe qui les arracha à l'influence des opportunistes, dirigea l'insurrection et assumait la gestion du pouvoir prolétarien, ce processus se présente sous des auspices beaucoup plus favorables en Occident, où la paysannerie et la petite-bourgeoisie ont un poids social moindre (mais nullement négligeable), à la condition expresse que le parti parvienne à annihiler, dans les organisations révolutionnaires, les opportunistes, qui lors de la première guerre attelèrent au char de l'Etat bourgeois les couches semi-prolétariennes, et ôtèrent toute virilité au prolétariat lui-même (dignes précurseurs de l'opportunisme florissant du second après-guerre).

Lénine dit brièvement : "Dans le processus spontané de la lutte, naît la forme d'organisation des soviets. Les polémiques de cette époque sur le rôle des soviets sont une anticipation de la grande campagne de 1917-1920" (p. 21)

Pour que l'on se rende bien compte que nous ne mettons pas notre espoir et notre foi dans une "nouvelle forme", et n'emploierons jamais des formules du genre : "Les soviets ont toujours raison", citons cet autre passage : "L'histoire a joué cette farce, que les soviets sont nés en Russie en 1905, qu'ils ont été falsifiés en février-octobre 1917 par les mencheviks, lesquels firent ensuite

banqueroute pour n'avoir pas su comprendre leur rôle et leur valeur, et que maintenant l'idée du pouvoir des soviets, née dans le monde entier, se répand avec une rapidité inouïe parmi le prolétariat de tous les pays, tandis que les anciens chefs de la seconde Internationale font partout banqueroute, à leur tour, pour n'avoir pas su comprendre le rôle et la valeur des soviets, exactement comme nos mencheviks." (p.25) A peine Lénine a-t-il abordé la phase de la deuxième révolution (de février à octobre 1917) qu'il dit : "En quelques semaines, les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires s'assimilèrent admirablement tous les procédés et toutes les manières, les arguments et les sophismes des héros européens de la seconde Internationale, des ministérialistes et de toute la canaille opportuniste". (p. 24)

Et les nobles rescapés du naufrage de la troisième ne devraient pas connaître la même banqueroute, eux qui relèguent à la seule Russie la fonction historique des soviets et portent aux nues, en Occident, la forme parlementaire, tout prêts même, comme on l'a déjà vu, à se faire nommer ministres ? C'est si évident que notre commentaire de la pensée de Lénine sur les soviets est à peine nécessaire.

On sait, par ailleurs, que la phrase sur la naissance spon-
tanée des soviets sert à faire de Lénine le théoricien du "spontanéisme", doctrine suivant laquelle le parti communiste devrait attendre que les masses découvrent ou inventent les voies de la révolution, sans se hasarder à les prévoir auparavant.

Une telle banalité rappelle le mode de pensée des pires ennemis de Lénine (il les fustige ici aussi), les révisionnistes, qui ne voulaient pas que l'on parlât des buts, mais seulement du mouvement trouvant sa fin en soi ou se la donnant de façon imprévisible. Elle rappelle également le raisonnement d'idéalistes comme Gramsci, pour qui Lénine rejetait le déterminisme marxiste et inventait des formes nouvelles.

Les soviets, dira-t-on, n'ont été prophétisés par aucun théoricien ; on ne les trouve ni dans les livres de Marx ni dans ceux de Lénine. Mais ce sophisme vient de ce qu'on ignore la fonction et l'importance internationale des soviets (Lénine attribue cette méconnaissance aux mencheviks et aux centristes, mais un peu plus loin, il attaquera les idéalistes, dénonçant comme tels les gauches infantiles ; ce sera le moment de souligner que la gauche italienne a en toute occasion défendu le matérialisme et le déterminisme).

FORME ET CONTENU

Les soviets sont la forme d'organisation du pouvoir prolétarien ; on peut dire aussi : la forme constitutionnelle de l'Etat prolétarien. Non seulement la théorie de la révolution est indispensable, mais elle existait dans les termes mêmes que Lénine revendique ici. Nous serions en pleine utopie si nous prétendions dépeindre les formes d'organisation de la société et de l'Etat futurs.

Nous appliquons la théorie du communisme scientifique en décrivant les forces en présence dans la révolution et leurs rapports, qui sont des rapports économiques, sociaux et politiques entre classes. La forme du conseil ouvrier et paysan ne se trouve pas parmi les principes de la doctrine indispensable, selon Marx et Lénine, au parti révolutionnaire ; mais on y trouve les principes de la société révolutionnaire anti-capitaliste : lutte de classe, insurrection, dictature, terreur.

Ces points là étaient clairement spécifiés dans la doctrine, et Lénine les reprit entièrement à son compte; mais il n'avait pas à dépeindre la constitution du nouvel Etat. En théorie et en principe, l'Etat est pour nous une arme indispensable, mais historiquement passagère, comme le sont les classes et les formes d'organisation de classe (syndicats, soviets) ; seul le parti politique, aujourd'hui organe de classe, peut se considérer comme impérissable en tant qu'organe de l'humanité. Le Parti se définit par son contenu, qui est la doctrine historique et l'action révolutionnaire; les autres organisations sont définies par leur forme, et peuvent renfermer des contenus divers.

Quelles sont en fait les thèses que Lénine condense ici en synthèses admirables ? - 1) La lutte en Russie révéla dès 1905 la forme des soviets. - 2) Les marxistes révolutionnaires virent dans les soviets l'organe du pouvoir prolétarien, tandis que les opportunistes cherchèrent à les dominer pour les vider de leur contenu (ce à quoi ils réussirent souvent) et affirmèrent qu'ils disparaîtraient après la lutte ou pourraient coexister avec un parlement élu dans une république démocratique. - 3) On ne peut avancer la formule "Tout le pouvoir aux soviets" si ceux-ci sont aux mains des mencheviks ou de leurs semblables, mais seulement quand elle donne le pouvoir au parti communiste. - 4) Il ne faut pas former artificiellement des soviets dans les pays occidentaux avant l'assaut du pouvoir, pour la bonne raison qu'aucune forme n'est révolutionnaire en elle-même (cf le 2ème Congrès de l'I.C.).

Les soviets expriment la dictature du prolétariat, définie par notre doctrine avant de surgir dans l'histoire (Lénine rappelle dans "L'Etat et la Révolution" que Marx l'a fait à propos de la France en 1848 et en 1871) en ce sens que les bourgeois et les propriétaires fonciers en sont exclus, tant à la base qu'au sommet. Si, à côté des soviets, il y avait une Chambre élue formant le ministère, les premiers ne seraient qu'un simulacre. Voilà notre position de 1905, vérifiée par les faits en 1917.

La leçon de l'histoire des 19e et 20e siècles est la suivante : Avant que la révolution française s'accomplît, il en existait déjà une théorie, mais une théorie erronée. Le rapport des forces y apparaissait clairement : élimination du premier état (noblesse et monarchie) et du deuxième état (clergé), mais le programme du nouveau pouvoir était : le pouvoir à tous les citoyens, à tout le peuple ; et non, comme le marxisme allait le découvrir, en donnant aux faits leur "âme" véritable (cf la Préface de la "Critique de l'Economie politique"), pouvoir au Tiers-Etat, ou, en d'autres termes, à la bourgeoisie. La théorie

des Voltaire et des Rousseau donne le contenu de la révolution, elle ne peut en décrire la "forme" constitutionnelle. Ils admiraient la tradition gréco-romaine où, dans les assemblées d'hommes libres, régnait la démocratie directe, mais d'une minorité, la majorité étant faite d'esclaves. Du développement spontané de la lutte, même après 1789, naquirent les formes diverses qui n'avaient pas été prévues : Assemblée nationale, Constituante, Convention, matrices des Chambres élues du 19^e siècle. L'exemple historique anglais, avec ses deux Chambres, ne fut suivi que plus tard et théorisé post-festum. Elles aussi étaient nées de la lutte entre deux classes différentes : bourgeoisie industrielle et propriétaires fonciers.

Nous pouvons donc dire que le soviét est à la révolution qui renverse le capitalisme ce que le parlement constitutionnel fut à la révolution qui renversa le féodalisme. L'un et l'autre sont des structures que se donnent les Etats ayant détruit l'ordre ancien. En ce sens nous les appelons des formes d'organisation de l'Etat, ce qui n'est pas la même chose que les formes sociales ou modes successifs de production. Les anciennes révolutions n'eurent pas conscience de ces dernières car elles se dissimulaient à elles-mêmes la naissance d'une nouvelle classe dominante. Mais notre révolution, avec la théorie qui lui est propre, en est consciente, elle ; elle connaît les caractères véritables par lesquels le mode social communiste s'oppose au capitalisme, et verra disparaître les classes, dominées et dominante.

Les mencheviks et les bourgeois de la révolution russe voulaient qu'elle aboutisse à une forme étatique analogue à celle des pays capitalistes : la démocratie électorale. Les bolcheviks savaient et prévoyaient que la révolution ne s'arrêterait qu'à la victoire du prolétariat exerçant le rôle de guide à l'égard des autres classes pauvres et instaurant sa dictature. Au cours de nos études sur la révolution russe, nous avons rappelé que dès avant 1903, Lénine avait proposé la formule : dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie. En 1917, rentrant en Russie, il lance la formule complète, universelle, internationale, centre de la doctrine marxiste de la révolution : dictature du prolétariat.

Toute l'oeuvre de Lénine démontre que la révolution russe ne s'est pas déroulée selon des règles "locales", mais qu'au contraire, bien que pendant des années elle eût été attendue comme une révolution démocratique attardée, le fait que dès 1905-1907 les classes laborieuses y avaient combattu en première ligne, développant au cours de cette lutte une forme qui leur était propre, les soviets, la transforma en une révolution immédiate du prolétariat, qui s'empare du soviét, et en fait une forme qui n'a rien d'interclassiste, de démocratique, de populaire ou de populiste, mais est l'organe d'une classe, internationalement liée au prolétariat d'avant-garde, guidé de l'intérieur par le parti marxiste. Cette forme s'est donc remplie du contenu même que la théorie révolutionnaire avait prévu : pouvoir de classe, Etat de classe, dictature de classe, objectifs que la classe n'atteint que lorsqu'elle s'est organisée en parti politique, comme le dit

le Manifeste de 1848. Et elle peut s'organiser en classe dominante pour détruire la société divisée en classes, parce que le pouvoir, l'Etat, la dictature sont des fonctions du Parti.

Nous avons déjà vu cette autre thèse de Lénine que nous avons toujours défendue avec lui contre les éléments véritablement infantiles : contrairement à ce que beaucoup pensaient, le soviét n'exclut pas le parti, mais en exige la présence efficace. En effet, le soviét est une simple forme d'organisation, qui doit recevoir un contenu, et le Parti est la seule force historique qui puisse le lui apporter.

Dans son premier journal, "Il Soviet", la Gauche italienne s'opposa aux nombreux maximalistes qui voulaient créer des soviets en Italie en 1919. Elle défendit la nécessité d'un parti révolutionnaire armé d'une claire théorie et libéré des opportunistes. Elle soutint contre les "immédiatistes" que les soviets ne devaient pas être un réseau de syndicats ou de conseils d'entreprise, mais la texture territoriale et centralisée du nouvel Etat prolétarien, qui devait s'affirmer au cours de l'insurrection. Ils étaient donc des organisations de nature politique, mais leur structure avait besoin d'être actionnée par le parti révolutionnaire pour que la révolution triomphe. Ces enseignements, nous les tirions comme Lénine des leçons de l'histoire russe, qui concordaient en tout point avec le schéma classique de notre doctrine.

La réalité apporte les formes, mais la théorie prévoit le contenu, c'est-à-dire les forces en présence, leurs rapports et leurs luttes. Si nous en croyons la version allemande publiée à l'époque par l'I.C., Lénine n'a pas craint d'adopter le mot : prophétiser. "Les polémiques de cette période (1905-1907) sur le rôle des soviets prophétisent les grandes luttes de 1917-1920" (p. 21).

La fidélité au léninisme, c'est de ne pas craindre de prophétiser l'avenir.

LA "MANOEUVRE SOUPLE"

Comme nous l'avons déjà dit, nous consacrerons la dernière partie de cette étude au problème de la tactique parlementaire (1); mais il faut mentionner dès à présent cet aspect important de la comparaison que fait Lénine entre les expériences de lutte du parti bolchevik dans les deux révolutions, ainsi que ce qu'il en déduisait pour la tactique que les révolutionnaires devaient suivre dans les différents pays. Toute la question était de savoir comment agir pour que la révolution s'étendît en quelques années de

(1) cf. également notre brochure ultérieure : "La question parlementaire dans l'Internationale Communiste".

la Russie à l'Europe, seul moyen pour faire triompher le socialisme en Europe et en Russie même. Les infâmes falsificateurs qui attribuent à Lénine l'intention d'abandonner la révolution européenne à son triste sort et de voguer vers le socialisme dans la seule Russie n'ont donc pas le moindre droit d'invoquer ses conclusions de 1920, ni même sa façon de poser le problème qu'il avait alors à affronter.

En 1920, d'énormes erreurs se manifestaient dans l'appréciation des événements russes. Le Parti et l'Internationale devaient faire très attention, non seulement aux falsifications des social-chauvins, qui diffamaient la révolution d'octobre en niant son contenu prolétarien et socialiste, mais également aux interprétations dites "de gauche", qui n'étaient autres que des erreurs anti-marxistes et contre-révolutionnaires, telles que : nier la fonction du parti politique en affirmant que les soviets l'avaient rendu caduc ; ou flirter avec l'anarchisme, comme dit Lénine à maintes reprises, en prétendant que la révolution russe avait aboli l'Etat, et que les soviets n'étaient qu'un regroupement éphémère de foules insurgées, et non le tissu de l'Etat prolétarien (dont l'existence sera certes transitoire, mais se prolongera nécessairement jusqu'à ce que la révolution ait gagné les grandes puissances impérialistes, et même au-delà).

Une fois qu'il est bien clair que la forme parlement, caractéristique de la révolution anti-féodale, doit être détruite au cours d'un cycle accéléré de luttes et remplacée par la forme soviétique de la dictature prolétarienne ; une fois qu'il est entendu que tel est le but, non pas ultime et lointain, mais immédiat, de toute la lutte, le fait d'utiliser ou non le moyen parlement devient un pur problème de stratégie ou de tactique du Parti. L'abstentionnisme traditionnel de l'anarchiste, toujours combattu par la gauche marxiste et avec une vigueur particulière en Italie, est lui une position individualiste et non de classe. Puisque c'est la lutte collective qui doit conduire à une société sans Etat (ce que nous affirmons avec Lénine au mépris des socialo-traîtres de droite) à quoi rime ce raisonnement : "Moi, pour mon compte, j'ai en "conscience" réglé le problème, et j'annule l'Etat ; je le boycotte : en 1960 comme en 1920 ou en 1870, je ne vote pas." Ce n'est pas là une solution historique, mais de l'enfantillage.

Sur quoi Lénine s'appuie-t-il pour repousser ce genre d'opportunisme petit-bourgeois ? On va le voir, même si sa position, dialectique, n'est pas des plus simples. Puisque tout le monde regarde vers la Russie - avec admiration ou avec horreur - Lénine est là pour attester ce qui y a été accompli, en particulier par le **prolétariat** russe et le parti bolchevik qui a dirigé sa révolution.

Il y eut deux "temps d'épreuve" pour la tactique bolchevique : 1905-1907 et 1917-1920. Ils ont été séparés par des périodes d'attente (dont on parlera à l'occasion pour notre usage à nous, qui vivons une période d'attente bien plus longue encore). Lénine montre que la victoire a été remportée parce qu'on s'était gardé de deux périls : la social-démocratie, qui s'en tient à la forme libérale, donc bourgeoise, de l'Etat ; l'anarchisme, qui croit briser ce dernier en le niant idéologiquement à la manière de l'autruche

qui enfonce sa tête dans le sable et croit avoir échappé au danger qu'elle ne voit plus.

Au cours de ces deux périodes historiques, les bolcheviks ont utilisé une vaste gamme de tactiques. Voici comment Lénine résume le premier temps : "L'alternance des méthodes de lutte parlementaires et non parlementaires, des tactiques de boycottage et d'utilisation du parlementarisme, des formes légales et illégales d'action, les relations et les liaisons de ces formes entre elles, tout cela se distingue par une étonnante richesse de contenu. Dans l'assimilation des fondements de la science politique par les masses et les chefs, par les classes et les partis, chaque mois de cette période équivaut à une année de développement "pacifique" et "constitutionnel". Sans la répétition générale de 1905, la victoire de la révolution d'octobre 1917 aurait été impossible."

Seconde période : "La force d'inertie et la décrépitude invraisemblables du tsarisme (auxquelles s'ajoutaient les coups et les souffrances d'une guerre infiniment pénible) avaient suscité contre lui une immense force de destruction. En quelques jours (février 17), la Russie se trouva changée en une république, en une démocratie bourgeoise, plus libre, malgré l'état de guerre, que n'importe quel pays du monde." (p. 24)

C'est là une idée centrale de Lénine ; mais loin de pousser à se solidariser avec une telle forme, elle aboutit dialectiquement à l'opposé : "Le gouvernement fut constitué par les chefs des partis d'opposition et des partis révolutionnaires, comme dans les pays du plus strict parlementarisme, le titre de chef d'un parti d'opposition au parlement, même dans le parlement le plus réactionnaire, facilitant toujours le rôle ultérieur de ce chef dans la révolution." (p. 24)

En 1920, nous avons demandé à Lénine si en fait cet avantage ne se limitait pas aux parlements "les plus réactionnaires", et s'il n'avait pas lui-même fustigé tous les chefs parlementaires pour leur rôle contre-révolutionnaire ultérieur. Mais notre dessein est ici de rapporter fidèlement la position de Lénine.

Un peu plus loin, nous lisons : "Les bolcheviks ont commencé leur campagne victorieuse contre la république parlementaire, bourgeoise de fait, et contre les mencheviks, avec une extrême prudence ; et ils l'avaient préparée avec infiniment de soin, contrairement à une idée assez répandue maintenant en Europe et en Amérique. Nous n'avons pas poussé dès le début de cette période au renversement du gouvernement ; nous avons seulement expliqué l'impossibilité de le renverser sans modifier au préalable la composition et la mentalité des soviets. Nous n'avons pas proclamé le boycottage du parlement bourgeois, de l'assemblée constituante ; nous avons seulement dit, dès la conférence d'avril, dit officiellement, au nom du Parti, qu'une république bourgeoise avec une assemblée constituante était préférable à la même république sans constituante, mais qu'une république soviétique ouvrière et paysanne valait encore mieux que toute espèce de république parlementaire et de démocratie bourgeoise. Sans cette préparation prudente, minutieuse, circonspecte et prolongée, nous n'aurions jamais pu ni remporter la victoire en

octobre 1917, ni conserver cette victoire." (p. 25)

LA CONFERENCE D'AVRIL

Il est vrai qu'en avril 1917, quand, à peine rentré en Russie, Lénine donna à l'activité bolchevique le fameux coup d'accélérateur qui surprit les camarades, il jugea bon de se défendre contre la grossière attaque du menchevik Goldenberg qui l'avait traité de fou délirant (lui, si "prudent et circonspect" !) et écrivit dans la "Pravda" : "Et l'on prétend que je suis opposé à la convocation rapide de l'Assemblée constituante !!!".

Mais l'histoire nous permet de donner aujourd'hui tout leur sens à ces mots : Pour parvenir à ce magnifique résultat qu'est la dissolution par la force de l'Assemblée constituante élue, il faut exercer une action autrement efficace que celle qui consiste à exhorter les masses à ne pas voter, à laisser élire toutes les assemblées imaginables et à ne pas y mettre les pieds!

Mais ceci s'adresse autant à nos "élus" qui estiment que l'assemblée constituante italienne de 1946 (laquelle n'était pas issue du mouvement des masses, mais apportée dans leurs bagages par quelques cabots politiques débarqués avec les armées américaines et alliées) les a mandatés pour satisfaire les aspirations du prolétariat et crédités d'un laps de temps illimité où les mois ne valent plus des années comme chez Lénine, mais bien les années des mois sinon des semaines, et où les bulletins se retrouvent fidèlement dans l'urne à chaque retour des élections.

Puisque Lénine nous ramène à la conférence d'Avril, il convient de rappeler sa remarquable plate-forme, que le Parti fit officiellement sienne.

Il y définit le gouvernement provisoire comme un gouvernement bourgeois de classe, auquel il faut s'opposer ; sa politique extérieure est impérialiste et soumise aux puissances bourgeoises de l'Entente.

Lénine dénonce en outre l'accord entre le gouvernement provisoire et les soviets, en tant que preuve de l'influence des partis petits-bourgeois, nommément énumérés. Il caractérise la Russie d'alors comme le pays le plus petit-bourgeois de toute l'Europe : le prolétariat, dit-il, y est contaminé

Pour lui, la tactique qui s'impose dans l'immédiat n'est pas de lancer l'insurrection, mais de "verser du vinaigre et du fiel dans l'eau sucrée des phrases démocratiques révolutionnaires" (p.55) (1). Il ne s'agit pas là de simple propagande, mais d'"un travail révolutionnaire des plus pratiques", même si on ne donne pas la consigne de prendre les armes (qu'en juillet encore Lénine estimera er-

(1) les extraits de ce chapitre sur Avril 1917 sont tirés de Lénine, "Les tâches du prolétariat dans notre révolution", Oeuvres Complètes, Moscou, Paris, Editions Sociales, 1958, tome 24.

ronée). Faire oeuvre critique : voilà la tactique d'avril. "Préparation et regroupement des éléments du parti prolétarien conscient, communiste ; affranchissement du prolétariat de la griserie petite-bourgeoise générale".

On peut noter ici que la conscience du Parti est opposée à la "crédule inconscience des masses", et se demander si la dérisoire comédie antifasciste à laquelle nous assistons en Italie dix-sept ans encore après la chute du fascisme, et le succès qu'elle obtient (1) ne correspondent pas précisément à un état de "crédule inconscience des masses", en l'absence du Parti conscient, absence que ne peut pallier une phraséologie infantile baptisée "de gauche".

Le paragraphe suivant est dirigé contre la "défense nationale révolutionnaire", question que l'on retrouvera en 1918 au moment de Brest-Litovsk. C'est vrai que Lénine se montre ici très patient envers les masses, qui s'imaginent que depuis la chute du tsar elles ont une patrie révolutionnaire à défendre. Cependant, les thèses disent sans ambages : "La moindre concession à la défense nationale révolutionnaire est une trahison du socialisme, l'abandon complet de l'internationalisme" (p. 58)

La fin de la guerre : pour y arriver, il faut d'abord transformer la guerre impérialiste en guerre civile ; puis le pouvoir étatique doit passer aux mains du prolétariat.

La nouvelle forme d'Etat à instaurer : la république démocratique parlementaire est le modèle parfait, le plus avancé de l'Etat bourgeois. Le nouveau modèle est apparu avec la Commune de Paris, et reproduit aujourd'hui dans les soviets. L'Etat démocratique, pèse d'en haut sur les masses, de tout son appareil, qui doit être brisé ; les soviets agissent à partir du bas.

A propos de l'Internationale : avec autant de force que celui de mai 1920, le texte d'avril 1917 stigmatise aussi bien la droite social-chauvine que le centre, dont les représentants sont énumérés de Kautsky à Turati. Il critique aussi la majorité de Zimmerwald pour son social-pacifisme, et annonce la fondation de la 3ème Internationale. Son jugement sur le pacifisme revêt aujourd'hui un intérêt particulier : "Quiconque se contente de présenter des "revendications" aux gouvernements bourgeois pour qu'ils signent la paix ou "expriment la volonté de paix des peuples", etc. glisse en fait vers le réformisme. Car, objectivement, le problème de la guerre ne se pose que sur le plan révolutionnaire." (p.73)

Seule la révolution prolétarienne permettra la paix et affranchira les peuples des conséquences de la guerre (dettes)... Il n'existe pas d'autre issue.

Comment nos modernes "léninistes" officiels concilient avec les thèses de Lénine premièrement l'édification du socialisme dans un seul pays ; deuxièmement l'affirmation qu'on peut éviter les guerres par la volonté des peuples ; troisièmement la détente et la

(1) Et maintenant que le fascisme est tombé depuis presque trente ans, ce succès va croissant !

coexistence pacifique, tant entre Etats à régimes différents qu'entre Etats à régimes analogues, c'est le mystère du double jeu.

La dernière partie de la plate-forme d'avril a pour objet le changement de dénomination du parti russe, de "social-démocrate" en "communiste". On connaît cette argumentation classique. Mais nous en rappellerons certaines formulations afin qu'on voit bien que la prudence tactique de Lénine est à mille lieues du travestissement et de la dissimulation des principes, comme l'ont d'ailleurs déjà prouvé nos citations du texte publié par le parti en ce difficile avril 1917. Lénine insiste là sur la véritable nature de la peste opportuniste, infection maligne en 1920 et plus maligne encore de nos jours.

Se fondant sur les admonestations réitérées de Marx et d'Engels, il emploie deux arguments scientifiques contre la dénomination de "social-démocrate". Le premier terme : "social", est inexact, parce que le socialisme n'est qu'un but transitoire pour atteindre au communisme. Le second terme : "démocrate", l'est aussi, car la "démocratie est une des formes de l'Etat. Or, nous, marxistes, nous sommes adversaires de tout Etat." (p. 78) Notre programme intégral est le communisme sans Etat. Ce qui revient à dire : le communisme sans démocratie.

LA NATURE DE L'OPPORTUNISME

Citons cet extrait des thèses d'avril que beaucoup de passages de la "Maladie infantile" rappellent et paraphrasent presque mot à mot : "Nous sommes marxistes et prenons pour base le Manifeste Communiste, qui a été dénaturé et trahi par la social-démocratie sur deux points principaux : 1) les ouvriers n'ont pas de patrie : "défendre la patrie" dans la guerre impérialiste, c'est trahir le socialisme ; 2) la doctrine marxiste de l'Etat, défigurée par la 2ème Internationale." (p. 77)

S'il nous est permis de reconstituer avec nos mots le contenu d'une bataille polémique longue d'un demi-siècle, nous dirons que le phénomène historique de l'opportunisme consiste à faire à chaque tournant important de la situation historique une "découverte" sensationnelle qui justifie un comportement contraire à celui que le parti s'était toujours fixé. L'histoire de la trahison est une suite de "découvertes" assénées au prolétariat aux moments décisifs, où elles le désorientent et l'affaiblissent au profit de ses oppresseurs.

A chacune de ces "découvertes", une formule qui semblait sûre et définitive est vidée de son contenu et réduite à rien au moment même où il faut l'appliquer.

Nous allons prendre comme illustration la formule du Manifeste Communiste que Lénine cite ici : "Les prolétaires n'ont pas de patrie : on ne peut leur prendre ce qu'ils n'ont pas." C'est la réponse classique à la vieille "objection" faite au communisme.

En 1914, lors de la déclaration de la guerre, la majeure partie du mouvement ouvrier russe n'était pas d'avis que les travailleurs devaient défendre une patrie personnifiée par le tsar. Seuls quelques rares chefs socialistes-dont Plekhanov, hélas ! - osèrent prêcher la défense du pays contre la prétendue agression allemande.

Mais après la chute du tsar, en février 1917, l'union sacrée gagna du terrain. Avec l'instauration d'une démocratie parlementaire (qui, comme le montre Lénine, se réduisait en fait à un gouvernement provisoire formé par les dirigeants des partis de l'ancienne Douma), tous les chefs politiques ou presque déclarèrent aux masses qu'elles avaient enfin trouvé une patrie, et qu'il fallait la défendre par les armes - pour la plus grande satisfaction des démocraties anglo-française.

Ainsi que nous l'avons rappelé, Lénine dut combattre de toutes ses forces cette odieuse "innovation".

Il n'en alla guère autrement en Italie. On sait qu'à la déclaration de guerre, seuls quelques membres isolés du parti socialiste anticipant l'ignoble trahison de Mussolini, prônèrent l'union sacrée pratiquée par les Allemands et les Français.

L'un de ces misérables fut un nommé Paoloni ; c'était une sorte de spécialiste de la propagande, qu'on appelait alors "du billon", et il dirigeait un petit journal "Il Seme" (La Semence), qui lui-même coûtait un centime. Naturellement, il y avait toujours été beaucoup question du Manifeste Communiste. Mais lorsque nous jetâmes à la face de ce triste sire la fameuse phrase sur les prolétaires qui n'ont pas de patrie, il n'hésita pas à en donner une explication ingénieuse qui jusque là ne lui était jamais venue à l'esprit : Oui, en 1848 Marx a dit que les prolétaires n'avaient pas de patrie, parce qu'il se référait à des pays où le suffrage universel n'existait pas. Mais depuis que ce droit démocratique est acquis, la phrase n'a plus de sens, et les prolétaires d'une république parlementaire, ou même ceux d'une monarchie constitutionnelle possèdent une patrie à défendre sur les champs de bataille.

Ça, c'était une "découverte" ! Non celle d'une vérité, mais d'une interprétation à laquelle nul ne s'était hasardé de 1848 à 1914, c'est-à-dire jusqu'au déclenchement de la première guerre impérialiste.

Une découverte, et une surprise. De tels coups peuvent, si bas soient-ils, réduire en quelques jours à néant le travail de dix années de tout un parti, ou, du moins, de sa part la plus saine.

La question de la démocratie et de l'Etat a subi le même traitement. Durant des décennies, on avait diffusé sans rien y changer la thèse critique marxiste, qui affirme que dans la plus démocratique des républiques l'Etat est et demeure un instrument d'exploitation du prolétariat au bénéfice de la bourgeoisie. Et puis, dans les premiers jours d'Août 1914, on découvrit que ça ne

veut rien dire dès lors que l'Etat se trouve attaqué, qu'il faut choisir entre deux Etats inégalement démocratiques, qu'on doit rendre à une province sa nationalité et sa langue ... et blablabla.

Toutes ces questions ont été étudiées à fond par le marxisme, compte tenu de la diversité des zones géographiques et des périodes historiques, et elles ne se laissent pas facilement condenser en formules. Mais alors qu'on les croyait quand même systématisées, les "découvreurs" jettent au panier les célèbres résolutions des congrès de Stuttgart et de Bâle (1907 et 1912), disant qu'on avait eu raison de les adopter, mais que, depuis, la situation avait évolué autrement qu'on ne s'y était attendu. Ce qui constituait évidemment un excellent motif pour violer sans pudeur, au moment de passer aux actes, les règles qu'on s'était données.

La leçon de la lutte de Lénine et de la 3ème Internationale contre l'opportuniste est que si l'on veut vaincre celui-ci, il faut affirmer la possibilité d'"inscrire par avance les formules à respecter rigoureusement au moment crucial du développement historique". Le Parti prévoit donc les situations à venir et élabore ses plans d'action en conséquence.

C'est la seule conclusion à laquelle on puisse aboutir en étudiant l'oeuvre de Lénine, et l'histoire passionnante de sa vie et de son combat. Il a voulu édifier, reconstruire une théorie et une organisation qui ne puissent être englouties comme le furent, au mois d'août 1914, la doctrine "officielle" du socialisme marxiste et la 2ème Internationale. Cela se dégage de chacune de ses pages, de chaque ligne, si on le lit non en exégète tâtilon, mais en confrontant les faits historiques avec ses commentaires probants et lumineux.

Comme il a vilipendé ceux qui niaient que les socialistes ne doivent pas défendre la patrie et prétendaient qu'ils doivent être pour un Etat démocratique, de même il faut aujourd'hui marquer au fer rouge ceux qui osent affirmer que les intérêts des classes laborieuses peuvent s'exprimer à travers les mailles d'une constitution démocratique et être légalement défendus ; ou qu'une campagne d'opinion pacifiste peut abolir la guerre et lui substituer une compétition non-sanglante entre Etats à régimes différents (le hic est qu'ils ne le sont pas !) ; ou qu'amalgamer les revendications prolétariennes avec celles des couches petites-bourgeoises (sinon de la moyenne bourgeoisie !) n'est plus contaminer et affaiblir la vigueur révolutionnaire, mais marquer un but pour le prolétariat.

Si ceux qui aujourd'hui profèrent ces énormités (et on en entend de plus belles au sujet du patriotisme, de la légalité, de la morale, et patati) reconnaissaient qu'ils en reviennent aux positions de Kerensky, Scheidemann, Turati, Renaudel et de tous ceux que Lénine a flétris, l'opportuniste actuel serait le frère siamois de celui d'alors.

Mais ils prétendent fonder ces infamies sur les écrits de Lénine et ceux de Marx et d'Engels, alors que Lénine les a justement rendus éblouissants de clarté. Aussi faut-il être sans merci

pour l'opportunisme actuel : il est sans excuse et dix fois plus néfaste que l'ancien. Car ses effets sont bien pires, comme on peut le voir au défaitisme qui paralyse à tous égards le prolétariat. Il a et aura vraiment bien mérité de la contre-révolution.

RAPPEL ET RECAPITULATION

Dans les pages qui précèdent, nous avons voulu montrer de quelle manière il faut utiliser les textes fondamentaux de la théorie révolutionnaire : on les replace dans leur contexte historique et au milieu des luttes qui avaient lieu à l'époque, et on recherche, en suivant leur ligne directrice, les motifs qui ont suscité leur parution ainsi que les fins que se proposaient leurs auteurs en tant que porte-parole du mouvement révolutionnaire.

Nous avons donné une idée d'ensemble de l'ouvrage de Lénine et développé plus particulièrement la présentation et le commentaire des premiers chapitres, ce qui doit, pensons-nous, permettre à chaque militant et aux groupes de camarades de notre organisation d'achever avec fruit la lecture de cette oeuvre et d'en tirer des conclusions justes.

Un texte de parti n'est pas lu et cité par tous à cause de la notoriété littéraire de son auteur ; s'il se propage, non tant d'un lecteur individuel à l'autre que de groupe en groupe, et circule entre les sections du Parti, c'est parce qu'il répond à une nécessité objective de la lutte (qui l'a également inspiré) et apporte des solutions véritables et fécondes aux problèmes de la classe à certains moments historiques, et même, quand il trace les étapes de la ligne révolutionnaire juste, aux problèmes de l'avenir.

Une telle méthode s'oppose diamétralement aux pratiques des escrocs qui détachent des citations de leur contexte et les coupent de leur temps, de leur origine et de leur but pour les rendre méconnaissables, comme en usèrent les ennemis mortels de Lénine avec les oeuvres de Marx et d'Engels, même celles qui constituent les "tables de la doctrine" du Parti. C'est Lénine qui nous a enseigné notre méthode, qui consiste à tirer collectivement les leçons du passé, et à rechercher parmi les versions de l'histoire celles qui fournissent l'oxygène nécessaire à tout mouvement de lutte - et plus encore au nôtre.

N'ayant pas l'intention de publier une édition annotée de Lénine, comme de savants commentateurs le font pour Dante, par exemple (non que cette idée soit à exclure, mais nos forces de travail et nos moyens de diffusion si réduits en cette triste époque nous obligent en tout cas à la repousser), nous pensons avoir suffisamment illustré notre méthode de lecture de "La Maladie infantile", et allons voir maintenant ce qu'on peut tirer de cette lecture pour affronter les questions générales et mondiales de la lutte prolétarienne. Auparavant, un bref rappel des questions "italiennes" prouvera que le désaccord d'ordre tactique surgi entre Lénine et nous, et surmonté dans la situation de 1920, ainsi que nos divergen-

ces ultérieures avec l'Internationale dans les années qui suivirent la maladie et la mort de Lénine, étaient négligeables et non essentiels. Pour deux raisons : la première est que la Gauche marxiste italienne luttait avec Lénine (et le texte montre qu'il le pressentit) contre l'infantilisme petit-bourgeois et libertaire - que nous préférons appeler immédiatisme plutôt que gauchisme, car notre école a toujours nié que les anarchistes soient "à la gauche" des marxistes - et mettait en parallèle son opportunisme avec celui de la droite. Ceci ne nous empêcha pas d'essayer loyalement d'amener sur le terrain du marxisme le courant italien le plus empêtré dans cette erreur immédiatiste, qui était celui de Gramsci (ordinovisme ou mouvement des conseils d'usine) en usant de la discipline de Parti la plus souple possible même pour ce qui est de la participation au parlement. L'autre raison est celle-ci : de même que Lénine avait toujours considéré l'opportunisme social-démocrate de droite comme l'ennemi le plus redoutable, de même la Gauche italienne fut la première à déceler la réapparition de ce danger au sein de la Troisième Internationale et à le combattre dans les Congrès ultérieurs. L'histoire récente démontre la justesse de la violence de notre réaction d'alors - qui serait aussi injustifiable à nos yeux qu'à ceux de Lénine si elle avait constitué une chute dans l'infantilisme "de gauche" - mais qui s'appuya sur le marxisme authentique, si bien qu'elle nous permit de prévoir avec exactitude le demi-siècle de dégénérescence à venir.

On en aura la preuve en confrontant le texte de Lénine, dont nous applaudîmes chaque mot en 1920, avec le document ignoble rédigé en 1960 à l'issue de la réunion à Moscou des faux partis communistes et ouvriers (1), où on élève à la hauteur d'un principe le reniement de toutes les leçons des bolcheviks et d'Octobre 1917 que Lénine défend tout au long de son livre. La seule chose qu'on puisse regretter, c'est qu'il n'ait pas été suffisamment pessimiste quant à une résurgence possible de la "sénilité" pacifiste et dévouée au Capital.

Laissant donc aux lecteurs le soin de comparer ces textes dans le détail, nous résumons les thèses principales de la Maladie infantile du communisme.

(1) Il s'agit du "Manifeste des 81" critiqué dans Programme communiste, n° 16, de juillet-septembre 1961, "A bas le programme de l'opportunisme".

V

LUTTE CONTRE LES DEUX CAMPS ANTIBOLCHEVIKS : LE REFORMISME ET L'ANARCHISME

LES INJURES CONTRE OCTOBRE

Trois ans après leur victoire les bolcheviks devaient faire face à deux vagues venimeuses, et les polémiques éclataient dans un monde en incandescence. De la réponse faite à ces deux bandes d'assaillants dépendrait l'armement du mouvement prolétarien en Russie et ailleurs dans son combat dont le but ne faisait alors question pour personne : provoquer la chute du pouvoir bourgeois, au moins dans quelques-uns des principaux pays d'Europe, avant que ne brît fin la crise ouverte par la première guerre mondiale et l'effondrement du tsarisme et du capitalisme russe.

Ces deux vagues de calomnies se fondaient sur les mêmes radotages anti-marxistes. Pour les bourgeois, il était utile, et pour les petits-bourgeois et même les semi-prolétaires (contre la déficience historique de ces deux dernières classes, la "Maladie infantile" est l'acte d'accusation le plus écrasant qu'on ait jamais écrit) il était fatal de croire au même cliché : Les bolcheviks de Lénine avaient fait arbitrairement une révolution qu'ils n'auraient pas dû faire. D'après les droitiers, les social-chauvins de 1914, ils n'auraient pas dû gêner la guerre que menait le tsar au côté des démocraties impérialistes, ou à la rigueur juste écarter le tsar pour mieux pousser la population russe au massacre mondial. Ces châteleurs du marxisme reconnaissent bien à la Russie le droit de faire une révolution, mais elle devait être libérale et non prolétarienne et socialiste, parce que le développement économique russe n'avait pas atteint le stade "voulu", et qu'il fallait absolument attendre que l'Europe avancée bougeât d'abord. Arguments respectivement social-patriotique et social-réformiste.

Passer outre ces deux obstacles historiques, c'était attenter à la démocratie, et, en fin de compte, au matérialisme

marxiste, que l'on voulait déjà transformer en paillason de la démocratie.

De l'autre côté, celui que l'on pouvait, dans un ouvrage de vulgarisation, appeler de gauche (quarante ans de survie ne nous donnent pas le droit de chicaner Lénine sur le choix de ses mots : les temps d'alors n'étaient pas croupis, mais bouillonnants de gloire ; au printemps de 1920 l'astre de la révolution était en outre sur le point de décliner, et l'on abattait les dernières cartes dans cette terrible partie. Lénine savait que le déclin en Europe, c'était aussi le déclin en Russie ; que les dernières lueurs s'éteignent par la faute de corrupteurs perfides ou de naïfs pleins de bonne foi revenant au même : il fallait parler fort, sans tarder ni ergoter). De ce côté, donc, dit "de gauche" pour raisons d'urgence, on commença à se faire l'écho lamentable des bourgeois, en déclarant que le parti bolchevik avait forcé l'histoire et empêché les masses de suivre leur libre voie afin d'imposer sa domination, son pouvoir, l'intérêt d'un groupe dirigeant qui s'était mis à opprimer à sa façon ce prolétariat qu'on avait trop vite cru vainqueur.

C'est là une infamie pire que l'autre, et qui révèle toute l'abjection du petit bourgeois libertaire : le Parti incarne pour lui la soif du pouvoir, soif née du désir d'exploiter "le peuple", et qui s'assouvit au moyen de l'Etat, du gouvernement instauré pour conduire la révolution ; tout gouvernant ne peut être qu'un oppresseur.

Nous affirmons qu'aucun mouvement ne fut aussi étroitement lié à Lénine que la Gauche marxiste italienne dans la lutte contre ces insanités, que nous condamnons aujourd'hui aussi catégoriquement qu'en 1920. Notre dénonciation du stalinisme et du krouchtchevisme (plus traître encore) n'a rien à voir avec des jérémiades du genre : tout le mal vient de ce qu'ils ne veulent pas lâcher le pouvoir.

Cependant, en 1920 cette maladie se propageait dans presque tous les partis de gauche, en Europe et en Amérique : il est vrai, en un sens, qu'un doctrinarisme "de gauche" aussi tapageur est plus dévastateur que le doctrinarisme de droite, et Lénine eut raison de le pourfendre sans pitié en cette heure décisive, même s'il fait constamment la différence entre les deux périls. Il disait qu'avant comme après la conquête du pouvoir, l'esprit petit-bourgeois est plus dur à vaincre que la puissance de la grande bourgeoisie. Sa perspicacité a été confirmée par notre amère expérience : c'est le premier qui a assassiné la révolution et plongé le prolétariat dans la léthargie. La bourgeoisie n'a pas vaincu grâce à la droite (par le fascisme) mais en s'appuyant sur la gauche (et la corruption de la classe ouvrière par le démocratisme et le libertarisme).

Ces ignominies trouvaient leur couronnement dans la thèse suivante : c'était à cause de l'état social arriéré de la Russie, de l'absence de tradition démocratique, de la profonde ignorance de cette population barbare, asiatique, primitive - bref, des caractères "nationaux", que la révolution avait emprunté cette "voie". Cette voie que nous léninistes définissons par le recours à la violence, l'insurrection, la destruction de l'Etat existant, la dicta-

ture du parti prolétarien, la terreur révolutionnaire, l'écrasement des partis adverses - et que nous traçons aujourd'hui comme hier à tous les pays.

Lénine dit des réformistes et des anarchistes, grands admirateurs de la civilisation bourgeoise : "Le petit-bourgeois mis hors de lui par les horreurs du capitalisme, c'est là un phénomène social propre, comme l'anarchisme, à tous les pays capitalistes. L'inconstance de ces velléités révolutionnaires, leur stérilité, leur facilité à se changer rapidement en soumission, en apathie, en imaginations fantastiques, même en un engouement enragé pour telle ou telle tendance bourgeoise "à la mode" (comme aujourd'hui la "science-fiction", la technique, les conquêtes scientifiques. Ndr), tout cela est universellement connu".

Eh bien ! A en croire ces deux voix accordées pour calomnier la révolution russe, dans les pays plus "civilisés", peuplés de gens instruits (c'est-à-dire plus abêtis par l'école de la classe dirigeante et le culte d'une culture standardisée) ces atrocités ne seraient pas nécessaires, et la persuasion, la "voie démocratique" et "pacifique" permettraient d'éviter les "horreurs d'Octobre".

Qui donc a pris aujourd'hui la double succession de ces doctrines de "droite" et de "gauche" qui injuraient Lénine, sinon la clique corrompue qui a rédigé à Moscou ce Manifeste de charlatans ? Et qui mérite plus les flèches acérées décochées par Lénine aux opportunistes de 1920 que les corbeaux de la sacristie du Kremlin ?

LA RUSSIE ET LE RESTE DE L'EUROPE

Il est donc juste de revendiquer "La Maladie infantile", non contre nous, défenseurs du marxisme révolutionnaire intégral, mais contre tous les supporters de l'écurie krouchtchevienne. Nous croyons avoir suffisamment montré que cet ouvrage anéantit l'hérésie stalinienne du "socialisme dans la seule Russie", puisque Lénine commence sa démonstration de la signification historique d'Octobre, qu'il doit défendre contre des détracteurs malhonnêtes, en établissant la portée internationale de l'expérience russe.

Nous n'avons rien à objecter à sa conclusion : Il faut se garder du doctrinarisme de droite qui aboutit au plus pur libéralisme bourgeois et à la complicité avec le régime capitaliste, dans la guerre comme dans la paix ; il faut se garder tout autant du doctrinarisme de "gauche", c'est-à-dire petit-bourgeois, qui conduit à un souci stupide de pureté morale individuelle, assurés par des refus platoniques qui libéreraient le "révolté" en laissant la société enchaînée. Cela vaut pour tous les pays, parce que le danger existe partout, et les bolcheviks ont montré, par l'histoire de leur parti, qu'ils surent s'en défendre à temps.

Avant d'aborder la question de la "tactique", qui a donné lieu à tant de discussions, Lénine nous donne un point d'appui solide en indiquant quels traits de la révolution bolchevique sont interna-

tionaux au sens étroit du terme. Nous avons déjà cité ce passage, et nous bornerons ici à cette phrase : "L'expérience a prouvé que dans certaines questions capitales de la révolution prolétarienne, tous les pays procéderont comme l'a fait la Russie."

Le fait que Lénine affirme qu'il s'agit de parvenir à la dictature du prolétariat en Europe occidentale - point de départ de toute sa démonstration - et qu'il n'y a pas pour y arriver d'autre voie que celle-là, dont il a défini les caractéristiques plutôt deux fois qu'une, suffit amplement à faire justice de la théorie de Staline sur la "construction de l'économie socialiste dans la seule Russie", ainsi que de la formule du XXème Congrès qui semblait condamner le fantôme de Staline : "Chaque pays va par sa propre voie au socialisme", et enfin de la formule actuelle de Moscou : "Désormais, le monde entier s'achemine pacifiquement vers le socialisme".

Ainsi ce que Lénine tenait pour obligatoire est devenu d'abord facultatif, puis pratiquement interdit - et cela au nom du "marxisme-léninisme" !

Nous allons citer encore deux ou trois extraits du chapitre X, intitulé "Quelques conclusions". Lénine y opère sans ménagement, pour tenter de guérir cette maladie infantile, dont il noircit les symptômes, tout en formulant un pronostic optimiste. Pour notre part, nous nous attachâmes avant tout à combattre la maladie sénile, dont le pronostic était très sombre. Il n'est que trop facile maintenant de voir que nous avons raison d'agir ainsi. Si seulement nous avions eu tort !

Toujours est-il que dans cette envolée passionnée notre pénétrant théoricien semble avoir dénoncé d'avance (brièvement : il dit lui-même qu'il ne prétend pas faire autre chose que de brèves remarques de publiciste) les ignominies que nous allons connaître en 1928, 1956, 1960...

"Moins de deux ans plus tard, on a vu se manifester le caractère international des soviets, l'extension de cette forme de lutte et d'organisation au mouvement ouvrier universel, la vocation historique du soviet d'être le fossoyeur, l'héritier, le successeur du parlementarisme bourgeois, de la démocratie bourgeoise en général."

Lénine paraît se poser la question du XXème congrès : Y a-t-il encore dans le monde des différences nationales ? Et il répond : Oui, "rechercher...saisir ce qu'il y a de particulier et de spécifiquement national dans la manière dont chaque pays aborde concrètement la solution du seul et unique (c'est lui qui souligne) problème international, la victoire sur l'opportunisme (de droite, N.d.R) et sur le doctrinarisme de gauche au sein du mouvement ouvrier, le renversement de la bourgeoisie, l'établissement de la République des soviets et de la dictature du prolétariat, telle est la tâche essentielle assignée à tous les pays avancés (et aux autres aussi) par notre époque."

Et il continue : "le principal - pas tout évidemment, tant s'en faut, mais le principal cependant - est déjà fait, puisque

l'avant-garde de la classe ouvrière est venue à nous, est passée du côté du pouvoir des soviets CONTRE LE PARLEMENTARISME, du côté de la dictature du prolétariat CONTRE LA DEMOCRATIE BOURGEOISE." (les majuscules sont de nous).

Il faudrait tout citer, mais il est clair que ce que Lénine donnait pour déjà fait a été défait par les crapules qui invitent les prolétaires à lutter pour la paix, la démocratie, la liberté nationale et parfois aussi, dans un dernier souffle...pour le socialisme. Mais un socialisme pasteurisé, bien sûr, émulateur, surtout pas imposé, ni jamais au grand jamais instauré par les armes !

Nous lisons à la fin du chapitre : "les communistes doivent appliquer tous leurs efforts à diriger le mouvement ouvrier, et en général l'évolution sociale, par la voie la plus directe et la plus rapide vers la victoire universelle du pouvoir des Soviets et vers la dictature du prolétariat."

Et voici le dernier alinéa : "la révolution universelle reçoit des atrocités, des turpitudes, des abominations de la guerre impérialiste mondiale et de la situation sans issue qui en résulte une si puissante impulsion, elle en est tellement accélérée, elle se développe en largeur et en profondeur avec une si surprenante rapidité, avec une si magnifique richesse de formes successives, avec une si édifiante réfutation pratique de tout doctrinarisme, que nous avons tout lieu de croire que le mouvement communiste international guérira rapidement et complètement de la maladie infantile appelée communisme "de gauche". (Remarquons à cette occasion que dans les textes de 1920, "de gauche" est toujours mis entre guillemets.)

Sur sa lancée optimiste (tout révolutionnaire doit être optimiste), Lénine voit venir la révolution hors de Russie, et c'est à elle que vont toutes ses pensées. Par "magnifique richesse de formes successives" il n'entend nullement signifier que pour échapper au doctrinarisme il faille jeter aux orties les caractéristiques proprement internationales de la révolution, c'est-à-dire la dictature du prolétariat et la destruction de la démocratie. Quand ce danger lui est apparu, il n'a plus parlé de maladie, mais de mort.

Ceux qui se vantent d'avoir combattu en nous l'infantilisme n'ont guéri personne de la maladie gauchiste. Ils sont morts de la maladie de droite ; vivants, ils ont calomnié Lénine, et leurs cadavres puants étalent les bubons de la peste opportuniste.

VI

LA CLÉ DES "COMPROMIS PERMIS PAR LENINE"

THEORIE ET EXPERIENCE HISTORIQUE

Après avoir livré des luttes formidables à des ennemis féroces, en Russie et ailleurs, Lénine avait la double responsabilité de l'Etat russe et du mouvement mondial ; en outre, il tenait pour acquis que si des erreurs étaient commises - ce qui est inévitable -, on n'en viendrait en tout cas jamais à renier le système des soviets et la dictature du prolétariat, ni à rempiler dans la fameuse défense de la patrie, qui caractérise les complices avoués de la bourgeoisie. Dans ces conditions il avait raison (et nous l'en admirons) de trouver importun notre souci de tuer dans l'oeuf toutes les difficultés que pouvait recéler l'avenir, et de nous presser de ne pas écarter certaines solutions uniquement parce que leur formule n'était pas pure, belle, élégante et brillante. Seuls les sots ne comprennent pas que le militant révolutionnaire est prêt à commettre n'importe quelle horreur, si la cause du Parti l'exige. Choisir ses méthodes d'après des critères éthiques ou esthétiques nécessairement subjectifs, en vertu de la forme et non du contenu, est une ineptie : il l'a dit et nous le disons avec lui.

Mais il n'y a rien de stupide à utiliser l'expérience historique pour juger si certains moyens tactiques, même adoptés avec les meilleures intentions, ne sont pas susceptibles de conduire au désastre. C'est ça que nous avons toujours fait et ce n'est rien ôter à l'importance de l'expérience russe que de souligner ce que Lénine lui-même reconnaît dans son ouvrage, à savoir que les effets néfastes de l'ambiance libéralo-démocratique ne s'étaient pas fait sentir en Russie, où l'oppression tsariste avait donc, comme il le montre, constitué une condition favorable.

Ceux qui connaissent mal l'oeuvre de Lénine et sont incapables d'en mesurer la grandeur pensent ingénument que, selon lui, les luttes des bolcheviks ont révélé pour la première fois la voie de la révolution et qu'il n'y a plus qu'à mettre les pieds dans leurs pas.

(Pourtant, même ce léninisme adultéré est abandonné maintenant par ses faux disciples, puisqu'ils ont promis à leurs amis et confrères en émulation capitalistes de ne plus suivre la route d'Octobre !). En réalité, la construction de Lénine dépasse de cent coudées ces courtes vues.

La victoire des bolcheviks tint au fait qu'au cours même de leur combat, les masses russes reconnurent qu'elles se trouvaient sur la voie tracée par le parti. La grandeur du parti russe ne fut donc nullement de s'adapter à un cours censément spontané et imprévisible des événements ; ni (contrairement à ce que pensait en bon naïf immédiatiste le Gramsci de 1917, qui se frottait encore les yeux au sortir des ténèbres de la défense de la patrie démocratique) de renfermer en son sein des militants et des chefs exceptionnels et héroïques qui auraient su maîtriser l'histoire et l'infléchir selon leurs vues. Elle ne fut pas plus de récupérer ou de renverser par la violence une situation défavorable, mais de donner le plus éclatant exemple d'anticipation de l'histoire réelle dont les communistes puissent se glorifier.

Lorsqu'il rappelle toutes les conditions favorables, Lénine place en effet au premier plan, nous l'avons vu, le choix opportun de la théorie révolutionnaire juste, le marxisme. Et quand une théorie historique est-elle juste ? Quand elle trace longtemps à l'avance les grandes lignes de l'avenir.

Ainsi Lénine n'a jamais dit, écrit ou pensé qu'on avait trouvé ou inventé en Russie une recette pour faire la révolution, qu'il ne s'agissait plus que d'enseigner aux autres.

Leur théorie, les bolcheviks l'avaient en fait trouvée en Occident, après un demi-siècle de recherches des révolutionnaires russes, et les événements prirent une tournure telle que les théories adverses, également empruntées à l'Occident ou figiolées en Russie même, firent toutes faillite.

C'est à ce tournant qu'on nous attend avec les formules bien connues : la théorie n'est pas un dogme ; la théorie, pour Marx et Engels, n'était pas un dogme, mais un guide pour l'action. Ces vérités incontestables signifient que pour les marxistes la théorie historique est bien autre chose qu'une explication écrite du pourquoi et comment des faits, qu'une élucidation des problèmes et des mystères de la réalité : elle est la découverte d'une perspective d'action humaine par laquelle l'univers social réel sera bouleversé et transformé de fond en comble. Mais cela ne se produira pas parce qu'un esprit d'élite l'a voulu ou suggéré, mais parce qu'à un tournant précis de l'histoire, la clé des événements a été découverte et théorisée. Evidemment, on n'a pas prophétisé du même coup tout le détail des épisodes et des conjonctures particulières, mais on a établi quelques lignes de force et quelques principes, qui, comme Lénine l'a proclamé mille fois, sont l'insurrection de classe, la destruction de l'Etat, le nouvel Etat de la dictature prolétarienne.

Mais n'est-ce pas le mouvement des masses qui insuffle vie à la théorie, qui sans lui resterait lettre morte ? Que veut dire

Lénine par là ? Que la théorie est une feuille blanche sur laquelle les masses écriront demain ce qu'on ignore aujourd'hui ? Si telle avait été sa pensée, il aurait, pour parler vulgairement, fermé boutique - et nous avec lui. Car qui pense ainsi ne peut tenir qu'un stand : celui de sa réussite personnelle. Attribuer cette idée à Lénine et aux bolcheviks, c'est admettre que, comme le prétendent les canailles des deux bords, ils ont revendiqué le Parti, la conquête du pouvoir, la dictature et la terreur, parce qu'ils avaient une telle soif de privilèges qu'ils étaient prêts à l'assouvir dans le sang ! Mais Lénine fustige implacablement cette engeance, en évoquant les chefs déçus qui manquent d'honnêteté envers eux-mêmes.

Nous n'avons pas besoin d'exposer cette question de façon doctrinale, car Lénine l'a résolue dans son magnifique ouvrage. Le mouvement des masses qui a enseigné la théorie, la seule juste, celle qui naquit en France et en Allemagne et vainquit en Russie, c'est le mouvement de "tout le dix-neuvième siècle", celui des masses qui, en 1789, se lancèrent à l'assaut de la Bastille. Lénine trouva cette théorie dans le "Manifeste", après qu'elle eut été falsifiée par des générations de faussaires, et il la retrouva dans les foules en révolte de 1905 et de 1917. Tel est le rapport entre théorie et action des masses dans la pensée et l'action de Lénine, et dans le torrent de l'histoire humaine. Pour lui, la théorie est née à une certaine date, à un moment de l'histoire où ses principes se sont cristallisés : la révolution française. Mais ce n'est pas de la théorie bourgeoise de la révolution libérale qu'il parle : c'est de la théorie entièrement différente et originale, engendrée par la nouvelle classe, le prolétariat, et formulée en termes de feu par Karl Marx.

Il est certain que la trajectoire de la révolution russe se déduit de celle de la révolution française, considérée comme le type même des révolutions bourgeoises, dont la première fut l'anglaise, et qui ne sont pas parfaitement identiques entre elles. Mais cette affirmation, qui sous-tend notre doctrine depuis plus d'un siècle, doit être comprise dans un sens dialectique ; car il ne s'agit pas de la trajectoire de la révolution perçue par les bourgeois, avec la "fausse conscience que la révolution avait d'elle-même" (Marx, Critique de l'Economie Politique), mais de sa trajectoire réelle, révélée par notre théorie.

La révolution française s'arrêta à la dictature de la bourgeoisie, tout en affirmant mensongèrement avoir abouti à la démocratie, grande conquête de toutes les classes. Le marxisme a découvert que la démocratie est la conquête d'une seule classe, celle des capitalistes, et il annonce la nouvelle révolution de classe et la dictature du prolétariat, prémisses indispensables à l'abolition des classes. C'est sous cette bannière que le prolétariat a lutté durant tout le 19^e siècle en Europe, avant et après la victoire de la révolution libérale.

Les défaites historiques n'empêchent pas que la théorie s'identifie à l'action des masses. Avant que les masses russes ne déclenchent leur lutte victorieuse, grâce à la leçon des batailles antérieures, celle de 1905 surtout (et c'est le pivot de l'oeuvre de Lénine), un parti, celui des bolcheviks, s'était aligné sur la théorie juste : LES MASSES NE S'ARRETENT PAS A LA DEMOCRATIE, QUI EST

LA DICTATURE DU CAPITAL, MAIS POUSSENT A LA DICTATURE DU PROLETARIAT. Lénine démontre magistralement qu'entre ces deux solutions, il n'y a pas une différence de degré, mais un abîme qui partage le monde moderne en deux camps irréconciliables.

Un lecteur lucide ne trouvera pas dans "La Maladie infantile" l'idée, chère aux renégats de Moscou, qu'il faut continuellement élaborer et modifier la théorie, mais notre propre thèse : la théorie révolutionnaire naît, à terme, à un tournant déterminé de l'histoire. Lénine pense comme nous que celui-ci ne fut pas octobre 1917, mais 1847, année où la classe ouvrière condensa dans son programme historique, le "Manifeste Communiste", son expérience du caractère trompeur de la révolution bourgeoise et du mensonge de la Démocratie-Conquête définitive de l'Humanité, et la nécessité de la détruire.

C'est se gausser de Lénine que de prétendre qu'il aurait permis d'"adapter" la théorie afin de l'"enrichir" grâce aux données nouvelles des temps modernes (temps de merde !). On en arrive ainsi tout droit à "la démocratie en général", c'est-à-dire à la démocratie bourgeoise, remise sur son piédestal et érigée en idole de l'humanité et - ce qui est plus terrible - du prolétariat.

PEUPLE, MASSES, CLASSE, PARTI

Battre l'infantilisme petit-bourgeois était une nécessité vitale ; on le voit au chapitre V, sur l'Allemagne, où Lénine relève les attaques de ses représentants contre l'organe primordial qu'est le parti.

Les opportunistes de droite, les révisionnistes, s'étaient déjà pareillement attaqués au parti. En Allemagne, en Italie, en Russie, partout ils usaient du même raisonnement insidieux, faisant passer les masses avant la classe, et la classe avant le parti. Lénine, et nous, faisons juste l'inverse.

Nous pouvons admettre que Lénine ait trouvé excessive notre façon d'affirmer cette position envers et contre tous. Nous reconnaissons qu'à la veille d'une bataille décisive, il est grave de courir le risque de perdre quelques bataillons ou quelques divisions, en repoussant trop brutalement ceux qui se défient du parti ; c'est pousser un peu loin le doctrinarisme. Néanmoins, ce n'aurait jamais été qu'une brutalité à l'encontre de l'infantilisme immédiatiste, qui conçoit l'action de la classe sans l'intermédiaire indispensable du parti, et qui, dans sa quête d'une illusoire pureté, finit par noyer la classe dans les masses, puis les masses dans le "peuple". Tous les opportunistes suivent cette pente fatale, et glissent du parti prolétarien dans un mélange de couches petites-bourgeoises, pour sombrer dans la démocratie populaire - totalement bourgeoise.

C'était la voie suivie par les opportunistes de la vieille droite. Partout ils avaient déprécié le parti. Pour eux, les confédérations syndicales jaunes comptaient plus, avec leurs effectifs

plus fournis et leur appareil bureaucratique, que le parti et son organisation politique. Les parlementaires avaient plus de poids que les sections et les militants, car ils représentaient une base plus large : tous leurs électeurs, dont la plupart n'étaient pas membres du parti. Par le truchement des députés du parti, les bonzes syndicaux traitaient avec le patronat et les ministères bourgeois, s'alliaient aux partis représentant les couches petites-bourgeoises, et cette chaîne aboutissait à l'assujettissement du prolétariat à l'intérêt populaire, national, "au-dessus" des classes, tout comme celle qu'ourdissent de nos jours leurs émules, ces imposteurs qui n'ont pas la franchise d'abandonner le nom de communistes et de léninistes!

Le plan de tous ces gens-là est calqué sur la légende des Journées de Juillet. En France comme en Italie, le "grand parti" (communiste !) est corrompu jusqu'à la moelle. Il a compromis la préparation des masses, et les a vidées de toute énergie de classe. Il recrute sa masse électorale dans toutes les classes, avec prédominance des petits-bourgeois sur les vrais prolétaires, et tend à englober les couches moyennes de la bourgeoisie, de façon à ne laisser à l'écart du "peuple" qu'une minorité de hauts fonctionnaires et de prétendus maîtres des monopoles.

Du fond d'un tel abîme, comment retrouver la lumière, voilà la question. Faut-il espérer dans "les masses" au sens le plus vague, ou, suivant un autre cliché à la mode, dans "les jeunes", qui donneraient une leçon à ce parti prêt, à chaque saute de vent, à rénover sa théorie, et qui, du coup, virerait à gauche et se donnerait une allure révolutionnaire ? Cette perspective même est illusoire quand il s'agit de partis aussi irrémédiablement pourris et contre-révolutionnaires.

Mais l'infantilisme 1960, pire que celui auquel Lénine trouvait des excuses dans les énormités droitières de 1920 (bien petites par rapport à celles d'aujourd'hui) dit mieux : les masses doivent agir sans esprit de classe, sans que prévalent les travailleurs salariés, et même en les subordonnant aux intellectuels, étudiants et autres scribes, toute organisation de parti étant abolie. L'action est tout.

Rappelons donc la position de Lénine : le premier facteur révolutionnaire est le parti politique ; la seule classe révolutionnaire est celle des salariés, urbains et ruraux ; la masse des travailleurs semi-prolétaires doit être subordonnée à la classe ; le simple soulèvement de cette masse peut être utile dans une situation archi-mûre, à condition que le parti prolétarien soit ferme sur la théorie et la stratégie, dont les principes fondamentaux sont : discipline et centralisation, dans le parti et dans la classe. Parti, centralisme, discipline organisationnelle et de classe : l'hésitation sur ces principes que la Gauche italienne revendiquait dès avant la guerre de 1914 définit parfaitement l'immédiatisme infantile. Nous ne jugeons pas utile d'insister davantage.

SOUPLESSE OU INFLEXIBILITÉ ?

Le monde contemporain et sa production intellectuelle sont farcis de clichés, ce qui caractérise une époque de décadence.

Une de ces idées bien ancrées est que, pour s'opposer aux monstrueux reniements auxquels nous assistons, il faut n'avoir pas appris chez Lénine que la tactique doit être souple.

Nous ne nions pas que Lénine ait employé ce mot. Mais en préconisant la souplesse, il était inflexible. Il voulait que le Parti soit souple, oui, comme une lame d'acier qui s'incurve et se redresse pour frapper l'ennemi au cœur. Alors que ces pailles qui osent l'invoquer, loin d'être fermes et élastiques, sont mous et informes comme des excréments.

Evitant d'éblouir ceux qui désirent y voir clair, Lénine ne fait pas étalage de sa puissance doctrinale. A la grande joie des intellectuels formés, comme ceux de Turin, à l'école idéaliste, il veut être concret et donne des exemples pratiques - méthode à laquelle nous n'avons rien à redire chez lui.

Voici ce qu'il dit : dans les années qui ont précédé la révolution, nous, bolcheviks, n'avons pas été intransigeants ; nous avons conclu des accords, des alliances, des compromis avec des partis bourgeois et petits-bourgeois. Mais ceci ne justifie nullement ceux qui, en Angleterre, en France, etc., se font les alliés de la bourgeoisie au pouvoir. Où se situe donc la limite entre la souplesse révolutionnaire et l'aplatissement devant la bourgeoisie ? La question est délicate.

Nous avons commencé par répondre à Lénine que le marxisme n'a jamais exclu que le parti ouvrier fasse bloc avec les partis démocratiques petits-bourgeois ou bourgeois avant la chute du régime féodal despotique. Lénine et Trotsky ont rappelé que Marx et Engels l'avaient dit en 1848. Dans une telle situation (analogue à celle de la Chine et des colonies à notre siècle), ces partis ont un programme et un objectif insurrectionnels. Ce n'est pas l'histoire récente qui nous fournira la solution du problème : Lénine nous la montre déjà achevée chez Marx. (Si c'est là du doctrinarisme, le "doctrinaire", c'est lui.)

Il s'agit de conclure des compromis avec ces organisations, mais sans jamais perdre de vue, au sein de la nôtre, que dans la prochaine phase à venir, ce seront des ennemis, et que notre duplicité manoeuvrière - duplicité à leur égard, et non envers nous-mêmes ! - amènera leur défaite et leur destruction. Manoeuvre agile, donc, qui, si on omettait de la préparer soigneusement dans nos rangs en dénonçant incessamment l'idéologie de ces alliés momentanés, se solderait par notre propre anéantissement.

On peut dire qu'il s'agit là d'un "schéma" ; théorique chez Marx parce qu'il n'a pas pu se réaliser entièrement, et devenu praxis chez Lénine avec l'action réelle d'Octobre 1917. Ceci est bien clair ;

mais il est tout aussi clair que la théorie a précédé l'action, et que la victoire a couronné la doctrine juste. Lénine craignait que nous autres jeunes n'en déduisions qu'il suffit de trouver la théorie juste, après quoi il n'y a plus qu'à se tourner les pouces. Nous avons fait de notre mieux pour ne pas mériter ce reproche ; mais il est beaucoup plus grave, mille fois plus infâmant, d'avoir, à force de souplesse, pris le pli fatal du défaitisme.

Lénine aurait dû examiner des situations propres aux régimes pleinement bourgeois. Et s'occuper des "alliés" et des "compromis" au sein des partis "ouvriers", qui étaient alors de trois sortes : la 2ème Internationale, l'Internationale deux et demie, et la 3ème Internationale. Ces questions furent au coeur des débats qui suivirent la mort de Lénine. A l'époque, les partisans du front unique se réclamèrent bien de lui, mais ils n'imaginaient pas, (comme nous le craignons et l'avons vu) que la théorie du compromis s'étendrait un jour à des partis et des Etats bourgeois et capitalistes à peine parfumés d'une pointe de "démocratie" - la même qui avait servi de prétexte aux canailles de 1914 pour se précipiter à la défense de la patrie impérialiste.

Les exemples tactiques de Lénine sont donc valables dans le cadre du régime tsariste. Cela suffit à établir qui comprend Lénine, et qui le renie.

Lénine rappelle qu'en 1901-2, les bolcheviks (qui s'appelaient encore les "sociaux-démocrates") conclurent pour peu de temps une alliance en bonne et due forme avec Strouvé, le dirigeant du libéralisme bourgeois (les fameux "marxistes légaux"). Mais comment et à quelles conditions, le texte nous l'apprend : "...en sachant mener en même temps sans relâche la lutte doctrinale et politique la plus implacable contre le libéralisme bourgeois et contre les moindres manifestations de son influence à l'intérieur du mouvement ouvrier."

Pourrait-on dire quoi que ce soit d'approchant de l'attitude des "communistes" français ou italiens durant la Résistance ? Sans parler de la différence énorme qui sépare le fascisme capitaliste du tsarisme féodal, ils n'ont pas mené la moindre lutte idéologique contre les radicaux bourgeois ni les démocrates chrétiens, permettant ainsi à leur influence de se répandre parmi les prolétaires, alors que ceux-ci étaient déjà arrivés à des positions anti-maçonniques et anti-catholiques.

Ce dernier bloc fut lui-même rompu, mais du fait des socialistes-révolutionnaires, qui n'étaient pas d'accord avec le traité de Brest-Litovsk. Ils rompirent donc, eux, par "intransigeance" et "haine du compromis". Dans le parti bolchevik, on fut au bord de la scission. Les ex-alliés tentèrent un soulèvement, qu'il fallut réprimer. Durant toute cette série de rebondissements, Lénine demeura dans la ligne marxiste révolutionnaire. Les "infantiles" ne le comprirent pas, mais en Italie nous étions de son côté, même au moment où les communications manquèrent.

Lénine explique carrément qu'il s'agissait là d'un compromis avec toute une classe non-prolétarienne : celle des petits-paysans.

Il réussit, et les paysans conservèrent leur élan révolutionnaire dans la lutte épique contre les Blancs de toutes nuances, qui comp- taient les voir se désolidariser des ouvriers des villes. Mais la grandeur de Lénine tient à ce qu'il ne compromit jamais en doctrine la théorie marxiste agraire, et exécuta toutes ces manoeuvres ar- dues les yeux imperturbablement fixés sur l'objectif final. C'est sous Staline que ce but fut inversé et trahi, et l'hégémonie du prolétariat sur les paysans réduite à moins que rien, pour aboutir à la création de cette forme petite-bourgeoise qu'est le kolkose. A la souplesse de manoeuvre révolutionnaire, on substitua la bas- sesse des renoncements qui ont fait de la Russie un pays nullement prolétarien, mais gouverné par ces valets du capital mondial que sont les petits-bourgeois. Et la pseudo-doctrine de la coexistence n'est que l'expression du genre de compromis que Lénine rangeait dans les compromis de trahison.

REVOLUTION POLITIQUE, EVOLUTION SOCIALE

Les pontifes réunis à Moscou ont eu le front de prétendre - au nom du marxisme et du léninisme ! - que le socialisme vaincra pacifiquement, en gagnant peu à peu, par sa seule vertu exemplaire et contagieuse, les pays du bloc de l'Ouest - c'est-à-dire par la voie même que, comme le montrent nos premières citations, Lénine avait éliminée dès 1920.

Aujourd'hui, à quarante ans de distance, et à travers des compromis aussi fourbes que laborieux, cette théorie stupide réappa- raît dans celle de l'Etat-Guide, auquel les quatre-vingts autres partis rendent un vil et dévotieux hommage. Ce "modèle" d'aujour- d'hui, quoiqu'il ait déjà un long passé industriel et capitaliste, brille surtout, dans le domaine même de la production industrielle, par la décentralisation et un mercantilisme mesquin, ainsi que par sa participation de plus en plus avérée au boursicotage mondial.

Et on jette sur tout cela une doctrine de pacotille, qui pue le clinquant, et prétend effacer toutes les erreurs passées en con- damnant très staliniennement tout dogmatisme, tout sectarisme, et aussi - impavidement ! - le révisionnisme.

Qu'est-ce que le révisionnisme ? C'est la négation du corpus intangible gravé par le marxisme dans le granit, puis relégué aux archives par les Allemands qui étaient ses dépositaires, jusqu'à ce que Lénine le fasse resplendir à la lumière du triomphe révolution- naire, dont les pages que nous étudions gardent et garderont l'éclat.

Cette mise en sommeil de la doctrine permet aux socialistes des déclins paisibles de se moquer du révolutionnarisme infantile et petit-bourgeois des anarchistes, qui prétendaient que l'Etat et toute l'armature sociale de l'exploitation s'écrouleraient en l'es- pace d'une Journée mythique, mais qui étaient cependant les seuls, durant cet intermezzo fin de siècle, à comprendre que le prolétariat doit détruire l'Etat et fonder une société sans Etat.

Lénine reprend la solution de Marx. Elle est très simple.

Il ne suffira pas d'une Journée, parce que la transformation de la structure économique de capitaliste en communiste pourra bien être accélérée, mais non instantanée (à moins de vouloir la mort par inanition de la société...et de son avenir). Mais cette raison "scientifique", objective, n'empêche pas notre parti révolutionnaire d'attendre et de vouloir la catastrophe. Il y aura une journée de bataille, mais elle n'entraînera pas la disparition immédiate de l'économie mercantile ni de l'Etat. C'est là que la dictature est indispensable ; et c'est pourquoi les révisionnistes, qui révisèrent le pronostic "catastrophique" de Marx, subtilisèrent également sa découverte de la dictature prolétarienne, pour laquelle les masses pratiquement dénuées de toute doctrine au sens scolastique s'étaient déjà battues en France à trois reprises.

L'économie aura tout le temps qu'il lui faudra (beaucoup de temps en Russie, nous prévenait Lénine : "pour nous, il a été plus facile de commencer, à vous, il vous sera plus facile de continuer." - on est loin de l'"Etat-Modèle" !). Mais l'Etat de classe existant, nous le ferons sauter dès le premier jour : dès le lendemain seront instaurés notre Etat de classe, la dictature, la transformation économique qui aboutira au communisme. Combien de temps il faudra ? Peut-être cinquante ans en Russie, disaient les grands bolcheviks, et peut-être dix ans en Europe si le prolétariat y impose sa dictature. Pendant ce temps, l'Etat déperira.

Encore une fois, qu'est-ce donc que le révisionnisme, cet assassin du marxisme ressuscité avec Lénine ? C'est le gradualisme en économie et en politique ; une perspective où la violence et la terreur de classe sont bannies, écartées dès maintenant de la scène historique. Et dans laquelle l'évolution de l'économie vers le socialisme commence sous la domination capitaliste.

Et cet ignoble Manifeste moscovite, est-il autre chose que du révisionnisme à la mode de 1960 ? N'est-ce pas du gradualisme - qui, triomphant à nouveau de Marx et de Lénine, veut les plonger dans la tombe de l'oubli - que cette perspective selon laquelle, sans autre guerre mondiale (Staline, lui, osait encore envisager la troisième !), une espèce de plébiscite universel permettrait, par une sorte d'imprégnation et l'imitation de modèles patentés, la propagation en douceur d'un système socialiste !

Comme Marx et Lénine répudièrent la débile palinodie des pacifistes, nous devons faire justice de cette perspective, qui est la plus malfaisante des visions évolutionnistes de l'histoire humaine. Car s'il est vrai que la guerre représenterait une catastrophe pour l'humanité, la dialectique de Marx et de Lénine, que nous sommes seuls à appliquer, montre que son seul salut est dans la théorie "catastrophique" : le feu d'artifice de la guerre civile pulvérisera le bloc complice et compétitif des exploités et des traîtres.

VII

APPENDICE SUR LES "QUESTIONS ITALIENNES"

OBJET DE CES REMARQUES

Si nous jugeons bon de consacrer quelques pages aux "questions italiennes" qui provoquèrent des discussions au sein de l'I.C. dans le premier après-guerre, ce n'est pas, loin de là, que les faits et gestes du parti italien et la manière dont l'I.C. les apprécia aient été au centre de la divergence qui, après 1920 et la mort de Lénine, ne cessa de s'approfondir entre nous. La question essentielle était alors comme aujourd'hui celle de la tactique communiste internationale, et, plus généralement, celle de la stratégie révolutionnaire dans l'aire européenne et non-européenne. C'est là-dessus que nous devons et pouvons, après quarante ans révolus, faire le bilan.

La banqueroute totale de la révolution dans les pays capitalistes occidentaux prouve que la consigne de Lénine concernant la "souplesse" engendra des abus analogues à ceux qu'il imputait aux traîtres comme Kautsky et Cie. Nous avons expliqué pour quels motifs historiques Lénine estima nécessaire à ce moment-là de lutter plus activement contre le danger que représentait la "raideur" que contre l'excès de "souplesse". Nous, nous surévaluions le risque de cette dernière, et des concessions qu'on lui faisait, parce que nous voulions sauvegarder le parti ; Lénine voulait sauver la révolution européenne, sans laquelle il savait la russe perdue. Nous pouvons admirer cette largeur de vue, méconnue et passée sous silence par ceux qui donnent pour révolutionnaire la Russie actuelle.

Il serait minable de nous faire un mérite de la conjoncture historique désastreuse qui a causé la perte de la révolution en Europe et en Russie, et anéanti le parti communiste mondial. Les Cassandre n'ont pas réussi à les sauver !

Le but de notre étude est d'arriver à fixer la limite tenue qui sépare la souplesse préconisée par Lénine - et que nous n'hési-

tons pas à dire excessive quand il s'agit des pays embourbés dans la démocratie moderne - de la souplesse dévergondée des traîtres de 1920, qui n'a été surpassée que par celle de la nouvelle vague de salauds, que Lénine a eu la chance de ne pas connaître.

Voici encore un passage de son texte : "Pour marcher à la victoire avec plus de confiance et de fermeté il ne nous manque qu'une chose (magnifique optimisme qui nous effrayait ! N.d R.), et c'est la conscience, mûrement étudiée et réfléchie, que les communistes de tous les pays doivent avoir de la nécessité d'arriver au maximum de souplesse dans leur tactique... Ce qui est advenu à des marxistes aussi érudits et à des chefs de la IIème Internationale aussi dévoués au socialisme que Kautsky, Otto Bauer et autres pourrait (et devrait) être une leçon fructueuse. Ils avaient parfaitement conscience de la nécessité d'une tactique souple, ils avaient appris eux-mêmes et ils enseignaient aux autres la dialectique marxiste... mais, au moment d'appliquer cette dialectique, ils commirent une telle erreur, ou se montrèrent dans l'action tellement étrangers à la dialectique, tellement incapables d'escompter les rapides changements de formes et l'intrusion rapide d'un contenu nouveau dans les formes anciennes, que leur sort n'est guère plus enviable que celui de Hyndman, de Guesde et de Plékhanov."

Le sort des trois derniers fut de passer dans le camp des défenseurs de la patrie, ce qui est pour Lénine le comble de l'infâmie ; mais celui des premiers, des centristes, ne fut pas plus reluisant : comme le rappellent les pages qui précèdent et suivent notre citation : ils allèrent jusqu'à applaudir - au nom d'une soi-disant orthodoxie marxiste - non seulement les injures, mais aussi les corps expéditionnaires envoyés par les bourgeois "punir" les soviets russes.

Le destin des responsables du récent Manifeste n'est pas plus brillant. Eux aussi, ils ont encore l'aplomb de prendre pour point de départ la souplesse léniniste et la dialectique de Marx. Eh bien ! Où arrivent-ils ?

Alors que Lénine voulait enseigner que des manoeuvres tactiques audacieuses peuvent être utiles quand l'agilité dialectique ne fait pas oublier les bases (sans lesquelles il n'y a plus de Lénine) qui, comme il le répète à chaque page, sont pour tous les pays la dictature du prolétariat, le système des soviets et la destruction du parlement, aujourd'hui les 81 compères osent déclarer en son nom : "La classe ouvrière a la possibilité de transformer le parlement d'instrument des intérêts de classe de la bourgeoisie en instrument au service du peuple travailleur."

Est-ce là du "vin nouveau coulant dans de vieilles outres" ? De la souplesse léniniste ? Ou du pus qui jaillit des salopards pourris ?

Voilà comment, en termes non doctrinaux, mais historiques, nous, communistes sans patrie, posons la question de la tactique.

Si nous nous occupons de l'Italie, c'est donc pour une raison accessoire : d'abord, parce que Lénine en parle, ensuite parce qu'il n'est pas sans intérêt de montrer qu'avant même de connaître son ouvrage (et peut-être une seule de ses oeuvres), la Gauche marxiste italienne avait déjà adopté la ligne juste, celle qui lui fait condamner aussi bien le doctrinarisme de droite que de gauche, c'est-à-dire la pourriture de tous les temps comme le balbutiant immédiatisme petit-bourgeois, que dans notre petit rayon d'action national nous avions déjà déboutés depuis longtemps.

Parti de classe, centralisation, discipline, tels sont les facteurs de la victoire des bolcheviks que Lénine met au programme de tous les pays.

Cela implique une lutte sans quartier contre les "maladies" (qu'elles se présentent comme de droite ou de gauche) qui ont nom : économisme, travaillisme, ouvriérisme, syndicalisme, localisme, autonomisme, individualisme, anarchisme, apolitisme. Il fut facile de dire qu'en se prononçant pour l'abstention aux élections de 1919, la Gauche italienne s'écartait de la ligne marxiste. La vérité est tout autre ; la preuve en est fournie non seulement par la théorie, mais aussi par les faits - à condition qu'ils ne soient pas falsifiés.

DE L'UNITE NATIONALE A LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Les ouvrages sur le mouvement prolétarien d'Italie ne manquent pas, bien que leur lecture prête à confusion en raison de la position idéologique de leurs auteurs et que les recueils purement documentaires soient trop pesants à lire.

Nous ne donnons ici que quelques indications pour arriver rapidement à 1920. (1)

Il faut reconnaître aux anarchistes - appelés alors "communistes libertaires" et groupés avec les marxistes au sein de la Ire Internationale jusqu'en 1872 - le mérite d'avoir les premiers assumé la position historique selon laquelle, une fois terminée la lutte pour l'indépendance nationale et acquise la victoire de la bourgeoisie libérale, les ouvriers ne devaient pas s'abandonner à l'euphorie, mais considérer leur alliée de la veille comme leur ennemi. Il est évident que c'est la position marxiste historique, tout comme la thèse suivant laquelle le nouveau heurt social ne devait pas avoir un caractère défensif, mais offensif : lutte insurrectionnelle et guerre civile. On pourrait dire qu'il s'agissait

(1) Pour plus ample information, on pourra consulter notre ouvrage en langue italienne : Storia della Sinistra comunista, dont le 1er volume a été résumé en français dans les nos. 28 à 33 (épuisés) de Programme Communiste, et dont le 2ème volume doit paraître en 1972.

d'une tentative insuffisante toutefois sur le plan théorique et organisatif, de passer sans délai, dès le lendemain de la victoire de la bourgeoisie, au combat contre l'ex alliée pour la conquête du pouvoir, comme le voulait Marx en 1848, et comme le réalisa Lénine en 1917.

En Italie, les luttes étaient locales, régionales, conduites par des bandes qui échouèrent dans leur héroïque tentative d'attaquer les préfectures de police des grands centres, et furent devancées dans les campagnes par la répression impitoyable de l'Etat bourgeois. La tradition des marxistes de Gauche ne peut se rattacher à cet extrémisme de type conspirateur et, en un certain sens, "blanquiste". La lettre d'Engels à la Plèbe de Pavie (De l'autorité, 1873) donne la position correcte. La révolution n'a pas seulement besoin d'hommes audacieux et d'armes, mais encore d'une organisation de Parti centralisé nationalement, prête à agir comme une armée disciplinée dans la guerre civile, afin d'ériger un Etat prolétarien après la destruction de l'Etat bourgeois. A l'origine, en 1870, nous nous sommes avec raison, appelés des "communistes autoritaires". Ce fut une erreur théorique (et qui montre que la précision des termes et la rigueur des formules sont une nécessité vitale pour le mouvement révolutionnaire) d'abandonner le qualificatif "autoritaires" pour celui de "légalitaires". Dans les dernières décennies du 19ème siècle, celui-ci entraîna à la pratique des partis socialistes qui, comme les margoulins de Moscou, voyaient dans les élections et le Parlement un moyen de classe pour la conquête du pouvoir.

En 1892, au Congrès de Gênes, les socialistes se séparèrent des anarchistes sur la question de la "conquête des pouvoirs publics". Lorsqu'au Congrès de Bologne de 1919 nous avons soutenu que l'adhésion à la 3ème Internationale commandait que l'on modifie cette formule, le vieux Lazzari s'efforça de prouver qu'elle n'excluait pas la prise insurrectionnelle du pouvoir. Comme le fit remarquer notre camarade Verdaro, cet attachement de Lazzari à l'ancien programme s'expliquait par le fait qu'il en était un des rédacteurs. Lazzari avait longtemps lutté contre les réformistes ; mais durant la guerre, et dès avant 1917, nous avons dénoncé son centrisme, semblable à celui que Lénine reprochait à Kautsky. Il n'en est pas moins certain qu'un Lazzari était beaucoup plus "à gauche" que les "communistes" d'aujourd'hui.

Au tournant du siècle, alors que les anarchistes se cantonnaient dans l'individualisme comme doctrine, et dans l'attentat comme méthode, les socialistes italiens se divisèrent de plus en plus nettement, comme dans toute l'Europe, en réformistes et révolutionnaires. Il est inutile d'insister sur le fait que les réformistes étaient des évolutionnistes et reniaient le principe de la révolution sociale comme seule voie menant au socialisme ; l'aile révolutionnaire ne revendiquait pas clairement la dictature, mais pour eux l'activité parlementaire était uniquement un moyen d'agitation sur la base de la lutte des classes, excluant non seulement la possibilité d'entrer dans les gouvernements bourgeois, mais aussi celle de faire bloc avec les oppositions parlementaires de gauche.

L'intransigeance à l'égard des élections était un modeste banc d'essai en ces temps idylliques qui ne laissaient pas prévoir la terrible et proche explosion de la première guerre mondiale. Toutefois, en Italie, la Gauche marxiste progressa jusqu'en 1914. Elle s'affirma très nettement dans la lutte contre l'affiliation à la franc-maçonnerie et dans la liquidation du vulgaire anti-cléricalisme petit-bourgeois de l'époque. Mais la meilleure confirmation de la justesse de sa théorie, au sens où Lénine l'entendait, fut la position qu'elle adopta face au syndicalisme révolutionnaire propagé par l'école française de Sorel, et qui avait la faveur des courants anarchistes.

En réaction "infantile de gauche" à la dégénérescence parlementariste et collaborationniste des partis socialistes d'alors, les soréliens niaient le Parti et les élections. Ils revendiquaient la violence de classe et l'insurrection, mais voyaient dans celle-ci la fin de l'Etat en général. Pour eux, action directe signifiait affrontement du prolétariat organisé dans les syndicats et armé de la grève générale avec l'Etat bourgeois, qui, selon la conception anarchiste, devait disparaître dans la bataille, sans céder la place à un Etat ouvrier bien défini.

Au cours de la première décennie de ce siècle, où les syndicalistes quittèrent le Parti et la Confédération générale du travail, la Gauche socialiste fit une critique radicale de ces erreurs immédiatistes. D'après Lénine, la forme apte à se remplir du contenu révolutionnaire est le parti politique, et non le syndicat. Dans le syndicat se développe l'esprit de catégorie, et dans le syndicalisme des conseils d'usine, né plus tard, l'esprit encore plus borné de "l'entreprise". Ce n'est que dans le Parti que l'on parvient à l'unité de la lutte non seulement nationale mais mondiale. Et c'est de l'"infantilisme" que de tirer de la dégénérescence du parti et de ses députés une leçon d'apolitisme et d'anti-partisme, qui, plus que l'abstentionnisme électoral, fait renoncer à la dynamique révolutionnaire, qui elle, est politique, parce que la guerre armée entre les classes est par excellence un acte politique. Les syndicats aussi avaient dégénéré, en s'orientant vers le pire des minimalismes et la pratique des modestes conquêtes, et ils avaient provoqué l'abâtardissement parlementaire. Mais cela ne justifiait pas la scission syndicale. Ces positions, adoptées après la guerre par la 3ème Internationale, étaient déjà bien claires avant pour nous en Italie.

La question du Parti et celle de l'Etat avaient été énoncées sans équivoque. Les textes des Congrès de 1912 et de 1914 en font foi. Les syndicalistes se vantaient d'être anti-étatistes ; il leur fut plus d'une fois répondu, dans nos journaux du mouvement de jeunesse, que nous aussi, socialistes révolutionnaires, nous étions contre l'Etat - en ce sens que nous voulions renverser le pouvoir existant et parvenir à l'extinction de tout Etat après que, sous une forme nouvelle, il aurait servi au prolétariat pendant la période historique de transformation sociale. Comme exemple de cette position, nous pouvons citer le discours de Franco Giarrantini au congrès d'Ancône, où il développa ce thème qui n'était pourtant pas d'"actualité".

LA GUERRE DE 1914

L'histoire de ces années est bien connue, même des plus jeunes. L'attitude du parti socialiste italien fut bien différente de celle, désastreuse, des socialistes français, allemands, autrichiens et anglais. Cela tint au fait que l'Italie ne fut entraînée dans la guerre qu'avec neuf mois de retard ; mais on a bien le droit d'affirmer, comme pour le parti bolchevik, que la lutte menée par l'aile gauche marxiste contre les erreurs doctrinales de droite et de gauche (réformistes et anarchisantes, que nous avons toujours définies comme les deux faces d'une même erreur petite-bourgeoise) eut des effets utiles. Un article, écrit par l'un des nôtres dans l'"Avanti!" du 13 juillet 1913 luttait contre les partisans de l'abstention aux élections politiques imminentes ; il était intitulé : "Contre l'absentéisme !".

Au sein du Parti dont l'énorme majorité était contre la guerre, surgit une dangereuse tendance centriste qui fut aussitôt dénoncée - comme le montrent les articles de l'"Avanti !" pourtant soumis à la censure - et elle fut combattue entre autres dans les assemblées de Rome (1916), de Florence (1917) où la Gauche se delimita nettement. En lisant ces articles (cf. Storia della Sinistra), on constate qu'avant même la publication des thèses Lénine-Zinoviev et les réunions internationales de Zimmerwald, nous avions affirmé la nécessité de la scission internationale qui aura lieu après la guerre, et même dans le Parti italien "non traître".

La Gauche ne se borna pas à condamner la formule des droitières qui était de subir le fait accompli de l'intervention de l'Italie dans la guerre et de se consacrer à une oeuvre de "croix-rouge civile" ; ni d'attaquer cette droite lorsque, au lendemain de l'invasion autrichienne à Caporetto, elle adopta une position de défense de la patrie. Elle désavoua la direction pour son mot d'ordre douteux "ni adhérer ni saboter". La Gauche défendit le défaitisme révolutionnaire dans la guerre, avant même que Lénine en ait parlé.

Déjà en novembre 1914, nous parlions dans un article d'une "nouvelle Internationale ayant un programme nettement communiste". En mai 1917, la Gauche s'insurgea contre une motion de la direction qui voyait la situation modifiée - l'habituelle maladie des "tournants" ! - du fait du message de guerre de Wilson et de la chute du tsar en Russie, ce qui redonnait un vernis "démocratique" au camp impérialiste occidental. Dès ce moment, Serrati s'inquiéta de la "rupture" vers laquelle nous tendions et à laquelle il devait s'opposer, et continua à s'opposer en 1919 et en 1920, c'est-à-dire au moment décisif.

Il ne s'agit pas de faire ici étalage de nos mérites, mais de montrer comment évolua la situation historique en Italie.

LE CONGRES DE 1919 ET LES ELECTIONS

Les matériaux assez intéressants, confirmant ce que nous allons exposer, se trouvent dans le compte-rendu, très difficile à trouver aujourd'hui, du Congrès du Parti socialiste italien réuni à Bologne en octobre 1919. Dans tous les discours de la fraction communiste abstentionniste - minoritaire en face du groupe maximaliste, prépondérant, et de la tendance réformiste qui s'intitulait, comme à l'ordinaire, d'unité et de concentration -, deux points furent traités à fond : l'unité du Parti devenue un boulet aux pieds du prolétariat impatient d'entrer dans la lutte, et les élections générales imminentes qui, nous l'avions prévu, allaient faire dévier les énergies de classe vers la légalité, énergies qu'un Parti n'ayant pas un caractère hybride aurait pu mener vers de grands succès révolutionnaires.

Si les maximalistes repoussèrent l'idée d'une scission, ce fut justement pour ne pas compromettre la campagne électorale. C'est l'occasion de faire connaître un fait de la plus haute importance. Durant la séance publique, nous déclarâmes que la motion de la fraction maximaliste (celle de Serrati à laquelle adhérèrent Bombacci, Gennari, Graziadei, Gramsci et tous ceux qui, après le Congrès de Livourne en 1921, se rangèrent à nos côtés) était très proche, dans sa partie programmatique et théorique, de la nôtre, qui était entièrement sur la plateforme de la 3ème Internationale ; il ne restait donc qu'une seule divergence : la participation aux élections et l'exclusion du Parti des militants qui n'acceptaient pas le nouveau programme. Sans nous référer maintenant aux décisions du Congrès de 1920 qui sanctionnèrent la scission tout en se prononçant, comme on le sait, pour la participation au Parlement, il y a un fait qui, naturellement, ne figure pas au procès-verbal : avant le vote, les dirigeants de la fraction abstentionniste firent un pas vers les maximalistes en leur offrant de voter ensemble avec eux, à condition que fut décidée la scission avec la droite de Turati. Or cette avance fut immédiatement repoussée : non seulement on voulait faire les élections, mais on voulait les faire avec le maximum de chances de succès, c'est-à-dire unis aux forces électorales de Turati et Cie. Il est évident que les Serratistes ne voyaient pas l'action parlementaire telle que Lénine la concevait, comme un moyen de subversion, mais en social-démocrates qui, vu la situation de l'après-guerre et la colère prolétarienne, avaient l'espoir d'emporter la majorité au Parlement. Oh ! pauvre ombre du brave Serrati ! Combien en as-tu entendus de nous d'abord, et ensuite de Gramsci et des siens, jusqu'à ce que tu te couvres la tête de cendres à Moscou-Canossa ! Qui eût cru que le serratisme triompherait en 1960 dans l'Internationale des charognes ! ?

La question de la scission entre ceux qui suivaient le programme communiste et ceux qui se maintenaient sur une position social-démocrate était plus importante que celle du parlementarisme et des élections italiennes, bien que celles-ci aient marqué un détournement des forces prolétariennes et auront donc, en substance, amené la victoire fasciste de la bourgeoisie.

En posant la question de la scission, nous pensions aux tragiques exemples des révolutions en Allemagne, en Bavière, en Hongrie, etc. Les textes des discours de Verdaro, de Boero et de tous nos orateurs montrent que nous expliquions comment dans ces combats - et du reste aussi au cours de la lutte victorieuse en Russie - les adversaires du programme communiste de la dictature du prolétariat étaient passés aux côtés de la bourgeoisie au moment du choc, que nous voyions très proche en Italie. Nous rappelions le télégramme de Lénine réclamant l'exclusion des social-démocrates du gouvernement communiste hongrois de Bela Kun, télégramme que la presse bourgeoise avait diffusé avant la chute fatale des soviets de Budapest. Nous n'avions pas encore lu alors "La Maladie infantile" où il est question de cette tragique expérience et de ses causes, mais nous étions au même diapason.

Au lendemain du vote de Bologne, nous ne sortîmes pas du Parti et, nous pliant à la discipline, nous fîmes les élections, comme du reste nous devons le faire après le Congrès de 1920 et la constitution sur cette base du Parti communiste à Livourne en 1921. Tout cela montre que notre attitude, loin d'être empreinte de rigidité doctrinale, était au contraire très "souple". Mais, justement comme nous n'avons pas été des doctrinaires, nous pouvons aujourd'hui à bon droit demander quels ont été les résultats finaux de la manoeuvre du Parti prolétarien. A Bologne et ensuite à Moscou en 1920, nous avons soutenu que la participation parlementaire était impossible sans retomber dans la conception social-démocrate de la conquête du pouvoir par le moyen du Parlement, ce qui était contraire à la conception révolutionnaire. Les faits ne nous fournissent-ils pas aujourd'hui la preuve que notre prévision était exacte ?

C'est le moment de revenir au texte de Lénine. Sa conception de la tactique nous montre un Parti qui sait ne pas être rigide en deux sens : quand il s'agit de s'allier pour un moment et par une manoeuvre dont la "forme" peut être celle d'un compromis, à des forces plus ou moins distantes de lui, et quand il s'agit d'exécuter le mouvement stratégique opposé, c'est-à-dire revenir, avec plus de vigueur encore, sur la position d'attaque directe contre tous les ennemis. Le Parti qui aurait effectué ces deux manoeuvres avec succès pourrait se vanter d'avoir compris et appliqué dialectiquement la consigne léniniste.

Mais à quoi assistons-nous aujourd'hui ? Nul n'a fait une brève incursion dans la méthode parlementaire pour retourner ensuite, avec une violence redoublée, à l'assaut révolutionnaire. Au contraire, le mouvement s'est enfoncé jusqu'au cou, s'est englué dans l'idolâtrie démocratique et les pratiques parlementaires. Lénine a expliqué, en revanche, que la force des bolcheviks avait été d'avoir su pratiquer, avec une égale détermination, la tactique de la présence à la Douma et celle de son boycottage.

Voici, précisément, le cas où Lénine justifie le boycottage : "lorsqu'en août 1905, le tsar proclama la convocation d'un parlement consultatif, les bolcheviks, à l'encontre de tous les partis d'opposition, à l'encontre des mencheviks, proclamèrent le boycottage de ce parlement et la révolution d'Octobre 1905 le balaya effecti-

vement. A cette époque, le boycottage fut juste, non point parce qu'il est juste en général de ne pas participer aux parlements réactionnaires, mais parce qu'on avait exactement jugé la situation objective de nature à changer rapidement la vague de grèves en grève politique, puis en grève révolutionnaire et enfin en insurrection." (p. 29. Souligné par nous. N.d. R.)

Nous n'avons jamais soutenu qu'il ne faut pas participer aux Parlements réactionnaires : ce sont les Parlements démocratiques qui nous font horreur ! Dès la fin du Congrès de Bologne, Verdaro abordait la question en disant que la participation était logique dans une Douma réactionnaire où les députés étaient déportés en Sibérie. Et lorsque, par exemple, les députés communistes, au moment de l'assassinat de Matteoti, participèrent au boycottage du Parlement fasciste en se retirant sur l'Aventin, ce fut la Gauche qui exigea de la direction du Parti communiste, passée de nos mains à celles de Gramsci-Togliatti, qu'elle réparât cette grave erreur en renvoyant les députés communistes à la Chambre, d'où les fascistes les expulsèrent par la force !

Sur la base de cette explication de Lénine qui, à la page suivante, qualifie d'erreur le boycottage de 1906 et de 1907, parce que la situation s'était refroidie, nous voulons tirer la comparaison avec l'Italie de 1919. Pas de doctrinarisme donc : nous examinons les situations, ce que l'on nous a toujours accusé de ne pas savoir, ni de vouloir faire. Mais notre thèse est la suivante : on n'évalue bien les situations qu'à condition de prendre pour base une théorie immuable.

LES RÉALITÉS DU PREMIER APRÈS-GUERRE ITALIEN

Bien qu'elle eût abouti à la victoire nationale et non à la défaite, la guerre qui s'est terminée en 1918 avait été plus dure pour le prolétariat que celle de 1940-45. Après avoir laissé sur le Carso, dans douze folles batailles, six cent mille cadavres, les soldats italiens firent la grève militaire à Caporetto. Comme il est de tradition dans les "triumphes" de la bourgeoisie italienne, avide et timorée, ce furent les événements extérieurs qui changèrent en sa faveur le cours de la guerre. Le Parti socialiste qui était resté fièrement opposé à celle-ci, jouissait parmi les masses d'une immense popularité qui fut sauvegardée parce que, entre autres, nous de la gauche, nous avons empêché les parlementaires de s'embourber dans le social-patriotisme vers lequel ils tendaient en 1917.

Il était évident que la consultation électorale serait un revers pour les interventionnistes, qui étaient un ramassis infect de nationalistes pro-autrichiens, francs-maçons, républicains, mussoliniens et autres déchets du mouvement socialiste. Non seulement la haine des ouvriers pesait sur eux, mais la bourgeoisie même, qui craignait la fureur de la classe ouvrière, visait à se défaire des responsabilités de la guerre et vantait l'opposition à la guerre de gens comme Giolitti, Nitti - grand régisseur des élections annoncées pour l'automne 1919 - et des catholiques populaires (les démocrates-

chrétiens d'aujourd'hui). C'est ce qui jetait la base pour une opposition fasciste bourgeoise, qui fut amenée à se fabriquer un programme de lutte extra-parlementaire. Ce que nous avons dit à Bologne montre que nous avons compris la situation telle qu'elle se présentait en Italie : le fascisme eut la partie belle et remporta finalement la victoire, car nous, prolétaires, nous étions passés avec toutes nos forces sur le terrain de la légalité, alors que dans la rue nous étions alors les plus forts. Nitti, Giolitti, Bonomi firent le reste, ainsi que l'histoire le rapporte.

Nous étions les plus forts, parce que les vagues de grèves revendicatives de catégorie commençaient à déferler d'une façon de plus en plus ample, mais aussi du fait que les masses ouvrières sentaient que les résultats seraient maigres et précaires si l'on ne passait pas sur le terrain politique (le développement de Lénine était précisément : grève générale politique, grève révolutionnaire, insurrection en vue de la prise du pouvoir). A Bologne déjà, nous avons parlé du fascisme pour poser l'alternative léniniste : dictature du prolétariat ou dictature de la bourgeoisie. Elle était valable pour toute l'Europe, c'était bien vrai. Mais nous insistions avec force sur la nécessité du Parti révolutionnaire.

Voici comment la situation se présentait alors : les fascistes - c'est-à-dire les ex-interventionnistes - faisaient leur propagande dans les rues en proclamant que les nôtres, les rouges, sifflaient les anciens combattants et arrachaient les décorations de la poitrine des mutilés de guerre. (Telle était profonde l'indignation prolétarienne contre la guerre, comme on le voit. Aujourd'hui, on élève sur le pavois les décorés des deux guerres - les fascistes aussi bien que les résistants - et on les gratifie tous des mêmes minauderies hypocrites). Les industriels et les propriétaires fonciers, menacés par la vague des revendications syndicales, applaudissaient aux excitations et aux premières provocations fascistes. Et même si la police obéissait à Nitti, que d'Annunzio traitait de "fayot", elle se préparait tout doucement à l'évolution qui suivit : en août 1922, l'armée et la flicaille donnèrent la victoire aux bandes fascistes en dépit de la démocratie, maîtresse de son stupide Parlement.

C'était alors le moment décisif, car les grandes vagues du mouvement de classe, comme l'occupation des usines de 1920, étaient encore à venir. C'est tout de suite après la fin de la guerre qu'il fallait épurer le parti, et cesser de consulter dans les tournants décisifs cette Direction, ce groupe parlementaire et cette Confédération du travail qui, tant de fois, ont réussi à éviter l'éclatement des luttes.

Se lancer en 1919 dans les grandes saturnales électorales signifiait enlever tout obstacle sur la route du fascisme qui, pendant que les masses étaient chloroformées dans l'attente de la grande épreuve parlementaire, brûlait, lui, les étapes et se préparait à venger les affronts subis par les prétendus héros de la guerre bourgeoise.

La victoire, l'élection de cent cinquante députés socialistes,

fut acquise au prix du reflux du mouvement insurrectionnel et de la grève générale politique, de la remise en question des conquêtes revendicatives elles-mêmes, et la classe bourgeoise tout entière - y compris la moyenne et la petite bourgeoisie, ce bouillon de culture de la vermine fasciste, hier et aujourd'hui, en Italie et ailleurs - remporta la partie sur nous. Il était tard à Livourne pour la scission ; il l'était plus encore, après la marche sur Rome, pour espérer repêcher, avec Serrati, le Parti socialiste, l'"Avanti !", etc. - mais c'est là une autre question.

Un méchant petit écrit a été publié récemment par l'"Unità" à l'usage des jeunes : une histoire du Parti communiste d'Italie. On y rappelle qu'à un certain moment (entre le Congrès de Bologne et celui de Livourne), lors de l'isolement d'un de ces vastes mouvements du prolétariat turinois auquel toute l'Italie aurait dû répondre, mais qui une fois de plus avorta, la section de la fraction abstentionniste (majorité locale) demanda au Comité central de la fraction de décider la scission immédiate et la fondation du Parti Communiste. Le groupe de l'"Ordine Nuovo" commença à comprendre, peut-être, l'énorme erreur qu'il avait commise à Bologne en votant pour l'unité en vue des élections.

Plusieurs fois, on nous a demandé pourquoi nous n'avions pas fait la scission dès après le Congrès de Bologne.

Nous avons déjà dit que Lénine lui-même ne se serait pas étonné si elle s'était produite. Dans "La Maladie infantile du communisme", par deux fois, dans une note et dans l'Annexe, il parle des abstentionnistes italiens ; il dit qu'ils ont tort de ne pas vouloir aller au Parlement, mais qu'ils sont les seuls à avoir raison en exigeant que l'on se sépare des réformistes et des kautskystes d'Italie, et cela il l'affirme avec une grande force. Si nous disons qu'il aurait applaudi à une scission que nous aurions faite plus tôt, c'est en nous basant sur le passage qui se trouve précisément au début de l'Annexe sous le titre : "La scission des communistes allemands".

UNITE OU SCISSION ?

Lénine y dit : "La scission du Parti communiste en Allemagne est maintenant un fait accompli. Les "communistes de gauche" ou "opposition de principe" ont constitué un "Parti communiste ouvrier" par opposition au "Parti communiste" ! En Italie aussi nous marchons, semble-t-il, à un schisme, je dis : semble-t-il, parce que je ne possède que deux numéros complémentaires, les numéros 7 et 8 du journal de gauche "Il Soviet" où est ouvertement envisagée la possibilité et la nécessité de ce schisme, et où il est parlé également d'un congrès de la fraction abstentionniste, c'est-à-dire hostile à la participation au parlement, fraction qui fait jusqu'à présent partie du Parti Socialiste italien." (p. 105)

Cette annexe de Lénine date du 12 mai 1920, les numéros

de "Il Soviet" qu'il mentionne sont de mars. La conférence qu'il appelle congrès, eut lieu à Florence au printemps ; elle ne décida pas la sortie du Parti, car on voulait attendre la décision de l'Internationale. Avons nous eu tort ou raison ? Cette question n'a pas de sens ; il en fut ainsi.

Lénine continue : "On peut craindre que le schisme des "gauches", des antiparlementaires (souvent aussi antipolitiques, adversaires de tout parti politique et de l'action dans les organisations professionnelles) ne devienne un phénomène international, comme la scission avec les centristes, kautskiens, longuettistes, indépendants, etc. Admettons qu'il en soit ainsi. Un schisme vaut toujours mieux qu'une situation confuse entravant le développement doctrinal, théorique et révolutionnaire du Parti, comme aussi sa croissance et son travail pratique réellement organisé et harmonieux, préparant réellement la dictature du prolétariat." (souligné par nous)

Le texte continue en prophétisant qu'une semblable scission serait suivie d'une fusion - à la différence d'une scission du côté de la droite - en un Parti unique (on trouve cette formule par deux fois à la fin du dernier alinéa du paragraphe) de tous les membres du mouvement ouvrier, partisans du pouvoir des soviets et de la dictature du prolétariat.

Voici ce que pensent aujourd'hui de la "scission" les porcs de Moscou, qui prétendent suivre fidèlement la ligne léniniste : "Le principal obstacle qui s'oppose à la lutte de la classe ouvrière en vue d'atteindre ses propres objectifs (parmi lesquels on ne compte plus la dictature, où la violence est remplacée par la "voie pacifique", la guerre et les soviets par la conquête des parlements, N.d.R.) continue d'être la scission dans ses rangs." (Unità, 6 décembre 1960). Suit un chaleureux appel à l'alliance, non avec les centristes, mais avec les social-démocrates avérés de droite.

Voilà en ce qui concerne les partis ; quant aux classes, on va désormais jusqu'à faire du pied à la bourgeoisie moyenne. Tel est l'usage que l'on fait, en 1960, du classique ouvrage de Lénine !

L'IMMEDIATISME ORDINOVISTE

Le péril que Lénine qualifiait en 1920 des mots devenus par la suite classiques : infantilisme et doctrinarisme de gauche, aboutit à méconnaître que le contenu révolutionnaire doit imprégner deux formes d'organisation éminemment politiques centralisées : le Parti de classe et l'Etat de classe. Partir du fait que les partis politiques, non seulement bourgeois, mais encore ouvriers, ont pratiqué une politique contre-révolutionnaire en 1914, pour en conclure comme les extrémistes allemands, au refus du parti, c'est vraiment s'abandonner à une mythologie infantile et antihistorique. Une erreur analogue, propre aux liber-

taires, est de déduire de la fonction contre-révolutionnaire de l'Etat bourgeois le refus de la forme étatique. Ce serait une erreur semblable que de reprocher à Lénine (et à Marx) d'avoir défendu la révolution autoritaire, sous prétexte que l'Etat russe a dégénéré.

Ce qui constitue véritablement l'unité (qualitative avant que d'être quantitative) de la lutte prolétarienne, dans l'espace et dans le temps, ne peut être rendu effectif que par un Parti - pas par un Parti quelconque, évidemment.

Ce n'est que sur la base politique qu'il est possible de dépasser les différences de situations et d'intérêts des travailleurs divisés en catégories, entreprises, industries, régions et nations, bien que leur somme statistique soit la froide image de la classe. La base politique et le parti permettent seuls, selon la définition classique d'Engels, de subordonner au mouvement général les intérêts momentanés des groupes prolétariens.

Le groupe appelé Ordine Nuovo, né durant la première guerre mondiale et qu'une propagande bien orchestrée cherche à présenter comme le courant véritablement marxiste et léniniste, est né sur des positions erronées, celles-là mêmes qui niaient ou ignoraient le rôle fondamental du Parti et de l'Etat.

La chronique politique explique pourquoi, dès la fin de 1920, l'Internationale Communiste considéra ce groupe comme orthodoxe. Etant donné la polémique sur l'action parlementaire, au 2e Congrès on devait se demander s'il existait en Italie un courant partageant le point de vue de l'Internationale et admettant le mot d'ordre de la scission. Le groupe de Turin (il n'avait pas alors de base nationale) n'était pas représenté à Moscou ; le délégué des abstentionnistes expliqua objectivement ce qu'étaient le mouvement des conseils d'usine et la revue "Ordine Nuovo". Les thèses publiées dans cette revue et présentées sous le nom d'Ordine Nuovo étaient en réalité le résultat d'un accord conclu à Turin entre la majorité ouvrière abstentionniste et les jeunes étudiants groupés autour de la revue. La question des défauts du parti socialiste italien et de la nécessité de la rupture fut l'apport des abstentionnistes, qui répétaient ce mot d'ordre depuis 1919.

Mais ce n'est pas le moment de la chronique. Le développement de la situation d'alors et de toute la suite permet de voir que le schéma que nous dirons de Gramsci était de nature immédiatiste et représentait une position petite-bourgeoise de gauche non-marxiste.

La perspective de l'"Ordine Nuovo" vint de l'orientation de jeunes intellectuels, jusqu'alors étrangers aux partis et au prolétariat, qui, observant les brillantes usines turinoise de l'extérieur, ne surent pas y voir les bagnes qu'elles étaient pour Marx ; au contraire, ils y découvrirent un modèle pour l'Italie "arriérée" de l'époque. Ce serait de l'ouvriérisme même si l'idée provenait du salarié pur, qui voyant l'usine de l'inté-

rieur, penserait que l'objectif de classe est de la conquérir et de la gérer, sans découvrir l'entrelacement et la connexion de l'entreprise avec le monde extérieur qui posent comme conflit final la lutte entre la dictature mondiale du capital et la dictature mondiale du prolétariat. L'ouvriérisme de ces jeunes, intelligents et studieux, était un ouvriérisme "extraverti" et vraiment immédiatiste. Ils regardaient l'ouvrier comme une espèce sociale, grosse de métamorphoses particulières. Il ne leur était pas encore venu à l'idée que dans le Parti de classe - quelles qu'aient pu être ses déviations - les camarades, les militants, ont le même poids, sans considération de leur origine sociale. Seul un tel Parti, annoncé par Marx, représente la classe, fait qu'elle est une classe, et la conduit à gouverner en vue de détruire les classes, dont elle-même.

Dans le système de Gramsci - dont l'origine ne fut pas une dénonciation de la guerre qui eût effectivement rejoint celle de Lénine, mais une position ayant les mêmes caractéristiques que celle de Mussolini et orientée vers l'adhésion à la guerre démocratique -, le moyen pour éliminer les défauts de la Confédération syndicale et du Parti ne consistait pas à épurer d'abord le Parti puis de conquérir ensuite le syndicat. Non, les deux organisations devaient être vidées et abandonnées, et il fallait y substituer une nouvelle, l'ordre nouveau, le réseau des conseils d'usine.

La hiérarchie de cette élégante utopie est toute tracée : elle va de l'ouvrier à l'atelier, au commissaire d'atelier, au département industriel, au comité des commissaires de l'usine, au conseil local des usines, et ainsi de suite, jusqu'au sommet. Cette nouvelle structure s'assure de fabrique en fabrique, dans un premier temps, le droit de contrôle, puis celui de gestion. C'est une sorte d'expropriation du capital par unités de base. Une vieille idée prémarxiste qui n'a rien d'historique ni de révolutionnaire !

Le Parti n'a pas d'importance ; on ne se soucie donc pas de son évolution, son épuration ou des ruptures déchirantes, nationales et internationales.

L'Etat, non plus, n'a pas d'importance, faute de la vision réaliste de la lutte centrale pour le pouvoir unique ; on s' imagine que la transformation de la société se réalise bribe par bribe, et ces bribes sont les entreprises productives. La vision des caractères de la société communiste, opposés à ceux du capitalisme, manque entièrement. Il reste un terme "socialisme d'entreprise".

Toutes les exigences que l'ouvrage de Lénine présenta en insistant sur leur urgence absolue et qui ont été le thème de notre texte, restaient encore à affronter pour le mouvement de l'"Ordine Nuovo". Celui-ci a parcouru une étrange trajectoire historique, depuis le jour où à la réunion clandestine de Florence, en novembre 1917, Gramsci assistait au débat sans intervenir autrement que par l'expression intense de ses yeux, jusqu'à la dégénérescence ultérieure du mouvement russe et international (qui peut-être ne

le surprit pas moins dans les dernières années de sa vie).

Ce cycle, qui dépasse de loin les noms et les personnes, s'est terminé comme il était facile de le prévoir et comme ce fut prévu. Au milieu des convergences équivoques des années glorieuses du fascisme et de celles de la seconde guerre mondiale, l'ouvriérisme - cette erreur classique - est tombé dans l'idée de faire féconder la force prolétarienne (originale, et non miscible à l'idéalisme philosophique libérateur des esprits !) par la culture d'une "intelligentsia" pénétrée d'esprit bourgeois ; et le triste parcours s'est achevé par la soumission au fétichisme petit-bourgeois le plus rance et à l'impuissance de la classe moyenne de la grandiose puissance de doctrine et d'action qui, en 1920, avait son avant-garde et son phare à Moscou.

Les objectifs avancés aujourd'hui à la place de ceux de Marx et Lénine ne sont pas le résultat de quarante ans de "marche en avant", mais le misérable rabâchage de superstitions vieilles de deux siècles, bien plus stupides aujourd'hui qu'en leur temps où elles eurent leur grandeur : Paix, Démocratie, Nation, et (l'indéfinissable) "Démocratie économique" !

Serions nous restés immobiles durant quarante années, tandis que les faussaires de Moscou enrichissaient et mettaient à jour les principes de Marx et de Lénine ? ! Mille fois non ! Cette charogne est la plus arriérée, la plus réactionnaire que l'histoire ait jamais connue. Son existence même est le symptôme le plus évident de la phase de dégénérescence que traverse l'infâme monde bourgeois ; elle est la force principale qui en prolonge le déclin.

TABLE DES MATIERES

PREFACE pag. I

I. LA SCENE DU DRAME HISTORIQUE DE 1920 1

Printemps 1920 -Point central: la dictature du parti -L'étiologie de la "trahison des chefs" - La durée de la dictature - Stratégie et tactique de l'Internationale - Le plan de l'ouvrage de Lénine.

II. HISTOIRE DE LA RUSSIE, OU DE L'HUMANITE ? 13

Révolution russe et mondiale - Caractères de toutes les révolutions - Ce que la Russie nous a enseigné - La dictature et les philistins - Une vieille rengaine diffamatoire.

III. POINTS CARDINAUX DU BOLCHEVISME : CENTRALISATION ET DISCIPLINE 25

Les conditions universelles - La dictature est une guerre-La solidarité des bourgeoisies - Le péril social - Histoire du bolchevisme - Naissance de la théorie révolutionnaire - La théorie et l'action - La thèse de Lénine - Les tactiques et l'histoire - Le "dernier mot" de l'Occident - La Gauche en Italie.

IV. LA TRAJECTOIRE ACCELEREE DU BOLCHEVISME pag. 50

La formation révolutionnaire - Préparation et première révolution - La première "vérification" - Organes politiques de la révolution - Forme et contenu - La "manoeuvre souple" - La conférence d'avril - La nature de l'opportunisme - Rappel et récapitulation.

V. LUTTE CONTRE LES DEUX CAMPS ANTIBOLCHEVIKS :
LE REFORMISME ET L'ANARCHISME 69

Les injures contre Octobre - La Russie et le reste de l'Europe.

VI. LA CLE DES "COMPROMIS PERMIS PAR LENINE" 74

Théorie et expérience historique - Peuple, masse, classe, parti - Souplesse ou inflexibilité ? - Révolution politique, évolution sociale.

VII. APPENDICE SUR LES "QUESTIONS ITALIENNES" 83

Objet de ces remarques - De l'unité nationale à la première guerre mondiale - La guerre de 1914 - Le congrès de 1919 et les élections - Les réalités du premier après-guerre italien - Unité ou scission ? - L'immédiatisme ordinoviste.

EN LANGUE FRANCAISE :

- o La question parlementaire dans l'Internationale communiste, 60 pages. 4,00 F
- o Octobre 1917 et la révolution socialiste future, numéro spécial du "Prolétaire" 0,50 F
- o En marge du Cinquantenaire d'Octobre 1917 : " Bilan d'une révolution", 187 pages 9,00 F
- o Les fondements du communisme révolutionnaire, ronéotypé 3,00 F
- o Mouvements revendicatifs et socialisme 1,50 F
- o Revue "Programme Communiste" :
 - Nos 1 à 34 épuisés
 - Nos 35 à 39, 45 à 47, 50 4,00 F
 - Nos doubles : 43-44, 48-49, 51-52, 53-54, 55 7,00 F
- o Journal "Le Prolétaire" - Collections reliées :
(les numéros 1 à 30 sont épuisés).
 - Volume I : du n° 31 au n° 71 (décembre 1969). 30,00 F
 - Volume II : du n° 72 au n°117 (années 1970-1971). 30,00 F
- o Série : "les textes du Parti Communiste International":
 - 1. Communisme et fascisme; 158 pages. 8,00 F
 - 2. Parti et classe, 60 pages 4,00 F
 - 3. Le principe démocratique, 24 pages 1,50 F
 - 4. Eléments d'orientation marxiste - Les trois phases du capitalisme - Guerres et crises opportunistes 4,00 F
 - 5. Sur le texte de Lénine : "La maladie infantile du communisme". 5,00 F
 - 6. Force, violence, dictature dans la lutte de classe 4,00 F
 - 7. Défense de la continuité du programme communiste , 200 pages dans lesquelles sont reproduits les textes fondamentaux de notre courant publiés de 1920 à nos jours. 14,00 F
 - 8. Dialogue avec Staline en préparation

EN LANGUE ITALIENNE :

- o Storia della sinistra comunista, vol. I, 415 pag. 25,00 F
- o Storia della sinistra comunista, vol. Ibis, 92 pag. 8,00 F
- o Storia della sinistra comunista, vol. II en préparation
- o O preparazione rivoluzionaria o preparazione elettorale 7,00 F
- o La sinistra comunista in Italia sulla linea marxista di Lenin, 110 pages 7,00 F
- o Chi siamo e che cosa vogliamo 1,50 F
- o Série : "I testi del partito comunista internazionale":
 - 1. Tracciato d'impostazione - I fondamenti del comunismo rivoluzionario, 62 pages 7,00 F

2. In difesa della continuità del programma comunista, 200 pages dans lesquelles sont reproduits les textes fondamentaux de notre courant publiés de 1920 à nos jours 12,00 F
3. Elementi d'economia marxista 12,00 F
4. Partito e classe : Tesi sul ruolo del partito comunista - Partito e classe - Partito e azione di classe - Il principio democratico - Dittatura proletaria e partito di classe - Forza violenza dittatura nella lotta di classe - Il rovesciamento della prassi - Partito rivoluzionario e azione economica 15,00 F

EN LANGUE ALLEMANDE :

- o Internationale Revolution, périodique, le numéro 1,00 F
- o Die frage der revolutionaren partei, 56 pages 4,00 F
- o Varum Russland nicht sozialistischer ist en préparation

EN LANGUE ESPAGNOLE :

- o Que es el partido comunista internacional. Que fué el frente popular. Espana 1936 épuisé
- o Série : "Los textos del partido comunista internacional" :
1. Los fundamentos del comunismo revolucionario 4,00 F
2. Fuerza violencia dictadura en la lucha de clase 4,00 F
3. Partido y clase 4,00 F

EN LANGUE ANGLAISE :

- o Appeal for the international reorganisation of the revolutionary marxist movement. Fundamental points for joining the International Communist Party épuisé
- o Prague : The Second "Coup" 1,50 F
- o Why Russia is not socialist en préparation
- o Force, violence, dictatorship in the class struggle- en préparation
- o Série : "The texts of the International Communist Party" :
1. The Fundamentals of Revolutionary Communism 4,00 F

EN LANGUE PORTUGAISE :

- o Série : "Os textos do partido comunista internacional!"
1. Teses características do partido : bases de adesão. 3,00 F

Correspondance :

"Programme Communiste" - B.P. 266 - 13211 Marseille Cedex 1.
 "Le Prolétaire" - 20 rue Jean Bouton - 75012 Paris.

Règlement : C.C.P. 2202-22 Marseille (F. Gambini).

Imprimé par nos soins 20, rue Jean Bouton - Paris 12°
 Dépôt légal 4e trimestre 1972 - Directeur de publication: F.Gambini